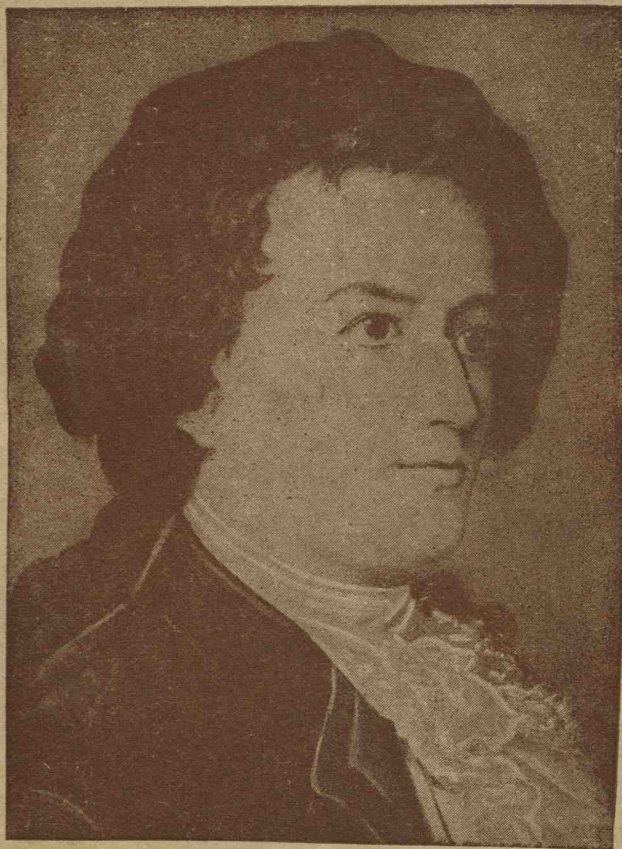


JOHN CHARPENTIER

# GOETHE



TALLANDIER

**GŒTHE**

Du même auteur:

## BIOGRAPHIES

MOLIÈRE (Tallandier).

— RABELAIS (Tallandier). — *Prix Emile Faguet.*

HÉLOÏSE AMANTE D'ABAILARD (Tallandier). —  
*Grand Prix de la Critique.*

BAUDELAIRE (Tallandier). — *Prix Née.*

— VOLTAIRE (Tallandier).

J.-J.-ROUSSEAU (Perrin).

COLERIDGE (Perrin). — *Prix Bordin.*

THÉODORE DE BANVILLE (Perrin). — *Couronné  
par l'Académie française.*

ESTAUNIÉ (Firmin-Didot).

DUPLEIX ET L'EMPIRE DES INDES (Mame).

## ESSAIS ET ANTHOLOGIES

LA PEINTURE ANGLAISE (La Renaissance du Livre)

LE SYMBOLISME (Les Œuvres représentatives).

— DE JOSEPH DELORME A PAUL CLAUDEL (Les  
Œuvres représentatives).

NAPOLÉON ET LES HOMMES DE LETTRES (Mercure  
de France). — *Couronné par l'Académie fran-  
çaise.*

LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC.  
(Les Libertés Françaises).

FLEURS DU JARDIN LYRIQUE (Mercure de France)

## ROMANS ET POÈMES

LA GALERIE DES MASQUES. *Pastiches* (épuisé).

IMAGES DE FRANCE (épuisé).

POÈMES SIMPLES (La Colombe).

PASTORALES (La Colombe).

LES DEUX VISAGES DE L'AMOUR (Fasquelle).

LES GRANDS TEMPLIERS (Fasquelle).

LE MAÎTRE DU SECRET (G. Peyre).

JOHN CHARPENTIER

---

# GOETHE

*O. Drimba*



ÉDITIONS JULES TALLANDIER  
— 75, Rue Dareau -:- PARIS (XIV<sup>e</sup>) —

Biblioteca Centrala Universitara  
" Carol I " Bucuresti

Cota... I 103012

264/14

*Il a été tiré de cet ouvrage:  
80 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,  
dont 50 exemplaires numérotés de 1 à 50  
et 30 exemplaires, hors commerce,  
numérotés de I à XXX.*

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI



C20142762

Copyright 1943/by  
Société d'Éditions  
et de Publications.

Tous droits de traduction,  
de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.

# I

## LES ANNÉES DE JEUNESSE

Il y a des êtres d'élection qui se dévouent au Créateur et dont la mission est d'ouvrir aux hommes la voie du Ciel. D'autres appartiennent à la créature engagée dans l'action terrestre, et peut-être préparent-ils ce monde à devenir le royaume de Dieu... A cette tâche, tout prédestinait Goëthe, et pour commencer, le milieu réaliste où il naquit à Francfort-sur-le-Mein, ville libre.

Ses parents sont de grands bourgeois. Son père, d'abord, Jean-Gaspard Goëthe qui, fils d'un tailleur-aubergiste enrichi, épouse à trente-huit ans, le 20 août 1748, la fille du bourgmestre de Francfort, une gamine de dix-sept ans, Catherine-Elisabeth Textor. Par amour? Non; il cède au dépit de n'avoir pu devenir l'élu de la ville en offrant gratuitement ses services, et grâce au prestige du titre de conseiller impérial qu'il a acheté. A quoi sert l'argent si ce n'est à satisfaire son ambition et pour cela à corrompre au besoin des fonctionnaires...?

Elisabeth, qui compte parmi ses ascendants des Chevaliers saxons et le peintre Lucas Cranach, n'a pas davantage cédé à la passion en contractant une union aussi disproportionnée. Le beau person-

nage solennel, un peu gourmé, qu'était Jean-Gaspard Goethe, l'a éblouie sans la séduire autrement, quand elle l'a vu visiter les églises, un vendredi saint, en compagnie de l'Impératrice. « Les yeux de cet homme (...) Quand on parlait de lui, je tremblais comme la feuille » C'est la colombe fascinée par l'aigle.

Mais Gaspard sera, à la fois, sa première et sa dernière folie, comme elle l'a écrit. Une femme honnête et sage. De son côté — le moment d'aigreur ou de ressentiment passé, qui l'aura fait se fermer à tout jamais par son mariage, la carrière dont il rêvait — le conseiller Goethe se montrera, sa vie durant, raisonnable. Profondément imbu de l'idéologie du XVIII<sup>e</sup> siècle, il croit, sans doute, les hommes perfectibles Sa foi dans l'évolution est inébranlable, et c'est en dehors des chemins frayés par le dogme que son intelligence cherche la lumière ou « des Lumières » comme se plaisaient à dire ses contemporains. Mais son adhésion sans réserve à la philosophie, qui avait la faveur de son temps, ne l'entraîne à aucune action révolutionnaire. Cet homme épris de nouveauté, féru de science, est un conservateur. Il le fait bien voir dans sa maison où tout est en ordre, collections de tableaux, de gravures, de verres vénitiens, d'ivoires, de bronzes, pour la plupart rapportés d'Italie; bibliothèque composée de livres de droit, de relations de voyages, de beaux exemplaires hollandais des classiques latins, de dictionnaires encyclopédiques aussi, cela va de soi. Et sa sévérité à l'égard de sa famille est trop rigoureuse, chercherait-elle à donner le change sur la tendresse de son cœur, comme l'a dit son fils dans *Fiction*

*et Réalité* ou *Vérité et Poésie* (1) pour ne pas répondre à un besoin de son caractère. Au surplus, sa jupitérienne majesté contribue à rendre évident à tous les yeux la différence qui existe entre son épouse et lui. Elle le distingue de cette douce femme rieuse qui, tout élan, prime-saut, alors qu'il se guinde, ne rougit point de son romanesque, enclin à la rêverie, et écrit des lettres ravissantes. Ecoutez Goethe parler en vers de son père et d'elle dans les *Xénies apprivoisées*:

*Vom Vater hab'ich die Statur,  
Des Lebens ernstes Führen;  
Von Mutterchen die Frohnatur,  
Die Lust zu fabuliren...*

(De mon père, j'ai hérité la stature, le sérieux dans la conduite de la vie, de ma chère petite mère la nature enjouée et le goût d'inventer des histoires — de *fabuler*).

Prenez garde, cependant, que sentimentale comme elle est, « Madame la Conseillère » demeurera jusqu'à la mort attachée par toutes ses fibres à la religion de ses ancêtres. Plus tard, devenue piétiste, il y aura en elle quelque ressemblance avec Mme Guyon ; mais d'être consumée par l'amour de Dieu ne la détournera pas de ses humbles fonctions domestiques ; au lieu d'un seul Fénelon pour correspondant, elle aura dix, vingt amies, femmes d'intérieur comme elle, qu'elle entretiendra de choses pratiques en même temps que divines. « La croyance en Dieu », a-t-elle écrit, « c'est elle qui rend mon cœur joyeux, et fait sou-

---

(1) *Dichtung und Wahrheit.*



rire mon visage ». A la bonne heure ! Son âme ne porte pas de corset, ainsi qu'elle l'a déclaré familièrement. Ce sans-gêne est exubérance vitale comme le pouvoir de sympathie dont il s'accompagne. Tempéré de bon sens, il va de pair, chez elle, avec une docilité jamais revêche aux leçons (de chant, de piano, d'écriture même) que croit devoir lui donner son pédagogue de mari...

Femme-enfant, mais sans la frivolité qui est l'envers de l'espèce chère à Dickens, Elisabeth ne se montre jamais complètement dupe de ses imaginations. Elle en jouit le temps qu'il faut, c'est-à-dire qu'elle se ressaisit assez vite, après avoir cédé à leur enchantement. Parfois la raison se fait entendre pendant qu'elle bat la campagne. C'est le dialogue entre don Quichotte et Sancho : « Lorsque, au fond du « volcanisme » de mon cœur, accablée par un tourbillon de sentiments devant Hamlet, je cherche à reprendre mon souffle, une autre, assise à côté de moi, me regarde en écarquillant les yeux et me dit parfois : « mais ce n'est pas vrai ! Ils jouent comme cela, voilà tout ! »

Elle met au monde son fils aîné, Wolfgang, le 28 août 1749, à midi, cinquante-trois semaines, presque jour pour jour, après s'être mariée, et redevient puérile à son contact — plus proche qu'elle est de lui par le cœur et par l'âge, que du conseiller.

Jouer avec le bambin lui est non seulement facile mais agréable (il n'y a pas si longtemps qu'elle a abandonné sa poupée), et les chatteries dont elle le comble, les caprices qu'elle lui passe risqueraient de le gâter sans l'intervention de cet effort d'ingéniosité : prendre en défaut la vigilance

d'une autorité paternelle lourdement affirmée. Élément comique salubre, et qui atténue l'effet des frictions entre le père et le fils. De là, aussi le goût que Goethe éprouvera, plus tard, pour les bouffonneries de Molière, et le penchant à la mystification qui le portera à écrire l'histoire de *Renard*, ce maître trompeur ; à concevoir, enfin, en son Méphistophélès un prince des ténèbres plus farceur que satanique.

M. le Conseiller avait-il Montaigne et Rabelais dans sa bibliothèque, et à défaut du *Pantagruel*, faisait-il des *Essais* une de ses lectures de prédilection ? Il est possible. Mais les idées qu'exprimera Rousseau (*L'Emile*), que le Suisse Pestalozzi mettra en pratique, sont déjà dans l'air, sa sévérité, en tout cas, n'avait rien d'étroitement exclusif quoiqu'ait prétendu son fils par rancune. Il est vrai, les *Mémoires* de Goethe ne rendent pas toute justice à cet homme, à coup sûr pénétré de son importance, mais qui donna à Wolfgang une éducation à la fois solide et souple, à certains égards très moderne, malgré l'appareil pédantesque dont il l'entourait.

En même temps qu'il fait faire à Wolfgang ses humanités, il l'instruit dans les langues vivantes. L'enfant prend des leçons de choses en allant, chargé de commissions aux fournisseurs ou d'exhortations aux ouvriers, visiter boutiques, ateliers, échoppes. « Comme j'ai un penchant inné à me mettre dans la peau des autres, à ressentir toutes les formes de l'existence et à en jouir, je passais des moments agréables, grâce à ces petites missions », devait écrire Goethe dans *Fiction et Réalité*. « J'apprenais à connaître les procédés de cha-

cun et les joies, les ennuis, les peines, les avantages que comportait inévitablement telle ou telle façon de vivre ».

Il observe l'influence exercée sur les gens du peuple par le métier qu'ils pratiquent, et note de quelle manière ce métier, chez eux, modèle la famille.

Gaspard Gœthe a fait sien l'adage antique : « *Mens sana in corpore sano* » et il s'est appliqué à développer chez son fils, le physique de pair avec le moral. Equitation, escrime, danse, patinage, tels sont les exercices auxquels, assez tôt, il l'a obligé à se rompre. Si même la durée des cours qui sont imposés à l'enfant empiète sur celle de ses heures de récréation, de loisir, il s'en faut que son existence soit sédentaire. C'est, pour une part, en allant et venant que Wolfgang se meuble l'esprit, comme on vient de le voir. L'éveil de sa pensée ne fut point assombri par cette séquestration qui, trop souvent, étiole la jeunesse studieuse, et imprime pour toujours, parfois, à son humeur un caractère maussade ou chagrin.

Par delà le verger et le vignoble paternels, la ville dresse ses murailles. Le gamin les franchit pour s'ébattre dans les plantureuses vallées du Mein et du Rhin qui, déjà, annoncent le Midi, les pays du soleil... Mais les forces bouillonnant en lui, il faut qu'il les prodigue. D'être inactif lui serait un supplice. Et le voilà se multiplier, offrir son aide aux jardiniers, couper avec les vigneronns les grappes pour la vendange ; ivre de vie plus que des vapeurs exhalée par les cuves.

Francfort est une ville archaïque, féodale, toute vermiculée de ruelles sombres, peuplée de seigneu-

riales demeures d'aspect imposant, rébarbatif. D'y errer seul, incline Wolfgang à une résurrection du passé. Le germe médiéval de *Faust*, il le ramasse entre deux pavés après l'avoir laissé tomber, peut-être de l'idéale besace que sa mère emplissait de contes, alors qu'il avait six ou sept ans, pour rassasier son appétit de fantaisie...

D'autres enfants sont nés ou naîtront à Elisabeth (Cornélia-Frédérica, Hermann-Jacob, Katharina-Elisabeth, Johanna-Marie, Georges-Adolf), mais l'aîné demeure le préféré. C'est à son intention plus qu'à celle de ses cadets, qu'elle donnait une signification — de caractère païen, il faut bien le dire — à tous les phénomènes naturels. « L'air, le feu, la terre et l'eau, je les figurais sous la forme de princesses... » a-t-elle écrit. Presque autant que ses petits auditeurs — que Wolfgang, en particulier, qui l'écoutait avidement, fixant sur elle l'attention de ses yeux noirs immenses, elle croyait à la réalité des créations de son fertile esprit. Wolfgang y collaborait, d'ailleurs. « Mais, maman, la princesse n'épousera pas le méchant tailleur, même s'il tue le géant! » Il fallait bien qu'Elisabeth modifiât son récit, selon les vœux de son fils... Il est si beau! si intelligent! si fier! Plutôt que de pleurer, quand on l'a contrarié ou puni, il se met en colère. Et son horreur du laid est insurmontable. Se trouve-t-il, à peine hors des langes, avoir un enfant disgracié pour compagnon de jeu, chez des voisins où on l'a conduit, il interrompt de ses véhémentes protestations la partie dans laquelle il est engagé: « Je ne veux pas le voir, qu'il s'en aille! » Et il ne s'apaise qu'on ne se soit décidé à le rentrer à la maison.

Mais quand chôme la verve inventive d'Elisabeth, c'est à sa grand'mère que Wolfgang demande de la suppléer. La vieille dame (elle lui offre l'asile de sa chambre quand il veut se soustraire à la tyrannie pédagogique du conseiller) lui a fait cadeau d'un théâtre de marionnettes, à la ressemblance de celles qu'il a vues à la foire. Il y reproduit, tant bien que mal, assisté de sa chère et laide Cornélia, sa sœur cadette, les représentations des tragédies et comédies françaises, données par la troupe d'Ackermann, le réformateur de la scène allemande. Un garçonnet qui, parmi ces acteurs ambulants, jouait les Eliacins, l'invite à monter avec lui sur les planches, et c'est là qu'il fait son « apprentissage » de la scène, une épée de parade au côté. En ce noble équipage, il se sent d'humeur à la fois belliqueuse et galante ; croise le fer avec son petit ami, et adresse de brûlantes œillades à la sœur de celui-ci...

La curiosité du jeune Goëthe est insatiable. Aucun événement ne s'accomplit dont il ne veuille être témoin. Aussi le trouve-t-on fourré partout, jusque dans le débarras de l'office, où il lui arrive de mettre tout sens dessous dessous. Il lui faut des émotions, et c'est à la peur comme il sied qu'il demande les plus vives. Aussi parcourt-il la nuit avec sa sœur Cornélia, les corridors de la vieille demeure familiale où se dresse tout à coup, comme un fantôme, la silhouette de son père, les bras étendus...

Il se faufile chez le grand-père Textor, impressionnant par sa gravité, son laconisme, son pouvoir prophétique, et il ne se lasse pas de contempler sa « perruque à huit étages » qui le laisse

béant d'admiration. Habillé en maçon, il pose truelle en main, la première pierre de la maison qu'on reconstruit, en 1754, et prête l'oreille aux discussions qui divisent en deux camps les Gœthe et les Textor (ceux-ci sont pour l'Empire, ceux-là pour la Prusse) pendant la guerre de Sept ans. Il va jusqu'à coucher sur le papier les couplets sataniques qu'il a entendu chanter contre les Alliés, pêle-mêle avec les poèmes guerriers composés en l'honneur de Frédéric II. En 1759, il assiste, du grenier, à la bataille qui se déroule à une lieue de Francfort, et qui tourne à l'avantage des troupes françaises...

L'admirable, c'est l'initiative dont il fait preuve en toutes circonstances, à son aise autant parmi les vieilles gens qu'au milieu des garçons et fillettes qui composent son cercle habituel. Sa précocité ne lui rend pas moins profitable la société des uns, qu'amusante la compagnie des autres. Il assouplit, aiguise son esprit au contact des gens, éprouve son pouvoir sur eux, les juge et les classe, leur assigne un rôle à sa convenance. Un jour, son père le trouve en train de modeler des animaux de cire : « Montre-moi ces phénomènes », lui dit-il. Wolfgang, qui a senti l'accent méprisant avec lequel la demande a été faite, et qui craint d'être tourné en dérision, vante, comme un camelot sa marchandise, les créatures sorties de ses doigts. Pour séduire le bourru, il n'a garde d'oublier de farcir son boniment de souvenirs historiques et littéraires. Il risque même une citation. M. le Conseiller se déride. Il déclare en souriant : « Cette citation me plaît mieux que tes petites

bêtes ». C'est un succès. Mais, de bonne heure, une lucidité étonnante, préside à l'action du jeune Goethe. Même impétueuse, elle n'est jamais déréglée. Et comme est solide son bon sens !

Un camarade lui propose, pour passer le temps, en attendant un commun professeur, de se battre à coups de tête. « Nous abandonnerons ce jeu aux béliers », laisse-t-il tomber dédaigneusement, « il leur est naturel ». Le camarade lui fait observer qu'ils pourraient, en pratiquant pareil exercice, se durcir le crâne, le fortifier. Wolfgang prend son air le plus grave pour répondre : « Si tu ne cherches pas autre chose, frappe ta tête contre le mur tant que tu voudras ; tu obtiendras le résultat cherché... »

\* \* \*

Dès l'adolescence apparaît chez Goethe la marque de sa noblesse native. Mais, si original que l'on soit, on ne se soustrait jamais complètement à l'influence du milieu dans lequel on a commencé de se développer. Goethe avait hérité de son père, sans doute, ainsi qu'il l'a reconnu lui-même, une certaine dignité. Ce qu'on voit, cependant, de pondéré, d'un peu guindé même, qui enveloppe sa pétulance, il le tient plus encore que du sang, du spectacle que lui offrait M. le Conseiller. A l'université de Leipzig, où il s'inscrit le 19 octobre 1765, pour faire son droit, ses camarades se plaignent de sa morgue. Plus tard, on se gaussera, à Weimar, de l'allure « perpendiculaire » qu'il affectera pour déambuler dans la ville...

Passés les moments durant lesquels il se divertit avec les jeunes gens de son âge, il les ignore ou

les tient à distance respectueuse. « J'ai pris l'habitude de commander », écrit-il environ la quinzième année. Et comme la modestie n'est point son péché mignon, sa supériorité l'incite à faire peu de cas des premiers venus. A vrai dire, on compterait sur les doigts d'une seule main les jouvenceaux de sa condition dont l'intelligence rivalise avec la sienne et soit aussi meublée. Ne connaît-il point le latin, un peu de grec, l'anglais, l'italien? Et après s'être intéressé au yiddisch n'a-t-il pas appris du recteur Albrecht, en même temps que l'hébreu, des éléments d'exégèse? Enfin, il parle couramment le français, s'étant perfectionné dans sa connaissance avec les acteurs qui ont séjourné à Francfort, en 1757. Devant son père, qui l'en presse, il réussit à traduire à la fois en latin et en allemand une lettre que le roi de Prusse a écrite dans notre langue.

S'il n'a pas « de monde » encore, il s'est *désem-*  
*bourgeoisé*, dégrossi au contact de la meilleure société de sa ville natale, les titres de ses parents lui donnant partout accès.

« Jeune habitant d'une grande cité, constamment rejeté d'un objet à l'autre », il n'est pas jusqu'aux peintres qu'il n'ait fréquenté. Les explications qu'il en recueille de leur art le rendent capable de décrire, à dix ou onze ans, une douzaine de peintures susceptibles d'illustrer l'histoire de Joseph... Il assiste aux fêtes du couronnement de Joseph II. Mais, lors de l'occupation de Francfort par l'armée française, le comte de Thorane a réquisitionné, en qualité de « Lieutenant du Roy de Prusse », les plus belles pièces de la maison paternelle. Gaspard Goethe est furieux

CAM 48762



d'une intrusion qui empiète sur ses droits. Wolfgang, au contraire, se réjouit de l'élément nouveau que ce militaire introduit au foyer. Thorane, dont les ancêtres ont appartenu de longue date à la noblesse de robe, produit une durable impression sur lui. Doué des qualités de finesse et de goût qui sont l'ornement de l'élégance morale, il réalise le type accompli de « l'honnête homme ». Wolfgang est séduit de découvrir en lui ce qu'il ne se rendait pas compte qui manquait au conseiller ; et il est possible qu'il ait obscurément conçu la pensée, dès lors, d'adapter aux exigences du tempérament germanique, ce modèle proposé à la civilisation européenne par le génie français, s'il ne réussit qu'assez tard à réaliser son dessein.

A l'âge du jeune Wolfgang, ce qu'il arrive que l'on comprenne mal, on le devine de façon plus ou moins claire. L'intuition est la grande initiatrice de l'enfance. A six ans le tremblement de terre de Lisbonne l'a fait douter de la Providence. S'il lui avait fallu prendre parti dans le débat philosophique soulevé par cette catastrophe, il se serait plutôt rangé du côté de Voltaire que de celui de Rousseau. Non ! tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes ! se fût-il écrié. Il n'eût pas dit des mondes *possible*, car il eût oublié, lui aussi, de citer la phrase de Leibniz en entier...

Plus tard, la piété de sa mère lui fera *sentir* la tiédeur religieuse ou le conformisme du Conseiller, et — qui sait ? — le scepticisme du capitaine Thorane. Athée, il ne le sera jamais, cependant. Il a trop besoin de l'immortalité, il est trop profondément persuadé qu'elle lui est due pour la

mettre en doute. « Je serais tenté de dire avec Laurent de Médicis », confiera-t-il à Eckermann, vers la fin de sa longue carrière, « que ceux-là sont morts, même pour cette vie, qui n'espèrent point en une autre ». Victor Hugo exprimera la même idée quand il répondra à Naquet — l'homme de la loi sur le divorce : « Vous ne croyez pas à la survie ? Eh bien ! vous ne l'aurez point ». D'optimisme véritable, d'ailleurs, il n'en est guère sans la foi, quelque forme qu'elle revête, et Goethe fut un des hommes qui ont le plus aimé l'existence.

La faculté du grand-père Textor de prédire l'avenir par le moyen de rêves terre à terre, assez grossiers, le troublera, gamin, l'incitera non seulement à poser des questions qui le feront traiter de « drôle de corps » par son père, mais à pratiquer des sacrifices latreutiques. Les grains d'encens qu'il dit, dans ses *Mémoires*, avoir brûlés sur un pupitre de musique appartenant à son père en l'honneur du Soleil, sont peut-être, déjà, comme on en a fait la remarque, une manifestation de son culte pour le Dieu impersonnel et partout répandu du panthéisme...

Notez que Wolfgang a, de bonne heure, le sens moral très développé ; or, son intelligence le convaincrail de la sottise de pratiquer le bien, s'il était incroyant. Une aventure dont il fut le héros, à quinze ans, prouve à quel point il avait le sens de la responsabilité, de la justice. Il a conté comment ayant été mis en relation par un de ses camarades, avec une bande de vauriens, il tomba amoureux d'une certaine Gretchen qui leur était apparentée. On le tenait par cette jeune personne, lui faisait composer des chansons de noces, le

compromettait dans une mystification de goût plus que douteux, lui arrachait même une recommandation auprès du grand-père Textor... Mais, brusquement le scandale éclata. Les mauvais garçons se virent convaincre d'avoir fabriqué des faux. Wolfgang, impliqué dans l'affaire, confessa tout, et jusqu'à son intimité avec Gretchen. On le rassura quant aux suites que l'histoire aurait pour lui, à cause de la situation de sa famille; mais l'idée que ses complices occasionnels seraient condamnés le bourrela de remords. Il n'eut de cesse qu'on ne lui eût promis de les épargner... Quand on lui apprit, après cela, que Gretchen, entrée dans la voie des aveux, avait déclaré ne pas le prendre au sérieux, le tenir pour « un enfant », cette désillusion le mûrit, sans doute. Elle lui sembla, surtout, le châtement mérité de sa présomption et de son imprévoyance.

Quand il arrive à Leipzig, son ambition n'est point de devenir un homme de lettres, mais de se « perfectionner lui-même et de contribuer à la formation des autres ». Adopte-t-il assez tôt, cependant, l'attitude du libre penseur, c'est qu'un instinct l'avertit de la gêne dont son impatience de vivre aurait à souffrir s'il lui fallait composer avec les disciplines de la foi chrétienne. Et d'abord, il ne saurait se soustraire aux exigences d'une sensualité rarement somnolente. Toute crise de conscience, en outre, entraverait son élan, retarderait l'épanouissement de sa personnalité. Aussi le voit-on glisser à l'indifférence de la confession de ses parents...

Nul scandale, toutefois, dans son détachement. Cette particularité mérite qu'on la souligne. Il a

été beaucoup écrit de la violence des passions de Goethe; et, certes, sa nature fut orageuse. Mais les manifestations en ont été plus internes qu'externes. Avant d'être capable de demander à l'art la « délivrance » (le mot est de lui), il a déchaîné le combat entre sa tête et son cœur. A l'Université, c'est dans des lettres à la rédaction desquelles il apporte toute la lucidité désirable, que gronde, canalisé, le torrent de ses sentiments. Etrange opposition de maturité et de jeunesse, de sauvage ardeur et de bon sens! Toutefois le contraste est encore plus frappant dans les œuvres où, déjà, Goethe essaye son génie, et où le conventionnel de l'expression trahit la fougue de l'âme. La correspondance du jeune homme, insoucieuse de toute rhétorique, chaude de la réalité qui l'inspire, laisse moins apparaître la dualité de son tempérament. Mais le *Caprice d'amoureux*, cette pastorale qu'il écrit en faisant ses études de droit, n'est qu'un stérile effort de traduction de son amour pour Kätchen Shoenkopf, la fille de son logeur, dans le style figé de l'époque.

Affiné comme on a vu qu'il était par la fréquentation de l'élite de Francfort, il n'en sent que mieux la nécessité de parfaire son éducation mondaine à Leipzig, ce foyer de la vie intellectuelle et de la vie élégante et « galante » de l'Allemagne, et d'y dépouiller ses façons de leur apprêt bourgeois. Tout est séduction pour un « provincial » dans cette ville dont ses princes catholiques, mais épicuriens, ont fait un Paris à l'échelle des porcelaines de Saxe; et pour prendre le ton de politesse (un peu factice), à la française, en usage dans les salons, Wolfgang se met à

l'école d'un professeur, Mme Boehme. Bénévolement, la dame lui enseigne le beau parler et les belles manières. En même temps qu'il châtie son langage, émaillé de pittoresques idiotismes, il troque ses habits de bon drap contre des vêtements à la mode.

Le jeune homme s'amuse un moment à singer les fats qui donnent le ton aux mœurs de Leipzig. Mais, à son engouement succède bientôt la déception. La révolte ne tarde pas à suivre. D'abord, le Droit l'ennuie. Et que dire des Lettres? Ce qu'on enseigne dans les cours de l'université, c'est le pseudo-classicisme le plus morne, le plus rebutant. Le style « rococo » a cessé d'être en honneur; on n'a pas gagné au change, cependant, en le remplaçant par le plus froid pastiche de l'antique. Cette majesté en carton-pâte que notre peintre David ne réussira pas à hausser jusqu'à la grandeur, tel est l'idéal proposé à la jeunesse par le philosophe Ernesti. Le Gellert est fade, et Gottsched grotesque. Wolfgang traite ses maîtres « d'imbéciles » et il en barbouille les caricatures dans les marges de ses cahiers... A sa sœur Cornélie avec laquelle il entretient une correspondance régulière, il fait part de ses dégoûts, crie la détresse dans laquelle il est plongé. Il souffre de sa solitude morale, et plus encore, peut-être, intellectuelle. « On ne peut me supporter dans le grand monde », écrit-il. Et il fait tout pour s'y rendre impossible. Dans cette tâche, il est aidé par un gaillard, son aîné de onze ans, Behrisch, dont l'esprit sarcastique opère sur sa pensée des ravages, heureusement superficiels: un Méphistophélès qui le pousse à la débauche. On vide force

pintes dans cette taverne d'Auerbach que *Faust* immortalisera. Certains soirs, Goethe rentre chez lui, de son propre aveu, « saoul comme une brute ». Au lieu des bégueules ou des pimbêches de la société leipzigoise, il fréquente des filles... Qu'on ne se frappe pas. Il jette sa gourme comme tant d'autres jeunes gens l'ont fait à son âge, mais ne commet aucun acte qui pourrait compromettre son avenir. Il ne risque pas d'argent au jeu et plutôt que de contracter des dettes, lance des appels à la dévouée Cornélie quand sa bourse est vide. « Au secours!... Deux louis d'or s'en vont. Halte! un autre s'enfuit... » Point d'ombre d'usurier qui attriste la folle vie qu'il mène; folle mais toute en gestation de l'artiste qui déjà, pointe, se révèle...

La fécondité de Goethe, à cette époque, est surprenante. Sans préjudice de pièces de théâtre, combien de poèmes n'écrit-il pas dont Behrisch, qui a le sens critique aiguisé, lui soulignera les défauts, et qu'il se résoudra à jeter au feu! Il n'épargne que quelques élégies — quelques *lieder* — outre cette pastorale à laquelle il a été fait allusion plus haut. Il ébauche, toutefois, une comédie: *Les Complices*, inspirée par la passion; car le commerce avec la Vénus des carrefours ne saurait être qu'un pis-aller pour Wolfgang.

La « demoiselle » de son aubergiste, cette Kâtchen Shoenkopf, dont il s'éprend, ayant à peine revêtu la robe prétexte, et à laquelle il donne pour rivale — à coup sûr platonique — la fille du directeur de l'Académie des Beaux-Arts, Friederike Oeser, elle bénéficie de toute l'ardeur qui le dévore. Un besoin de domination exalte le

sentiment qu'il éprouve, encore que cette nature plébéienne exerce sur lui une invincible séduction. C'est un des traits du caractère de Goëthe que, si foncièrement aristocrate qu'il soit, il se sente surtout attiré par les femmes de « petite extrace », comme disait Villon. Les créatures trop raffinées ne l'excitent guère. Il découvre en leurs attitudes quelque chose d'artificiel qui refroidit sa mâle ardeur. Au surplus, il ne saurait s'accommoder d'un rôle passif. Que ce soit lui qui règle et son plaisir et sa souffrance. Avec Kâtchen, il mène le jeu. Elle le préfère à ses camarades d'Université, cela l'enchanté. Se croit-il trahi? Une crise de jalousie l'ébranle avec violence. Mais Kâtchen se forge des illusions : il a l'honnêteté de la détromper ; surtout, il rougirait d'encourager par lâcheté les espérances de l'humble fille. « Nous avons commencé par l'amour, nous finissons par l'amitié... » Et s'il montre quelque dépit quand elle se fiance avec le Dr Kanne, il se félicite en secret, peut-on croire, de s'être tiré à son honneur d'une situation fausse...

Comparez les lettres qu'il écrit, alors, à celles que griffonneront nos Jeune-France (un Musset, par exemple), vous verrez qu'il a eu sa crise de romantisme avant eux... « A égalité de fortunes », (voilà une réserve qui atteste qu'il n'a pas complètement perdu la raison), « à égalité de fortunes, à égalité d'espérances, connais-tu un homme plus malheureux que moi?... » Il est surtout fatigué, et non pas seulement par les beuveries auxquelles il s'est livré avec ses camarades, mais par les travaux variés qu'il a entrepris. En dehors du droit, où il ne s'instruit qu'à son corps défen-

dant, il n'est point d'études qu'il n'entreprenne avec enthousiasme. Il y déploie une vitalité parfois voisine de l'exubérance. Dans l'atelier d'Oeser, il perfectionne ses dons de dessinateur et apprend même à graver sur cuivre chez l'aquafortiste Jean-Michel Stock. D'jà les sciences le captivent. « Nous autres, poètes (...), nous autres savants », se laissera-t-il aller à dire, avec une juvénile suffisance. Il est bien vrai, pourtant, qu'il associe des facultés que l'on voit rarement aller de pair. Créateur, il ne s'en révèle pas moins apte à la critique, et s'exerce à discerner par la seule cadence d'une strophe, si une femme ou un homme en est l'auteur. Il lit les poèmes de Wieland, mais aussi, avec un égal plaisir, les essais de Lessing et de Winckelmann. Tout compte fait, les trois ans qu'il a passés à Leipzig (1765 à 1768) lui ont été profitables. Sa personnalité s'est affirmée. Dans le jeune homme malade (il a eu une grave hémoptysie) qui rentrera à Francfort, au foyer, un peu à la façon du pigeon de la fable, tous les éléments sont réunis dont l'épanouissement magnifique étonnera comme une des réussites les mieux accomplies de l'humaine nature.



## II

### STRASBOURG

La crise qui vient d'abattre Goethe, en pleine éclosion de jeunesse, est assez fréquente chez les êtres de son espèce. Elle résulte de la témérité qui les avait fait aller à la limite extrême de leurs forces. Mais l'épreuve trempe celles-ci, quand elle ne les brise pas.

Crise morale autant que physique, d'ailleurs. Goethe se croit, est, sans doute, atteint de phtisie et se livre, durant les longs mois que traîne sa convalescence, à un examen de lui-même dont l'attentive sagesse de son ami, Ernest Théodore Langer, l'aide à dégager une vue plus sereine de l'avenir.

« Amour et vénération de la religion » écrivait-il à ce Mentor, de dix ans son aîné, « sympathie pour l'Évangile, respect plus sain de la parole (...). Je vous dois énormément, Langer : il était impossible aux prêtres du monde entier d'émouvoir une âme comme la mienne, surtout avec le radotage si peu évangélique des prédicateurs d'aujourd'hui ; votre affection, votre droiture le pouvaient seules ».

Son rationalisme est ébranlé, non détruit. Mais une rechute, l'aggravation d'un abcès qui lui est

venu, l'incitent à s'abandonner aux influences mystiques de son entourage (ses médecins eux-mêmes appartenaient au milieu dévot) et à se replonger dans ses premières impressions d'enfance, à reprendre sa Bible, enfin... « Ses récits, ses leçons, ses symboles, ses paraboles, tout en elle s'était empreint profondément dans mon cœur », a-t-il dit dans *Fiction et Réalité*.

Il est touché par les témoignages de sympathie qu'on lui prodigue — et sa sœur Cornélie, en particulier, dont le dévouement est infatigable. L'exemple de sa mère piétiste l'émeut. « Ma mère », écrit-il, « s'est déclarée officiellement pour la confrérie. Mon père le sait et en est satisfait. Ma sœur a suivi les autres aux « heures d'édification » ; j'irai, sans doute, moi aussi ».

Autant que le zèle des bonnes âmes qui le veillent à tour de rôle, une chose a contribué à la détermination du malade : l'efficacité du remède que le docteur Metz, qui le soigne, lui a administré après l'avoir préparé de ses propres mains. Ce médicament, un sel inconnu du profane, a fait merveille, et voilà Goethe, intrigué, se mettre à rêver alchimie, magie. Aussi bien, une vieille fille qui compte parmi ses ancêtres un chercheur de la pierre philosophale, lui a-t-elle procuré l'*Opus Mago-cabbalisticum* de Georges Welling, théosophe en renom de l'époque. On eût été déçu de ne pas trouver de femme à l'origine des curiosités qui agitaient Goethe, alors. Suzanne Catherine de Klettenberg avait passé l'âge, il est vrai, (elle comptait quarante-cinq ans), où les personnes de son sexe pouvaient encore prétendre à plaire à un jeune homme, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout

quand elles avaient voué leur vie au Seigneur. Autrefois fiancée à un conseiller, Mlle de Klettenberg avait rompu avec lui, et, habillée presque comme une sœur morave, ne s'occupait que de son propre salut. Les sentiments qu'elle éprouvait pour Goethe étaient maternellement tendres, et, peut-être, inspirés par un devoir spirituel, la volonté d'accomplir une haute mission... Rien qui ne fût, chez elle, de l'inspiration la plus pure. « Une belle âme » dont Goethe a consigné la « confession » dans le livre VI des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Mais, fille d'un médecin, elle avait l'esprit tourné vers les sciences ou plutôt la Science (*Scientia occulta, occultati, occultans*) et se vantait de n'appartenir à aucune confession. « Je suis une libre penseuse chrétienne (...) et mes meilleurs amis ne sont même pas des chrétiens », déclarait-elle encore qu'il lui eût été accordé la grâce d'une apparition du Sauveur... Le physionomiste Lavater, qui était de ses amis, l'appelait « l'âme la plus religieuse, la plus libre, la plus philosophique » qu'il eût connue. Chétive, toujours tourmentée par mille maux, elle faisait preuve d'une sérénité qui fut salutaire à Goethe, angoissé comme il était par l'idée de la mort. Mais c'était surtout sa foi en lui, qui le soutenait dans la passe douloureuse où il se trouvait engagé. « Goethe est du nombre des prédestinés », disait-elle avec clairvoyance. Elle ne se montrait même pas inquiète pour son salut. Était-ce lui fournir le moyen de le gagner que de l'initier à la mystagogie? Pourquoi pas?... Goethe, avec Suzanne-Catherine lit, approfondit *l'Ars brevis* de Raymond Lulle, les œuvres de Paracelse, de Van Helmont, de Valen-

tin, les *Aphorismes* de Boerhave, l'*Aurea catena Homeri*...

Mlle de Klettenberg a fait installer chez elle un fourneau avec des cornues et des alambics. Goethe aménage tant bien que mal, à son tour, un laboratoire dans sa mansarde. Et voilà les deux amis plongés dans les arcanes du Grand Œuvre... Expériences curieuses; moins fécondes, toutefois, que la pensée toujours présente à leur accomplissement.

Le docteur Faust projette son ombre caduque sur les dix-huit mois de repos forcé que Goethe passe à Francfort parmi les siens. Mais cette période de recueillement, de méditation est encore active. Les rapports du fils avec son père, mécontent des piètres résultats de son séjour à Leipzig, se sont aigris; et sa sœur Cornélie est presque en révolte ouverte contre la tyrannie pédagogique du vieil homme... Rassuré sur le monde futur (il s'est délivré des inquiétudes que lui causait le problème de la Destinée), c'est du côté de la terre que Goethe tourne ses regards. Il se prononcera nettement à ce sujet: Il faut abandonner la préoccupation de l'immortalité « aux gens du monde et surtout aux belles dames qui n'ont rien à faire... » Une notion du rôle de l'homme, voilà ce qu'il tire de son expérience religieuse et des spéculations auxquelles elle l'a incliné. L'exemple du patriote corse, Paoli, qui vient de passer par Francfort et avec qui il s'est entretenu dans la maison du riche marchand Bethmann, l'a fait réfléchir. Au surplus, avant qu'il absorbât la panacée du Dr Metz, sa mère, selon la méthode des sorts virgiliens, a ouvert la Bible au hasard avec une épingle. Elle

est tombée sur ce verset de Jérémie : « On plantera de nouvelles vignes, on les plantera et on sifflera en les plantant ». L'oracle a répondu : outre l'assurance de guérir, il a donné à Goethe une leçon. On en retrouve l'écho dans le cri fameux : « Meurs et deviens ! » Goethe sent la nécessité de mourir à quelque chose pour renaître. Rétabli, il se remet aux *Pandectes* comme le veut M. le Conseiller, qui entend qu'il achève ses études de jurisprudence. Cela n'a pas, n'a plus d'importance. Le printemps venu (1770), il part pour Strasbourg, s'inscrit dans le grand registre de l'Université, hante les salles de l'*Alma Argentiniensis*. « Me voici de nouveau étudiant », écrit-il à un ami. Mais l'obligation à laquelle il est soumis de décrocher un diplôme qui lui assurera pratiquement la tranquillité, ne saurait l'empêcher de reprendre son essor interrompu. Goethe a la conviction que le Créateur se manifeste en quelques élus, auxquels il appartient de prouver par leurs actes que la création continue. Ce qu'il exprimera dans une de ses *Conversations* avec Eckermann, il le pense déjà : « Comment la Divinité pourrait-elle trouver l'occasion de faire des miracles, si elle ne tentait pas d'en faire par l'intermédiaire d'individus extraordinaires dont nous nous émerveillons sans pouvoir comprendre d'où ils viennent ? » La certitude est ancrée en lui qu'il appartient à cette phalange de « mages » dont a parlé Victor Hugo.

« A vingt ans », a dit à peu près Alphonse Daudet, « l'écrivain donne son bon à tirer », traduisant de la sorte l'idée que dès l'âge viril la personnalité d'un auteur est virtuellement formée. Goethe, en tout cas, ne variera plus guère en

matière religieuse, à dater de son retour au foyer familial, de l'Université de Leipzig. Écoutons-le parler de la religion qu'il s'est faite dans ses *Mémoires*: « Ayant ouï dire souvent que chacun finissait par avoir la sienne, rien ne me parut plus naturel que de travailler à mon tour à m'en forger une. Je me livrai à cette opération avec beaucoup de persévérance. Le platonisme m'en fournit la base: mes recherches théurgiques et cabalistiques contribuèrent aussi à l'édifice de ma doctrine, chacune pour sa part. Je me construisis de la sorte un univers assez bizarre ». On aura l'occasion de voir ce qu'il entendait par ce mot « bizarre ». Mais s'il se rapprochera davantage du Dieu des chrétiens, en vieillissant, ce ne sera pas par une autre voie que celle où il s'est, alors, engagé. Éclairé sur la position de l'homme, ici-bas, averti du rôle qu'il est appelé à y jouer, il ne se mettra plus en peine que d'acquiescer « une discipline de l'âme ».

En même temps qu'il voyage à travers l'Alsace, pour raffermir sa santé encore un peu vacillante, il acquiert la maîtrise de lui-même par un travail assidu et systématique. Dans la pension qu'il a trouvée chez les demoiselles Anne-Marie et Suzanne-Marguerite Lauth, ruelle de l'Ail, il fait sa société des étudiants, des carabins qui sont les hôtes de cette maison, et leur conversation, qui roule sur les sciences naturelles, le détermine à suivre les cours d'anatomie de Lobstein, les cours d'obstétrique d'Ehrmann fils, les cours de chimie de Spielmann. Avec Henri Yung, dit Stilling, qui fait sa médecine, il dévore des œuvres piétistes et des livres populaires (*Le Roman de Renard, Les*

*Quatre fils Aymon*) et exprime son ravissement de constater que « religion, peuple et nature ne font qu'un ». Mais, en même temps qu'il développe ses facultés intellectuelles, en cultivant les connaissances les plus variées, il dompte ses nerfs et fortifie ses muscles en pratiquant des exercices physiques selon la méthode paternelle. Pour triompher du vertige, il grimpe jusqu'à la flèche de la rose cathédrale de Strasbourg ; surmonte son horreur du bruit en suivant les tambours de la retraite ; vainc sa peur et sa répulsion pour le macabre et le morbide en visitant les cimetières la nuit, en fréquentant, le jour, salles d'anatomie et cliniques... Il danse chez les bourgeois de la ville et dans les bals rustiques du côté du « Péage sur l'eau », au bord de l'Ill, ou sous les tilleuls de la Robertrau ; fait des promenades à cheval ou à pied... Avec l'étudiant en théologie Franz Lerse, il tire à l'épée, ferraille pendant des heures... On lit Homère à la lueur du reverbère de la Rupprechtsau ; on le déclame sous les étoiles ; on couche ensemble, mais on ne dort pas. Saisi d'une transe extatique, Goethe prophétise, et Lerse craint qu'il ne perde la raison. En vérité, il n'a jamais été aussi lucide. La preuve en est de ses préoccupations. Tout en prenant ses degrés (il acquerra son diplôme de licencié en droit : titre équivalent au doctorat, après un séjour d'un an en Alsace), il rumine le sujet de *Faust* qui a germé en lui lors de son initiation à l'hermétisme, celui de *Goetz de Berlichingen*, dont il écrira une première version en 1771, et met la dernière main à cette pièce : *Les Complices*, qu'il avait esquissée à Leipzig.

*Caprice d'amoureux*, qu'on traduit encore : *Le Caprice de l'amant*, et qui, sous le couvert de l'allégorie, relatait, dans le goût des bergeries du temps, son aventure avec Kâtchen Shoenkopf, valait seulement par quelques heureux traits d'observation. La comédie : *Les Complices* est déjà d'une bien meilleure veine, encore qu'elle évoque impérieusement la haute figure de Molière. Dès l'enfance, Goethe a étudié « à fond » comme il l'a dit, « Racine et Molière tout entiers, avec les chefs-d'œuvre de Corneille », et c'est imprégné de notre classicisme qu'il compose d'abord.

Rien dans *Les Complices*, depuis l'économie générale de l'œuvre jusqu'au mouvement qui ne rappelle nos auteurs dramatiques du XVII<sup>e</sup> siècle, et l'auteur du *Dépit amoureux*, en particulier. C'est à cette charmante pièce que l'on songe, en lisant la comédie de Goethe, surtout la scène 2 de l'acte III, où l'aubergiste et sa fille se croyant réciproquement coupables d'un vol, s'offrent l'un à l'autre d'en faire la restitution sans dénoncer le voleur. Viennent-ils à s'expliquer plus nettement, c'est pour entrer dans une grande colère, à cause de leurs mutuels soupçons...

Mais inspiration ne veut pas dire imitation ; et sans doute le moment est-il venu de ruiner une légende que Goethe a contribué lui-même à créer, en parlant de son goût pour notre langue. Il faut faire remonter ce goût — qui prit un peu l'air d'un engouement — à l'époque de l'occupation de Francfort par les troupes de Louis XV. Parvenu, gamin encore, à parler couramment le français, Goethe aurait eu l'idée ou la velléité de renoncer



pour lui à sa langue maternelle. Ce fut même là, assure-t-il du moins, ce qui lui fit préférer l'Université de Strasbourg à celle de l'Allemagne. Mais, dit-il, « un mauvais génie vint me souffler à l'oreille que tous les efforts tentés par un étranger pour bien parler le français sont inutiles; et cette crainte, augmentée par les critiques impitoyables dont je devins l'objet de la part des Français de ma société me détourna tout à fait de mon dessein. Ce fut donc, hélas! précisément le séjour d'une ville choisie pour me rapprocher de la France, qui m'apprit à tourner mes vues d'un autre côté, à m'éloigner d'elle pour jamais ». Il est surprenant qu'on n'ait pas vu l'ironique bonhomie, on peut dire l'humour, qui inspire cette déclaration. Elle est tout empreinte d'un regret fictif. A coup sûr, Goethe se venge, ici, des quolibets auxquels il a été en butte de la part de nos compatriotes avec qui il parlait le français, en affectant le regret de n'avoir point abandonné l'allemand pour adopter notre langue. Il faut se reporter à l'époque (1770) où lui serait née l'idée saugrenue de ce troc. Nous sommes en pleine période de stagnation littéraire. Le fleuve magnifique qui avait porté sur ses eaux tant de chefs-d'œuvre, se perd dans les sables. Voltaire refait *Horace*, *Le Cid*, ou *Britannicus* et *Bérénice* en les affadissant, et ni *Le Père de famille* de Diderot, ni *Le Philosophe sans le savoir* de Sedaine ne rivalisent avec *Tartufe*...

Or, Goethe est à la source du renouveau qui, déjà, travaille son pays. « Le germanisme émerge », note-t-il. Il va jeter les premiers germes de ces ardentes fleurs que Mme de Staël rassemblera, un tiers de siècle plus tard, en bouquet, et qu'elle

introduira chez nous de contrebande, au dam de Napoléon...

Le désir d'originalité qui l'anime rend Goethe injuste à notre égard (c'est le seul moment de sa vie où il sera gallophobe) et, sans doute, cette particularité lui est-elle un stimulant nécessaire. Blessé par l'impertinence avec laquelle de leur côté, nos compatriotes affectent de parler de la littérature et de l'art allemands, impertinence que l'on retrouve d'ailleurs, dans les jugements portés par le roi de Prusse, Goethe nous conteste l'invention du style dénommé « gothique », et ne discerne point ce qui distingue l'aimable scepticisme de notre aristocratie de l'épais matérialisme du baron d'Holbach, ce Français d'adoption... La souveraineté européenne du « patriarche de Ferney » lui paraît usurpée, son attitude à la fois frivole et simiesque. « La manière d'être en ce pays (la France), » écrit-il, « me semblait trop arrêtée, trop soumise à l'ascendant de la cour; la poésie me paraissait froide, la critique dénigrante, la philosophie abstruse et pourtant incomplète... » Rien à redire à cela, au mot « abstruse » près qu'on ne voit pas bien s'adapter à notre *étude*, alors sans transcendance, des rapports de l'homme avec l'homme et avec la nature. Mais ce qui est décisif pour la formation de Goethe, c'est la connaissance qu'il a faite des drames de Shakespeare, en parcourant un recueil de Dôdd, intitulé *Beauties of Shakespeare*, et auxquels la traduction de Wieland l'a initié plus complètement.

Le vieux Will le détourne de s'abandonner « à la nature dans sa rudesse primitive » et le dispose

« à envisager le monde et les jouissances de l'esprit d'un point de vue plus élevé, plus libre, et aussi poétique que vrai ». La magie du prodigieux créateur opéra tout de suite, mais son influence s'exerça d'abord en secret. « Je n'y cédaï qu'avec mesure », a dit Gœthe. Bientôt, pourtant, ses derniers scrupules furent emportés : il s'y livra « ouvertement et sans réserve ».

\*  
\* \*

La complexité de l'univers shakespearien séduit la curiosité psychologique de Gœthe. Néanmoins, c'est Jean-Jacques Rousseau qui l'incite avant tout à cultiver son panthéisme. *Les Confessions*, *Le Vicaire savoyard*, *Les Rêveries d'un promeneur solitaire* lui révèlent ou lui révéleront les bienfaits de la communion de l'homme avec les choses animées et inanimées. Ce n'est pas l'aspect social de l'œuvre de Rousseau, sa négation du passé plus encore que son entrevision révolutionnaire de l'avenir qui retiennent le jeune étudiant de l'Université de Strasbourg, mais sa philosophie de la nature. Gœthe demeure attaché à l'ordre social dont — fils de bourgeois aisés — il a éprouvé les avantages. En revanche, il s'enthousiasme — en se gardant de l'ivresse aveugle — pour les effusions quasi mystiques du citoyen de Genève, adorant le Créateur à travers la création. Cependant qu'il se plonge dans l'étude de ses livres, il lit le *Spassio*, *De la Causa Principio*, *Del Infinito* de Jordano Bruno, ce disciple de Pythagore et de Raymond Lulle, ce précurseur de Spinoza, qui fut brûlé à Rome le 17 février 1600 pour avoir

propagé l'hérésie de Copernic en enseignant que la terre tourne autour du soleil — et surtout pour avoir violé ses vœux... Telle est la chaleur de la sympathie de Goethe pour Bruno qu'il réfute, en français, et dans un français excellent malgré quelques impropriétés, les critiques formulées par Bayle contre certaines propositions du philosophe.

Pour Goethe, abstraire Dieu du monde afin d'en discuter, ce n'est pas moins arbitraire, « difficile et périlleux » que de séparer l'âme du corps. Aussi le voit-on céder au désir qui, sous l'afflux de la sève vitale, se communique de ses sens à son esprit en présence de la femme. « L'éternel féminin nous attire vers les hauteurs! » s'écrierait-il dans le dernier de ses poèmes. Et Léon Daudet en a fait la remarque: « L'amour physique de la femme (...) et la connaissance, recherche, investigation, pénétration, sont chez ce très grand homme, étroitement liés. Le premier éveille la seconde... » (ou *vice versa*). En même temps qu'il découvre Rousseau et la nature — que la civilisation française du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'étendue européenne, avait exclue des lettres et des arts même, pour autant que cela était possible — il tombe amoureux de Frédérique Brion.

On a beaucoup épilogué sur cette aventure. « L'Idylle de Sessenheim » malgré ce que Goethe dans ses *Mémoires* en a écrit, ce qu'il a voulu qu'on en retint a prêté à toute sorte d'interprétations désobligeantes ou injurieuses. Le mieux — morale à part — le plus sage donc, est d'accepter la version du poète et de croire qu'il n'y eut, au plus, qu'un échange de promesses entre Wolfgang

et Frédérique (1). C'est assez pour nous permettre de saisir sur le vif la mentalité de l'auteur de *Wilhelm Meister* ou, plutôt, l'un des traits dominants de son génie, éminemment plastique: l'impossibilité où il se trouvait d'abstraire de leur cadre les êtres qu'il connaissait, à plus forte raison ceux en qui il avait chéri l'incarnation de leur milieu même...

Ce fut un de ses amis, Léopold Weyland, qui lui fit faire la connaissance de Frédérique, la cadette des deux filles du pasteur Brion, au presbytère de Sessenheim, dans les environs de Strasbourg, en octobre 1770. L'apparition l'éblouit: « Vêtue d'une courte jupe blanche, ornée d'une garniture, laissant voir jusqu'aux chevilles les petits pieds les plus jolis du monde, d'un corsage ajusté, pareillement blanc, et d'un tablier de taffetas noir, Frédérique tenait à la fois de la paysanne et de la citadine. Elancée et légère comme si son corps n'eût été qu'un nuage, elle s'avança. On aurait dit que ses lourdes tresses blondes étaient trop lourdes pour sa tête. De ses grands yeux bleus pleins de gaieté, elle jeta un regard alentour, et son petit nez retroussé explora l'air aussi librement que s'il n'y eût eu en ce monde aucun sujet de chagrin pour elle. Son chapeau de paille pendait à son bras, de sorte que j'eus le plaisir, dès la première rencontre, de l'apprécier dans toute sa grâce et toute sa gentillesse... »

Avec l'infaillible instinct des individus de son

---

(1) La jeune fille aurait mis clandestinement au monde un enfant, peu après le départ de Goethe de Strasbourg, l'enfant aurait été élevé à l'asile de Stephansfeld et serait mort jeune...

espèce, Goëthe sentit qu'il avait plu autant qu'on lui avait paru séduisante. Aussitôt rentré chez lui, il écrivit à la jeune fille : « Chère nouvelle amie. — Je ne balance pas de vous appeler ainsi, car si je m'entends un tantinet au langage des yeux, les miens ont trouvé dans les vôtres, dès le premier regard, l'espérance de cette amitié... »

Frédérique avait dix-sept ans — presque l'âge de Juliette. Comment eût-elle résisté à la promesse de bonheur qui faisait irruption dans son existence, avec une si féérique impétuosité ? Elle donna sans hésitation, sans arrière-pensée son cœur à Goëthe qui s'enivra, en elle, de l'Alsace, que devaient les derniers rayons de l'automne — et de son propre printemps. Ils atteignirent pendant la Pentecôte de 1771, le point culminant de leur bonheur. Leur idylle est le vol vertical de l'alouette.

O fillette, fillette,  
Que je t'aime !

chantait Goëthe, éperdument. Alla-t-il jusqu'à jurer à Frédérique de l'épouser ? Probablement. Du moins, lui prêta-elle de matrimoniales intentions puisqu'il lui parlait d'amour, en vers et en prose, et que dans son innocence, elle ne concevait pas l'amour en dehors du mariage. Mais elle tomba malade et dut s'aliter. Plus de chansons, de rires. Adieu les courses aériennes de sylphide dans la prairie !... L'harmonie était rompue, le rythme brisé. La fraîche jeune fille, *mi-paysanne, mi-citadine* se trouvait réduite à l'état de pauvre créature dolente, affadie, enlaidie par la fièvre... Goëthe ayant retrouvé son calme, réfléchit, se persuada que de contracter une union durable avec Frédé-

rique serait chose insensée, et il reprit sa parole... Non sans déchirement, car il lui fallut faire un voyage sur les bords du Rhin, pour dissiper les fantômes qui l'assaillaient...

Frédérique ne lui garda jamais rancune de son abandon. Il resta — car elle mourut vieille fille — l'unique souvenir émouvant de sa vie, l'objet d'un culte secret que n'affaiblirent point les années. « Celle que Goëthe a aimée, disait-elle, ne saurait appartenir à un autre homme ». Quand Goëthe repassa par Strasbourg, huit ans plus tard, pour se rendre en Suisse, il alla saluer ses amis de Sessenheim. Frédérique éludant toute allusion au passé, ne montra que la constance de son affection. Elle voulait que l'homme qu'elle chérissait toujours ne regrettât rien, se sentît à l'aise auprès d'elle. Touchante attention! Et si généreuse! Il eût été misérable — vain, sans doute — de ternir le bonheur qu'elle voyait rayonner sur ce visage aimé.

« Elle me conduisit sous les tonnelles, me força de m'y asseoir — et ce fut bien » a écrit Goëthe. « Nous avons le plus beau clair de lune... » Le lendemain, après avoir passé la nuit chez les Brion, Goëthe prit congé. La douce conversation qu'il avait eue avec Frédérique lui permettait de songer « avec contentement à ce petit coin du monde et vivre en paix avec les esprits réconciliés de ces honnêtes gens ». Il partit à la première heure du jour et, rafraîchi par le bain de clarté lunaire qu'il avait pris, rentra allégrement dans le soleil...

Il a fait, au pied de l'escalier d'un hôtel, la rencontre de Herder, venu à Strasbourg pour y soigner une affection des yeux dont il souffrait. Le jeune écrivain — Herder ne compte que cinq

ans de plus que Goethe — vient d'accomplir un voyage en France, s'embarquant de Riga pour Nantes, et il est encore tout frémissant des impressions naturalistes auxquelles entre ciel et eau, il s'est abandonné sur le pont du navire. Sa pensée a des ailes comme l'alcyon. Goethe s'enthousiasme. Herder achève de le séduire en lui parlant du maître qu'il a pris pour « guide », Jean-Jacques. Les deux jeunes hommes communient dans le culte de ce grand musicien du verbe. « Viens, Rousseau, et sois mon *guide* ». Toutefois, si Goethe a préparé une dissertation (fort peu orthodoxe), inspirée par *Le Contrat Social*, sur les droits de la législation en matière religieuse, ce n'est pas, on le sait, vers l'idéologie politique, encore moins vers la contemplation passive qu'il incline. Goethe est un homme d'action, un homme pratique. Il entend être *utile* en écrivant. « Nous agissons, nous comprenons : c'est avec nos actes que nous comprenons ». Ce qu'il retient de l'enseignement de Herder, c'est la nécessité d'une triple réforme : religieuse, historique et littéraire. Herder ne part pas, comme Rousseau, d'une idée abstraite de l'homme. Il cherche l'humanité, là où elle se trouve, dans les œuvres où elle se manifeste ; et Goethe applaudit à son désir de susciter une poésie populaire.

Quand Lessing, dans sa *Dramaturgie de Hambourg*, critiquait avec partialité mais mordant, l'art dramatique français, que proposait-il à sa place aux Allemands, comme modèle ? L'antiquité. Ce n'était pas une solution. La critique de Lessing n'avait qu'un caractère négatif, elle n'était pas créatrice ou constructive. Au lieu de donner de nouveaux maîtres à la pensée germanique, il fallait



lui rendre la liberté. Riche de foi, débordant de verve, Herder lui apportait le meilleur moyen d'évasion. A l'Allemagne en ébullition, incertaine de son destin, à qui ne pouvait plus suffire l'imitation de nos auteurs du xvii<sup>e</sup> siècle, surtout des pastiches édulcorés qu'en donnaient les néo-classiques, il conseillait « de renoncer aux recherches stériles », l'invitant à se replonger aux sources mêmes de son inspiration, dans les légendes et les chants où ses premiers fils avaient exprimé leur âme. La Jouvence de l'art, c'est les sentiments éternels que nos lointains ancêtres ont traduits, aussitôt dégagés des ténèbres de la barbarie...

Goethe sent se préciser les aspirations qui le tourmentent en écoutant Herder. Les perspectives que sondent ses regards s'ouvrent plus largement devant lui. Habillé comme un ecclésiastique, d'un habit noir et d'un long manteau de soie de même couleur, les cheveux frisés et bouclés, Herder, outre le prestige d'une célébrité précoce, a le don d'éloquence; et Goethe aime que malgré l'ardeur de ses convictions, il ne soit pas débraillé, se garde d'affecter l'air « paysan du Danube » pour exalter la mer, les monts, les forêts, les champs... Il demeure élégant dans sa singularité même, et son ironie, la rigueur de ses jugements stimulent le désir qu'il inspire de recueillir son approbation. A la vérité, il l'accorde rarement, sinon jamais, « de quelque manière qu'on s'y prenne » pour la solliciter. Avec Goethe, l'objet de ses sarcasmes est un orgueil dont il ne se lasse pas de souligner la naïveté. Il raille le « naturel de pivert » de Wolfgang frappant à tous les creux...

« Un grand lettré, a-t-il écrit, est rarement un

grand philosophe, et celui qui lit beaucoup de livres laisse souvent de côté le livre simple et facile de la nature. Or rien n'est vrai que ce qui est simple ». De cette sage leçon, Goethe retiendra l'essentiel. Son immense culture (il ne cessera de lire, la plume à la main), ne tarira pas chez lui la spontanéité de l'inspiration, la vertu d'enfance. Grâce à l'intérêt qu'il portera constamment à la vie, son universalité n'aura jamais rien de livresque. Mais des années de tâtonnements, de vaines recherches, peut-être, voilà ce que Herder lui épargne en achevant de le détacher de ce qu'on s'attardait à admirer de son temps. Herder ne l'a pas révélé à lui-même, mais il a hâté son évolution.

## GOETZ DE BERLICHINGEN - WERTHER

Lorsque Goëthe s'entretient avec Herder de l'avenir des poésies lyrique et dramatique et de l'histoire de son pays, l'insurrection littéraire est à la veille d'éclater, que l'on désignera sous le nom de « période de tempête et d'irruption ou d'assaut » (*Sturm und Drang periode*) (1). A la suite de la *Dramaturgie* de Lessing, Herder lui-même va publier ses *Fragments sur la littérature allemande*, et une société se fonde à Goëtingue (1772) autour d'une revue intitulée *L'Almanach des Muses*, dirigée par Boie et Gotter, qui rassemble de fougueux jeunes gens. Sous l'étendard de leur chef Jean-Henri Voss, ces nouveaux venus parmi lesquels il faut citer Holty, les deux Stolberg, Leisewitz, Bürger, Claudius, combattent pour les idées nouvelles. Déistes à la façon de Jean-Jacques, c'est-à-dire adversaires acharnés de l'école sensualiste française et de ses partisans allemands, ils répudient, de pair avec le matérialisme, la trop fameuse règle dite d'Aristote ou des « trois unités », devenues paroles d'évangile en Allemagne et ils vont puiser leur inspiration dans la légende

(1) Ce nom de *Sturm und Drang* est emprunté au titre d'un drame de Klingler.

et la tradition nationales. Il s'agit là, à proprement parler, d'un mouvement analogue à notre romantisme, en avance sur lui de cinquante ans. C'est qu'il s'agit moins, alors, pour nous, de littérature que de politique. Nous sommes en proie à une fermentation d'idées qui aboutiront à la prise de la Bastille et à la déclaration des *Droits de l'Homme*. Plus tard, les violences de la Révolution, les guerres de l'Empire ne nous laisseront pas le loisir de suivre la voie tracée par l'auteur des *Confessions* ni de nous engager dans le sillage de René pour y cultiver « le mal du siècle... »

Gœthe est rentré à Francfort au mois d'août de l'année 1771, pour y exercer le droit, en apparence au moins. Il a recouvré la santé, et il est alors un beau jeune homme de vingt-deux ans, de taille moyenne, mais de port majestueux, en plein épanouissement de ses facultés intellectuelles et de sa force physique. Une séduction souveraine émane de lui. Sa conversation subjugue. Nulle morgue insolente chez lui, cependant, aucun rechignement non plus ; pas même cet air absorbé, lointain qu'ont à leur insu, quand ils ne l'affectent, les hommes de pensée, d'étude. Au contraire, il s'efforce de se plier à la discipline des salons où son attitude est celle d'un homme non du monde à vrai dire, mais de la bonne bourgeoisie. Point de divertissement de société, bal ou charade, qui le prenne au dépourvu. Au lieu d'exécuter les pas d'une grâce surannée du menuet ou de la gavotte, il se livre au tourbillon de la valse dont deux jeunes et sémillantes Françaises lui ont révélé l'ivresse aérienne. Enfin, le célèbre Chevalier de Saint-Georges ne patinera pas mieux que lui, à Ver-

sailles, sur la pièce d'eau des Suisses, un lustre plus tard. Quand, drapé dans le manteau de velours cramoisi de sa mère, il dessine des arabesques sur la glace, les dames éblouies, croient voir en lui un dieu nordique se livrer pour elles à quelque rite d'ensorcellement. Quelle lumière dans ses larges yeux, et qu'il y a de noblesse empreinte sur son front ! Il sourit : on est sous le charme. Sa maîtrise de soi étonne, quand, ce qui lui arrive dans l'intimité, la passion ne l'emporte pas — ne lui fait pas dire autre chose que ce qu'il voudrait, comme il s'en plaindra dans une lettre à Kestner. Cet homme qui se possède au point qu'il « domine même son talent » selon le mot dont se servira Corinne, déborde aussi d'enthousiasme. C'est le feu primitif incarné sous le brillant vernis de la civilisation. Chez lui la lucidité n'engendre pas l'artifice. Généreux, prodigue même, il est accueillant à tous. Son père, flatté encore que maugréant de l'hospitalité qu'il offre à tant de gens de lettres, lui sert de secrétaire, prépare avec soin ses dossiers quand il lui arrive (deux ou trois fois dans l'année) de plaider une cause...

Pour chasser de ses poumons les miasmes du prétoire, (« Francfort est une caverne, un trou punais »), il se met en selle et lance intrépidement son cheval à travers la campagne. Le démon le tourmente si fort, à de certains moments, qu'il lui faut, comme l'a dit Gaspard Riesbeck, se fuir par les bois, les monts et vallons, « les cheveux en désordre, les bords du chapeau rabattus ». Il s'en faut qu'il ait atteint à cette sérénité à laquelle il aspire. Son génie s'irrite des contraintes qu'il ne s'impose pas lui-même... Une idée l'obsède, qu'il

emporte avec lui, partout où il va. « Tout mon esprit », écrit-il, fin novembre à ses amis de Strasbourg, « je le consacre à une entreprise qui m'a fait oublier Homère, Shakespeare et tout le reste (...). Je dramatise l'histoire d'un de nos plus nobles Allemands et je sauve ainsi un brave homme de l'oubli... »

Il a lu l'autobiographie du chevalier Goëtz de Berlichingen, imprimée à Nuremberg en 1731 et la figure épique de ce héros s'est si puissamment imposée à lui que c'est à peine s'il peut reprendre souffle et regarder en arrière.

A sa sœur Cornélie, qui était émue autant qu'amusée de son enthousiasme, il ne parlait que du personnage dont il ranimait la vie en en évoquant des scènes entières. Elle le pressa de donner corps au mythe qu'était devenu Goëtz à travers son imagination, et six semaines lui suffirent pour le couler en bronze dans une sorte de drame élisabéthain.

Sa pièce écrite d'un seul jet, au printemps de 1772, (il contractera, par la suite, l'habitude de produire ainsi toutes ses œuvres avant de leur donner leur forme définitive), il la communique à Herder, en prenant soin d'avertir son correspondant qu'il s'agit seulement d'une ébauche: « Je vous envoie le fruit de ma solitude en ces lieux, sous l'espèce d'une esquisse au pinceau, jetée sur la toile, assez poussée par endroits... » Herder le rabroue: « Shakespeare vous a complètement gâté... » Le coup est dur; si dur que Gœthe en ressentira encore les effets, cinquante ans plus tard. Eckermann lui dira alors: « Je ne peux pardonner à Herder, surtout si l'on songe à l'état

de la littérature allemande à ce moment-là, de vous avoir renvoyé le manuscrit de *Goëtz de Berlinchingen* sans avoir daigné reconnaître ce qu'il avait de bon, et qu'il l'ait couvert d'annotations railleuses. Il fallait donc bien qu'il manquât de flair en certaines choses ». Et Goëthe de répondre : « A ce point de vue, Herder n'était guère à la hauteur... »

Telle était, pourtant, la foi qu'il avait, jeune homme, dans le jugement de son aîné, qu'il en prit en considération les critiques, malgré leur sévérité, et se remit à la besogne avec courage pour « éliminer » de son drame « les scories ». Les scories ! A vrai dire, il ne laisse pas en obéissant aux suggestions de Herder d'affaiblir *Goëtz*. C'est au préjudice, notamment, du caractère le plus complexe de ce drame — celui d'Adélaïde — qu'il en rend la construction plus ferme ou mieux équilibrée.

*Goëtz de Berlinchingen à la main de fer, histoire dramatisée*, n'est point l'imitation shakespearienne que Herder semble avoir dénoncée. Des développements parasites le chargeaient, sans doute, dans sa première version, qu'il convenait d'élaguer, mais comme l'a fort bien dit Lewes, c'est moins un drame qu'une chronique.

Goëthe peint une époque dans son drame ; il ne conte pas une histoire. Enfin, le style en est précis, ferme, direct, très différent par conséquent, de celui de Shakespeare, chatoyant de métaphores et si chargé de sens qu'il en est parfois obscur. Au surplus, il y faut voir une des œuvres les plus subjectives dont Goëthe soit l'auteur. En le vaillant chevalier, devenu manchot au cours de quelque embuscade, c'est sa révolte même contre une civi-

lisation artificielle que Goethe a plus ou moins consciemment incarnée. Comme Don Quichotte dans son village de la Manche, Goëtz en son château, qui domine la Jaxt, est le dernier représentant de l'esprit du Moyen Age. A une époque de décadence (le xvi<sup>e</sup> siècle en Allemagne correspond au xv<sup>e</sup> ici), indifférente aux valeurs morales, dédaigneuse de toute ambition désintéressée, ce champion d'une cause perdue oppose noblement sa volonté de redresseur de torts, de défenseur des opprimés, de la veuve et de l'orphelin. Lui mort, c'est tout un monde de mœurs franches qui disparaît... Vision pessimiste, sans espérance d'avenir. Mais Goethe a groupé autour de son héros, sublimation de lui-même, toutes les images qui hantent sa pensée : représentants corrompus du haut clergé ; moine vaguant, de chair vacillante devant la tentation, et plus déiste, peut-être, que chrétien ; gentilhomme abâtardi, tiraillé entre l'honneur et les plaisirs ; épouse chaste et fidèle ; jeune fille pieuse et tendre ; loyal écuyer ; jouisseur félon ; femme séduisante, subtile, « à voix de sirène », il n'est rien de ce dont il rêve qu'il n'ait voulu projeter sur l'écran de son drame. Jusqu'aux souvenirs du temps où il étudiait le droit (voir la scène au palais épiscopal à Bamberg, de l'acte I, où il est question du *Corpus Juri*), il faut qu'il se libère de son passé.

On comprend, en lisant son drame, que Goethe se soit pris d'admiration pour Byron, ce « libre esprit » qu'il préfigurait, et qu'il ait fait de lui, dans une certaine mesure, l'Euphorion de *Faust*. Le grand insurgé britannique, voilà l'homme qu'il ambitionnait d'être, qu'il a été en songe, à vingt



ans — et qui donc a jamais fait litière de l'idéal qu'il se proposa à cet âge?... — On s'est à ce point hypnotisé sur le découpage de *Goëtz* en courtes scènes, qu'on a négligé de voir combien ce drame était plus près des œuvres de Byron que de celles de Shakespeare. *Goëtz* avec ses attaques contre la règle monacale qui brime les instincts; contre l'enseignement pédagogique qui sclérose l'intelligence; les préceptes, contraires à la coutume du droit romain; l'hypocrisie, la ruse, c'est l'écho anticipé — si l'on peut ainsi dire — de la voix qui retentira près d'un demi-siècle plus tard dans *Childe Harold*, *Le Corsaire*, *Lara*, *Manfred* et *Don Juan*...

Goëthe s'étonnait en 1824 (*Conversation avec Eckermann*) d'avoir écrit *Goëtz* quand il n'était encore qu'un jeune homme de vingt-deux ans, à cause « de la vérité des peintures » qui sont dans cette pièce. « Quand je m'aperçus », a-t-il dit, « que le monde était bien tel que je l'avais pensé j'en fus contrarié... » Il oubliait qu'il avait eu pour guide l'intuition. Les fantômes qu'elle l'aidait à tirer des ténèbres de son inconscient pour les produire devant les regards de sa raison, n'avaient tant de réalité que parce qu'ils répondaient à ses aspirations les plus profondes ou parce qu'ils étaient l'objet de son aversion la moins surmontable. Elisabeth, l'épouse de Goëtz, Marie, sa sœur, cette femme et cette vierge également simples, également vertueuses, voilà des créatures selon son cœur. En revanche, Adélaïde, la grande dame raffinée, qui de la coquetterie tombe dans l'intrigue, et de l'intrigue dans le crime, par désœuvrement d'esprit, elle représente le danger suprême.

Goethe le redoute si fort ce danger pressenti, que son instinct n'estimera pas suffisant de le prémunir contre lui : sa vie durant il fera en sorte qu'il ne courra même pas le risque de l'affronter...

\*  
\* \*

Le succès de *Goëtz de Berlichingen* a été vif, triomphal même. Non que la pièce ait enrichi son auteur, au contraire : il lui fallut plusieurs années pour en payer les frais d'impression qu'il avait dû faire de moitié. Mais la jeunesse exulta. Ce qui la ravissait dans *Goëtz*, ce n'était pas la tragédie d'un individualiste prisonnier des lois du monde bien que libre, en apparence, mais la résurrection du passé. Le décor, ici, intéressait plus que les personnages. On était distrait des âmes par les costumes, tout l'attirail guerrier de la chevalerie... Goethe est déçu, blessé. « Je ne crois pas, écrit-il à un ami, que je recommence de si tôt à faire quelque chose qui touche le public ». Qu'eût-il pensé s'il avait connu le jugement porté par le roi de Prusse sur son drame : « Voilà encore un *Goëtz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises ; et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes... »

Mais *Goëtz* achevé, livré en pâture à ce « troupeau de porcs » qu'est la foule, Goethe l'oublie, tout à de nouvelles spéculations. L'aventure spirituelle l'a rep̄ris. Il médite *Faust*, en esquisse quelques scènes. Le grand thème eschylien de Prométhée auquel il rêve, éveille en lui, comme il éveillera plus tard en Shelley le sentiment de la com-

munion nécessaire avec la nature, et lui inspire une sorte d'épouvante sacrée. La secousse qui l'ébranle, le force à se ranger du parti des titans et de courir le risque de l'escalade céleste. Ce sera, semble-t-il, un défi aux dieux qu'il lancera dans ce poème (1774) dont le *Juif Errant* sera la réplique ou le pendant chrétien et où il fera du Christ, comme l'a écrit Witkop, « un « gaillard », un Titan, un fils de Dieu peu accommodant, débordant de forces, qui vagabonde dans les étoiles et dont la plus haute mission est d'accoucher la vie ».

Le mythe de Prométhée symbolise pour Goethe l'homme qui n'a de compte à rendre de ses actes qu'à soi. Il s'est taillé son propre univers dans l'infini du Cosmos; mais le Souverain Maître, le conservateur de toutes choses, ne s'émeut pas de sa présomption. Il sourit bienveillamment, au contraire, lui, le Créateur suprême, de l'activité de ce nouveau créateur (« l'artiste est le singe de Dieu », a dit le kabaliste Stubbs), et il abandonne la terre à ses expériences, lui laissant le soin de résoudre les problèmes — travail, propriété, guerre, amour — qui réclament une solution...

« Pour mon compte », dira Goethe à Eckermann, « j'ai toujours considéré chaque homme comme un individu ne relevant que de lui-même... » Il disait encore: « Le plus haut bonheur, le plus cher est la personnalité; on ne doit au peuple que les résultats ». Ces derniers mots sont d'un diplomate, et Talleyrand y eût applaudi. Mais l'égoïsme ou l'égotisme *centrifuge* de Goethe, sa façon (« la façon de Dieu », selon Schiller) de donner aux autres sans se donner lui-même, avait parfois des résultats contraires à ceux qu'il se pouvait flatter

de produire. Si les effets, à tout le moins, s'en faisaient sentir à *longue distance* ou à échéance lointaine, il arrivait — on l'a vu pour Frédérique Brion — qu'elle opérât immédiatement certains ravages... Lui-même s'immole, d'ailleurs, aux impérieuses exigences de sa mission. On se rappelle le « Meurs et deviens ! » C'est dans l'amour que ce cri prend son sens le plus clair. Aussi souvent qu'une passion menace de l'énerver, Goethe y renonce. Ce n'est pas seulement qu'il se veut disponible (« car tout cœur qui se donne est pour d'autres perdu », comme l'a dit en vers Léon Dierx), c'est surtout qu'il a besoin du libre exercice de ses facultés. Il préserve quelque chose de plus précieux que le bonheur : son génie. Le bonheur, il sait qu'il peut l'espérer seulement d'une femme saine, belle, mais innocemment séduisante, sans complication d'esprit, et qui lui serait fidèle. C'est la Frédérique d'avant la maladie ; c'est surtout l'Elisabeth et la Marie de son drame médiéval, qui vivent au foyer dans l'attente du mari, du frère parti pour une dangereuse expédition... Ces deux créatures, nées de son imagination, Goethe avait-il l'obscur pressentiment quand il les portait à la scène, qu'elles lui apparaîtraient bientôt dans la réalité ? Qu'il en verrait se dresser le doux obstacle — sous l'une ou l'autre forme qu'il lui plairait de prendre — pour lui barrer la route de l'avenir ? Et n'était-ce pas, en quelque sorte, pour conjurer ce péril qu'il en caressait les images avec tendresse ?...

Il arrive à Wetzlar, au début de 1772, avec le manuscrit de *Goëtz* dans sa valise. Il vient faire son stage de juriste auprès de la Cour impériale

de la petite ville pittoresque sur la Fulda, et la disposition de son esprit à l'égard de cet organisme caduc est des plus hostiles. La compagnie des surnuméraires et secrétaires de la légation qui s'assemblent avec lui autour d'une table d'hôte imposante, à l'*Hôtellerie du Kronprinz*, ne suffirait pas à le dérider, s'il ne faisait, par une grand-tante, la conseillère Lange, la rencontre d'une demoiselle de dix-neuf ans : la fille d'un certain Herr Buff *Amtmann* ou fermier des domaines de la *teutsche Hans*, l'un des derniers vestiges de l'Ordre teutonique.

Charlotte Buff, jeune fille et femme — jeune fille-femme — c'est Marie et c'est aussi presque à moitié Elisabeth... Reliée par son père à l'un des plus vieux ordres de chevalerie du Moyen Age, chose déjà singulière, n'est-il pas plus étrange encore qu'elle soit fiancée au secrétaire de légation Jean-Christian Kestner, un des familiers de l'*Hôtellerie du Kronprinz*, et par conséquent ne s'appartienne plus?... Cette appétition de vie conjugale confortable, qui est chez Goethe comme la nostalgie même de la race allemande, et de sa lignée d'ancêtres, pourquoi faut-il que Charlotte l'incarne avec tant de candeur sérieuse puisqu'elle n'est pas libre? Mieux : sa mère morte, « Lotte » (*Lottchen*) a pris la direction de la maison paternelle. Herr Buff, qui se trouvait, à soixante-et-un ans, à la tête de douze enfants, s'est déchargé sur elle du soin d'élever cette turbulente nichée. Par le rôle qu'elle joue avec une conviction sereine, aimablement souriante, elle est à demi engagée dans la vie conjugale. La vierge au milieu de ces petits dont elle taille le pain en tartines, coupe ou répare

les vêtements, fait la toilette, vérifie les devoirs, est déjà mère... L'ombre de l'épouse qu'elle sera demain, elle la projette à la clarté du soleil quand elle va, dès l'aube, cueillir des légumes et des fruits au potager, au verger, et surtout des fleurs au jardin. Pour qui, sinon pour le mari attendu — absent? — ce bleu regard printanier, un peu alan-gui, ce ruban dans la claire chevelure?...

Dès la première rencontre, Goethe se sent captivé. Le regret, non exempt de jalousie, qui se mêle à ses sentiments, rend ceux-ci à la fois plus vifs et plus profonds. Aux idylliques mois d'avril et de mai, l'été succède dont l'impérieuse douceur accable. Goethe écrit: « Je m'assieds souvent dans les arbres du verger de Lotte, la grande perche du cueille-fruits à la main, et je coupe les poires de la cime. Elle est en bas et les ramasse quand je les laisse tomber ». Heures délicieuses. Goethe désire et rêve, et sa poitrine lui semble trop étroite pour contenir son cœur. Quand il parle, les images se forment plus vite sur ses lèvres que les idées dans son cerveau, ce qu'il sent déborde ce qu'il pense. Il est noyé dans l'ineffable. (« Je n'ai jamais pensé la pensée » (1) dira-t-il plus tard). Comme le héros, qui déjà le hante et aspire à naître, il lui faut faire le vide autour de sa passion, et pour ne pas s'en distraire, il se refuse même à toute lecture. « Ne m'envoie plus de livres. Je ne veux plus être éperonné par eux. C'est assez de l'orage qui me dévaste! » Il cède, enfin, à la fureur sacrée. Un jour, il enferme Lotte dans ses bras, lui donne un baiser... C'est le 13 août. Jus-

(1) *Ich habe nie über das Denken gedacht.*

qu'au 16, elle le boude, mais se décide, alors, à lui faire « un sermon ». Elle lui déclare, note Kestner dans son journal, « qu'il n'a pas le droit d'espérer plus que son amitié... » Il pâlit, courbe la tête. Il est abattu, presque défaillant; et le 10 septembre, après avoir diné au jardin avec Kestner, décide de s'en aller le lendemain sans faire ses adieux aux fiancés. Le soir, il revient pourtant à la *teutsche Hans*. Kestner écrit, toujours dans son journal: « Nous eûmes un remarquable entretien, lui, Lotte et moi sur la vie future; sur les départs et les retours, etc. Ce ne fut pas lui, mais Lotte qui l'amorça. Nous convinmes que le premier d'entre nous qui mourrait donnerait — s'il le pouvait — des nouvelles aux survivants, de cette autre vie ». Goethe qui savait qu'il était à la veille de quitter ses amis, se montrait sombre et déprimé. Craignant de trahir son bouleversement, il s'en alla. « Si j'étais resté auprès de vous un instant de plus, je n'aurais pu y tenir ». Lotte pleura en lisant le petit mot que Goethe avait griffonné à son intention avant de partir. « Le docteur Goethe est parti! » ne cessaient de répéter les enfants. Pourquoi cette conversation, dont elle avait pris l'initiative, sur l'existence *post mortem*? Peut-être y a-t-on le pouvoir d'aimer deux hommes à la fois, de se donner à chacun sans se partager?... Folles pensées! Il valait mieux qu'il se fût éloigné puisqu'elle ne pouvait pas lui témoigner l'affection qu'il désirait d'elle... « Hélas! c'était à cette terre d'ici-bas que j'avais affaire, à votre main que j'ai baisée pour la dernière fois ce soir, à cette chambre que je ne reverrai pas... Maintenant, je suis seul!... »

« Je vous quitte heureuse, et je demeurerai dans votre cœur », ajoutait Goethe. Il savait que la griffe du lion avait marqué pour toujours la jeune fille, malgré sa fidélité à la parole donnée. Pour lui, le destin lui devait cette revanche : oui, cette *revanche* d'être, à son tour, évincé comme il avait évincé Frédérique. Il lui fallait connaître la plus douloureuse, sans doute, des déceptions sinon des humiliations. Et ce qu'il pouvait tirer de son amour pour Charlotte, il l'a épuisé dans un éclair. Grâce et pudeur de la vierge ; don total et chastement voluptueux de l'épouse ; intimités graves, communion complète de sentiments et de pensées ; humbles félicités quotidiennes sans cesse renouvelées, rajeunies ; charme, enfin, du foyer rayonnant de puérils visages, retentissant d'éclats de rire et de cris joyeux, Goethe a tout imaginé, tout vécu... Il a connu même l'ivresse d'un risque — le plus grand de tous pour un homme de son espèce : celui d'être agréé par Charlotte, d'entendre de sa bouche l'aveu d'un amour qu'il souhaitait éperdument, et qu'il redoutait — à son insu — de recueillir... Il a joué son destin sur une carte, et il a gagné, c'est-à-dire qu'il a perdu le bonheur qu'il s'était forgé. En outre, un des pensionnaires de l'*Hôtel du Kronprinz*, un nommé Jérusalem, que Lessing honorait de son amitié, vient de se tuer parce qu'il se trouvait dans une situation analogue à la sienne. Ce suicide, en bouleversant Goethe, achève de lui dessiller les yeux. C'est Kestner qui, ne se doutant de rien, a prêté au malheureux jeune homme, le pistolet avec lequel il s'est tiré une balle dans la tempe... Goethe qui a eu, naguère, de « fort pendables idées de



pendaison », mesure la profondeur du danger qu'il a couru. Il compose *Les souffrances du jeune Werther* pour se donner le spectacle du drame dans lequel il s'est engagé, mais dont il a évité le dénouement.

*Werther*, écrit Goethe, c'est l'histoire d'un jeune homme qui « joignant à une profonde et pure sensibilité un réel don de pénétration, se perd en rêveries exaltées, s'égaré à force de s'observer soi-même; enfin, bouleversé par des passions malheureuses et surtout par un amour sans issue, il se brûle la cervelle ».

Il a dit, encore, par lettre en parlant de son roman: « Je n'ai relu qu'une fois ce livre, et je me garderai de le relire; je ne voudrais pas retomber dans l'état maladif d'où il est sorti ».

*Werther* — qui n'aura de rival que *René*, dans la faveur des générations montantes — c'est l'adieu de Goethe au romantisme, son reniement des agitations de son âme inquiète et de la faiblesse où il a failli s'enliser. Plus de morbide attendrissement sur soi-même (*Werther*, à la veille de mourir, se représente « le vent du soir agitant les hautes herbes de sa tombe, aux rayons du soleil couchant »); plus d'abandon « au souffle de l'amour qui nous porte ». Au lieu de la passivité, de l'inertie, l'action! On en discerne, déjà, les premiers tressaillements dans l'enthousiasme que *Werther* éprouve pour la nature, dans ce qu'il dit de la joie qui l'exalte en présence des merveilles du monde vivant. Sainte-Beuve, (*Causeries du Lundi*), en a fait la remarque: « Ce n'est pas le désespoir, c'est plutôt l'ivresse bouillonnante et la joie qui président à la conception de *Werther*; c'est

le génie de la force et de la jeunesse ». Goethe se ressaisit vite, au surplus. Il n'aspire qu'à changer de milieu, qu'à se renouveler. Malgré son père qui s'efforce de l'intéresser aux affaires de Francfort, en dépit de sa mère qui serait si heureuse de le voir se marier, il ne pense qu'à rompre les derniers liens qui l'attachent à sa ville natale. Cependant, prompt à brûler comme il est, il a failli de nouveau laisser la passion ruiner ses beaux projets d'avenir. C'est d'une jeune fille de seize ans qu'il s'agit cette fois : Lili Schoeneman. On la lui a présentée au cours d'une visite improvisée et tout de suite il a été séduit par sa fraîcheur, sa grâce riieuse, sa coquetterie innée mais sans malice.

Riche, outre que jolie, et par conséquent très adulée, elle tient aux prétendants « la dragée haute », selon l'expression banale dans son affecterie, mais qui ne messied pas à la maîtrise de soi de cette demoiselle mondaine. Goethe lui plaît ; elle l'aime ou l'aimerait, sans doute, si elle s'abandonnait davantage, donnait un peu moins d'importance à ce qui se fait, se dit. Bref, elle est trop précocement *salonnière* pour ne pas effrayer Goethe, l'arrêter sur la pente où il s'est engagé d'un premier mouvement. On sait son instinctive aversion pour la femme que l'excès de raffinement rend artificielle. Et celle-ci de surcroît est frivole... S'il devenait en proie à la jalousie?... Il a vu à quel point ce sentiment nous rend ridicules et misérables, quand il faisait sa cour à l'épouse d'un Italien, ou pour mieux dire, cultivait avec elle cette fleur rare et peut-être chimérique : l'amitié-amoureuse... Le transalpin, de sang chaud, se refusait à tenir pour innocents les jeux du poète

et de sa femme, et traduisait son mécontentement par une amabilité pincée, pire que toute insolence.

Goëthe se voit mal jouant à son tour ce personnage de la *Commedia dell'Arte*. Or, il se trouve par hasard que non seulement sa Cornélie, mais son père lui-même désapprouve l'union qu'il projette avec Lili Schoenemann, et qui leur semble mal assortie. Goëthe hésite. Qu'il est âpre le combat qu'il nous faut livrer à tous les *possibles* qui sont en nous, pour établir sur notre moi authentique, notre souveraineté ! Goëthe a analysé, quand il écrivait *Werther*, cet état d'impuissance où s'anéantit la volonté créatrice quand le sentiment et l'imagination l'emportent sur la lucidité de l'esprit. « Je ne pourrais dessiner, maintenant, je n'arriverais pas à tracer un trait », dit son héros, dont il a fait un artiste. Il ajoute : « Je n'ai jamais été aussi heureux, jamais je n'ai senti la nature avec autant de plénitude et de ferveur, et cependant — comment m'exprimer ? — ma faculté de la rendre est si faible, tout flotte et vacille si confusément devant mon âme que je ne puis saisir aucun contour ».

On ne saurait mieux traduire l'anéantissement de la force morale dans l'amollissante extase panthéiste. Mais la grandeur de Goëthe, c'est de résister à la douceur de s'y engloûtir. L'action, encore une fois, le sollicite. Comme il a fui Frédérique et Charlotte, il fuira Lili. Excellent prétexte que celui d'un voyage en Suisse après une explication orageuse. Il part avec ses amis et admirateurs, les comtes Stolberg. Son succès — *Werther* l'a rendu célèbre — lui permet cette façon cavalière, un peu brutale même, de s'éloigner de la jeune

filles à laquelle il s'était fiancé, et qui le voyant sur le point de se détacher, se déclarait prête à fuir avec lui en Amérique... Un murmure flatteur le suit, partout où il passe. Que de beaux yeux son roman fait pleurer ! Et l'ambition de milliers de jeunes hommes est de ressembler à son héros. On s'habille à la « Werther » : frac, gilet et culotte jaunes, bottes à revers bruns... Le livre est ou sera traduit, en moins de quinze ans, dans toutes les langues. C'est la France qui donne le branle.

Parvenu, cependant, sur les hauteurs du Gothard, Goethe ne peut se résoudre à aller plus loin, à descendre jusqu'en cette Italie qui le trouble, et qui l'attire... Il se méfie de la sirène. L'heure n'est pas encore venue de répondre à son appel.

#### IV

### WEIMAR — CHARLOTTE DE STEIN

A l'époque où Goethe publiait *Les souffrances du jeune Werther*, il n'existait aucun centre intellectuel en Allemagne dont le rayonnement fût assez vif pour exercer sur les écrivains un pouvoir d'attraction comparable à celui de Paris, par exemple. Poète, romancier, critique, l'homme de lettres souffrait toujours alors plus ou moins, outre-Rhin, d'une disgrâce analogue à celle dont pâtissent, ici, de nos jours, les auteurs dits *régionalistes*. Il lui eût fallu se créer par ses propres moyens, un domaine spirituel, être assez fort pour attirer, grouper autour de soi une élite militante et s'imposer à l'opinion... Goethe songe-t-il à cela, au sommet du Gothard, au carrefour des desseins qu'il forme, des tentations qui l'assaillent? Francfort lui paraît une arène trop étroite pour le développement de ce qu'on a appelé sa conception titanique du monde (son *titanisme*) entendez pour le combat qu'il veut mener, non contre la société, mais contre les obstacles moralement opposés au besoin de plénitude de l'*Uebermensch*, du « Surhomme », selon l'expression dont il s'est servi adolescent, de l'*Homme*, plus simplement, comme il préfère dire maintenant.

« Le contraste entre l'étroitesse, la lenteur de cette sphère bourgeoise », a-t-il écrit en parlant de sa ville natale, « et l'ampleur, la rapidité de mon propre esprit, aurait fini par me rendre fou ». Il étouffe, littéralement, à Francfort. Si nombreux que soient les astres qui ont gravité, gravitent autour de lui dans cette ville ou ailleurs, ils ne sont de nature ni à satisfaire son orgueil, ni à tenir en haleine son intérêt. Sans parler des femmes, lesquelles ne l'émeuvent, qu'un moment (les « Saintes » de Darmstadt, Sophie La Roche, Maximilienne Brentano, Betty et Lotte Jacobi, etc...), ce n'est pas aux hommes qu'il puisse faire plus que de donner une parcelle de lui-même. L'enthousiasme s'est éteint dont Herder l'avait d'abord enflammé. La source qui alimente ses entretiens philosophiques avec Fritz Jacobi se tarira bientôt, comme s'est épuisée celle des propos de caractère religieux qu'il échangeait avec Lavater. Le physiognononiste, vivante illustration de sa thèse sur les analogies qu'on peut aisément découvrir entre les traits de l'homme et ceux des animaux (Lavater a le profil d'un oiseau, et il le comparera lui-même, plus tard, à une « grue »), a fini par le lasser. Il l'a dcu en outre en laissant percer la fureur de réussite pratique — assez mesquine, servie par le mensonge — qu'il cachait sous son apparent idéalisme... Basedow, apôtre de l'éducation, a tôt fait, d'autre part, de l'cder. C'est assez d'un voyage qu'il fait sur le Rhin en sa compagnie et en celle de Lavater, pour que le personnage, qui était malpropre, lui devienne insupportable. « Je ne pouvais me familiariser avec ses plans ni me faire même une idée claire de

ses intentions », a-t-il écrit dans *Fiction et Réalité*.

Mais, après la visite à Francfort de Klopstock, auteur de la *Messiade*, il a reçu celle des deux jeunes princes de Weimar. L'ainé Charles-Auguste qui venait, à dix-huit ans, d'atteindre sa majorité, était accompagné de son gouverneur, le comte Görz, le cadet, Constantin, d'un ancien officier prussien, von Knebel. Ce dernier, bel homme, d'esprit enthousiaste, de cœur chaud, plut à Goëthe, qui en fit très vite son ami. Lorsque les princes partirent, Knebel demeura quelque temps dans la maison du conseiller. Goëthe en sa compagnie rejoignit les princes à Mayence, puis lors de son voyage en Suisse, les revit à Karlsruhe. Charles-Auguste, de caractère énergique, avait souffert de la tutelle de sa mère la douairière Anne-Amélie qui le traitait en gamin. Il aspirait à se libérer d'un joug irritant et son premier acte d'indépendance fut d'inviter Goëthe à se rendre chez lui. Ce qui l'attirait dans l'auteur de *Werther*, c'était sa bonne santé, son entrain. Il appréciait plus en lui le franc buveur, le hardi cavalier, l'homme rompu, enfin, à tous les exercices physiques, que l'intellectuel, sa mère lui ayant rendu les pédagogues odieux. Il fut décidé qu'une fois accompli son mariage avec la princesse Louise de Hesse-Darmstadt, un chambellan viendrait emmener Goëthe, dans sa voiture, à la petite cour de Weimar. Goëthe se rend compte que son avenir va dépendre de la décision qu'il prendra contre le gré de son père, entêté à le voir s'établir à Francfort, il accepte la proposition du prince...

C'est par un matin gris d'automne qu'il arrive,

le 7 novembre 1775, dans le grand-duché de Saxe-Weimar. Le pays n'offre guère d'agrémens. Il est de végétation rare, de climat rude, et Weimar, elle-même, qui ne compte que quatre mille habitans, apparaît chétive, humble, presque misérable avec ses maisons basses, brun-clair et vert-pomme groupées autour du château récemment dévasté par un incendie.

Goethe n'a garde de se montrer déçu. Mais l'est-il? Non; il ne s'était pas fait de Weimar une féerique vision. Peu importe, d'ailleurs, le décor, en l'occurrence; c'est le rôle qu'il doit jouer qui l'intéresse. Il lui faut affermir son ascendant sur Charles-Auguste, au mépris de l'aristocratie vaine de ses titres, qui entoure ce prince. Il a vu par quoi il séduisait Charles-Auguste et au lieu de se guinder l'esprit, d'adopter une attitude austère, se fait l'ordonnateur de ses fêtes: mascarades, bals, chasses, courses sur la glace à la lueur des torches tenues par des houzards, et, nonobstant le blâme des gens timorés, le complice de ses plaisirs... Klopstock le crible par lettres de remontrances. Il lui répond avec fermeté. Qu'il ait huit ans de plus que Charles-Auguste est-ce une raison pour qu'on l'accuse de le corrompre? Le jeune prince s'émancipe: quoi de plus naturel? Aussi bien Goethe gagne-t-il sa confiance et le forme-t-il en le faisant profiter de l'expérience qu'il a acquise. Car il s'en faut qu'il méprise le prince dont après avoir été le « maître des singes », il deviendra l'inspirateur. Il l'admire (« c'est vraiment une créature comme il n'en existe point d'autre »); il l'aime, et quelque chose de passionné se mêle à son désir de mûrir cette âme ardente, « à l'état de violente ferment-



tation ». Le 11 juin 1776, il est nommé par le duc secrétaire de la légation avec voix au Conseil et traitement de douze cents thalers. En 1779, il deviendra conseiller intime et en 1782, recevra des lettres de noblesse...

La rencontre de Goëthe avec la nécessité sociale, le choc de son « moi » avec le « non-moi » — selon la distinction que devait établir bientôt Maine de Biran — l'oblige d'adapter aux circonstances les aspirations de sa personnalité.

Sa décision n'est pas prise à la légère, mais fermement arrêtée. Après avoir mesuré l'importance de la responsabilité qu'il assume, il fait le serment de se montrer digne de sa tâche. Il écrit le 14 février 1776 : « Je resterai là, je jouerai mon rôle aussi bien que je le pourrai et aussi longtemps qu'il plaira à mon destin ».

Il dira encore : « Les considérations les plus graves ou des événements tout à fait inattendus pourraient seuls me déterminer à quitter mon poste. Je manquerais à ce que je me dois à moi-même si, à cette heure où les arbres que j'ai plantés commencent à grandir, où dans la moisson on peut séparer l'ivraie du bon grain, j'allais pour quelque motif futile me priver ainsi de l'ombrage de mes arbres et des fruits de ma récolte ».

Il remplira donc sa mission. Ce ne sera pas sans lutte. Son arrivée à Weimar a éveillé, on l'a vu, la méfiance des courtisans. Une sourde hostilité l'entoure. Par bonheur, la douairière Anne-Amélie, qui s'était retirée dans la vie privée, avait tout de suite discerné que l'influence exercée par Goëthe sur son fils, serait salutaire. Elle prit sa défense contre ceux qui le dénigraient, et l'on peut

dire que s'il demeura à Weimar, ce fut, pour une grande part, grâce à son intervention. Elle était parfaitement renseignée, quoique absente de la cour, par un homme en qui elle avait toute confiance : Wieland. Il y avait trois ans, déjà, que ce poète était installé à Weimar quand Goethe y parut. Il fallait ménager l'homme en place. Goethe s'appliqua avec beaucoup d'habileté à cette délicate besogne. Il rassura Wieland, le prit par son faible, la vanité, en louant son *Obéron*, et fit rapidement sa conquête. Charmé, Wieland qui avait craint d'être supplanté, non seulement accepta Goethe, mais l'adopta — c'est-à-dire se laissa subjuguer par lui.

La résistance du premier ministre et président du conseil secret von Fritzsck, fut plus difficile à vaincre. Cet important personnage se refusait à siéger dans la même assemblée que Goethe. Il alla par dépit jusqu'à offrir à Charles-Auguste sa démission. Le prince lui répondit : « Je ne suis pas seul à me féliciter de posséder cet homme, des gens de jugement m'en félicitent aussi. Sa tête et son génie sont connus de tout le monde. Vous reconnaîtrez vous-même qu'un homme comme celui-ci ne pourrait supporter l'ennuyeux et mécanique travail qu'il lui faudrait faire pour monter en grade par ses services. Ne pas employer un homme de génie à l'endroit où il peut employer ses extraordinaires talents, cela s'appelle mésuser de lui ». Admirables paroles, et qui attestent la supériorité intellectuelle et la qualité morale de celui qui les a prononcées.

Ses insignes mérites littéraires à part, Goethe, conseiller du grand-duc de Saxe-Weimar, se mon-

tre, d'ailleurs, en tous points digne, dans l'exercice de ses fonctions, de l'éloge que fait de lui son maître. Il étudie le pays, les mœurs, les besoins de ses habitants, approfondit le détail des affaires, accepte même — au début de 1779 — de diriger la commission de la Guerre et des Ponts-et-chaussées, celle de la chambre des Finances en 1782. Ce n'est pas dans les livres, ni en se fiant à des rapports, à des on-dit, qu'il se renseigne et s'instruit dans l'art difficile d'administrer, de gouverner. « Les affaires me font pendant que je les fais », pourra-t-il écrire à Knebel, en 1785. Dans sa maisonnette, au bord de l'Ilm, il est comme l'araignée au centre de sa toile. Il entend, voit tout — qu'un incendie dévore un village, il sera le premier à y courir, pour faire la chaîne ou se mêler aux sauveteurs, au risque de sa vie...

Sous son impulsion, on remet en état, exploite de nouveau les mines d'argent d'Ilmenau; mais c'est surtout à l'agriculture qu'il consacre son attention. Il en rajeunit les procédés; pousse aux cultures fourragères, à l'amélioration des prairies, à l'assainissement des étables. Herder qu'il a fait appeler, demande la fondation d'écoles populaires et d'une école normale propre au duché, tandis que Goethe lui-même s'ingénie à relever l'Université d'Iéna dont le nombre des étudiants est tombé de treize cents à quatre-cent quatre-vingts en moins de quarante ans... Mais, tout ici, est à recréer ou à créer. Peu ou point d'institutions médicales et scientifiques. La philosophie et la théologie languissent. L'art et la littérature sont à l'avenant. Les habitants du duché de Saxe-Weimar ont le caractère débonnaire, mais l'intelligence pares-

seuse, et se mettent rarement en frais de cultiver leur esprit. L'aristocratie se montre à peine plus instruite que le peuple. On ne trouve une minorité de gens qui lisent que parmi la classe bourgeoise, les professeurs et les employés. De favorables aux lettres, il n'y a à la cour que la mère du prince et la grande-duchesse Louise. Charles-Auguste n'a pas hérité de la douairière (qui est la nièce de Frédéric II), les goûts du vainqueur de Rosbach. L'affectation d'élégance l'agace, en outre, et de ne pouvoir fumer sa pipe au nez des dames, comme s'il était au corps de garde, le met de mauvaise humeur. Il se domine, cependant, et par respect pour la « civilisation », réprime aussi souvent qu'il le peut ses écarts de langage, car s'il a de l'esprit, ses « bons mots » pèchent par excès de verdeur. On dira qu'il est dans la tradition de la Palatine, laquelle eût scandalisé chez nous la cour à toute autre époque que la Régence. Goethe ne s'en appuie pas moins sur lui pour réaliser son ambition de faire de Weimar une nouvelle Athènes. « Il était toujours en progrès », a-t-il dit à Eckermann. Goethe sait qu'il est permis de tout espérer d'un homme intelligent. Il a dit encore, en parlant de son maître : « Chez lui, tout découlait d'une grande source unique ». Lorsqu'il s'agit de pourvoir Fichte d'une chaire, à l'Université d'Iéna, les ennemis du philosophe croient habile de mettre un de ses ouvrages entre les mains du prince, pour le rebuter. Charles-Auguste lit le livre, et nomme Fichte.

Il s'en faut que Goethe, si activement qu'il se consacre à son état de « conseiller intime » du grand-duc, y épuise ses forces. Son énergie créa-

trice demeure intacte malgré le surcroît de travail que lui impose l'exercice de ses fonctions. Mais c'est peu pour lui d'écrire des pièces sur commande, même en les interprétant. On connaît l'aveu célèbre de *Fiction et Réalité*: « Toutes les œuvres de moi que le public a lues ne sont que les fragments d'une grande confession ». Mais œuvre de circonstance et œuvre de commande sont deux. Goethe s'inspire des événements, selon sa disposition propre « à transformer en image, en poème » tout ce qui lui cause joie ou tourment, le stimule. Ce n'était pas, en revanche, sans préjudice pour son art, qu'il écrivait *Stella* sous l'influence de Lili Schoenemann ou *Clavigo*, comme une charade de salon... Il reprend *Egmont*, commencé à Francfort, mais qu'il n'achève que douze ans plus tard. Sans doute compte-t-il faire jouer ce drame sur la scène du théâtre de Weimar, dont il est devenu le régisseur... Un grand sujet l'obsède, cependant, pour l'exécution duquel — on incline à le croire — il sent que quelque chose lui manque dans le milieu où il vit. C'est d'*Iphigénie* qu'il s'agit; et l'on s'étonnerait que l'idée lui en fût venue alors que ses occupations le portaient à l'opposé même du sentiment de l'antiquité, si l'on n'admettait qu'elle répondait au besoin d'équilibre qui chez lui s'affirmait. Une femme de la meilleure société, le modèle le plus accompli du genre de créatures dont sa fougue l'éloigne, lui révèle, alors, il est vrai, cette perfection de manières qui met en valeur la nature, la rend plus aimable en la corrigeant, en la simplifiant pour lui ajouter (*ars additis naturae*).

La baronne de Stein est pour Goëthe ce que la « Dilecta » sera pour Balzac. Avec une foi totale en soi, en la sûreté de ses moyens, qui ressemble à la jactance du futur auteur de la *Comédie humaine*, le jeune conseiller intime entreprend de séduire cette dame, qui est Ecossaise par sa mère et dont le père porte le titre de maréchal de la cour. Plus poli ou policé que Balzac, sans doute, Goëthe n'est pas moins que lui exubérant quand il s'abandonne à l'impétuosité de ses sentiments. Le mauvais genre est moins marqué à Weimar qu'il ne le serait en France, à la même époque, mais il ne laisse pas d'être encore très sensible à une personne née et dont l'éducation fut, de surcroît, rigidement pieuse... Mme de Stein donna sur les doigts de son compromettant soupirant avec plus de rigueur que Mme de Berny, rendue indulgente par son passé, ne réprimera les élans de Balzac. Mais chacune à sa façon, l'Allemande et la Française se trouveront jouer le même rôle : celui de canaliser — si l'on peut ainsi dire — deux forces de la nature. Goëthe était, de beaucoup, physiquement, moins vulgaire ou d'aspect plébéien que Balzac. Il avait, en outre, tant soit peu amélioré ses manières dans les sociétés de Leipzig et de Strasbourg. C'était plutôt par le ton qu'il pêchait. Il n'a jamais cultivé le « bel air » avec conviction et, habitué à ne se livrer tout entier qu'avec les hommes, il a toujours considéré d'un peu haut les femmes, intellectuellement. Il leur a parlé avec la gentillesse du cœur, non avec la flamme de l'esprit. Cette fois, il rencontre une adversaire sur son terrain propre, et que n'éblouit pas son prestige. Il n'est pas encore tel que le

verra Mme de Staël, à la cour de Weimar même : non seulement éloquent, mais aimablement, spirituellement disert. Quand, par correction, il n'observe pas une bonne tenue bourgeoise, il s'abandonne à l'habitude, contractée dans la fréquentation de la jeunesse des écoles, de parler libre et fort. Il ignore le secret d'être modeste, et Mme de Stein porte sur lui, à ce propos en particulier, des jugements sévères. Rappelons-nous son mot de découragement après les efforts qu'il a faits pour se mettre au diapason des beaux messieurs de Leipzig : « On ne peut me supporter dans le grand monde ». Peut-être prend-il, alors, la copie pour l'original. Il ne se rend pas compte, à coup sûr, de ce que représente de discipline et d'efforts, la parfaite aisance dans la pratique constante de la sociabilité, cette suprême fleur de la civilisation, que ne sauraient suppléer les plus riches ornements de la culture. L'hommage qu'il lui rendra, en revanche, quand il aura compris, n'en sera que plus vif. A preuve ce qu'il a dit en 1781, au sujet de la comtesse de Werthern : « Que de fois n'ai-je pas dû entendre ces mots « monde » ou « grand monde » sans qu'ils éveillent en moi aucune idée (...). Voilà maintenant une femme qui a du monde, que dis-je ? une femme qui a le monde ; elle sait comment le traiter (...). Ce qu'on appelle génie en art, elle le possède en l'art de vivre... » (1).

(1) Goëthe a écrit, d'autre part, dans *Wilhelm Meister* : « Les manières distinguées sont difficiles à imiter, parce qu'elles sont pour ainsi dire négatives et supposent une pratique longue et soutenue. Il ne faut rien avoir dans sa tenue qui rappelle la dignité, car on tombe dans l'orgueil formel ; on doit plutôt se contenter d'éviter ce qui n'est pas noble, ce qui est commun ; il ne faut jamais s'oublier, veiller toujours

Charlotte de Stein faisait fonction de dame d'honneur (*Hofdame*) à la cour de Weimar où le baron, son époux, était grand écuyer. Elle s'était laissé marier toute jeune et sans amour, à cet homme d'esprit borné, réaliste ou positif, jouisseur, au surplus, qui ne la comprenait pas et que ses délicatesses jetaient dans la confusion. L'histoire n'est pas nouvelle. Il lui avait fait sept enfants et se croyait ainsi quitte envers elle. Non qu'il la trompât, eût, du moins, des maîtresses en titre. Mais il lui préférait le jeu, la table et les écuries grand-ducales même, sa distillerie de Kochberg, les bœufs qu'il engraisait... Elle, de santé fragile, avait laissé tout doucement s'écouler sa vie dans une solitude d'âme à peu près complète, sans autre distraction que la lecture dont elle tirait probablement de « sombres plaisirs » selon l'expression de La Fontaine. A trente-trois ans, elle croyait son destin clos, et, la piété aidant, se résignait à vieillir, quand elle fit la connaissance de Goethe. Elle n'était pas jolie, mais elle avait ce charme ou cette « grâce plus belle encor que la beauté », pour parler encore comme le fablier, et qui n'agit pas toujours tout de suite mais exerce une action

---

sur soi et sur les autres, ne pas s'abandonner, ne faire, pour les autres, ni trop ni trop peu, ne paraître troublé par rien, ne jamais se presser, savoir se contenir en toutes circonstances, et maintenir de la sorte l'équilibre à l'extérieur. L'être noble peut se laisser aller par moments, l'être distingué ne le doit jamais ». Il y a quelque critique, inspirée par la rancune, dans cette juste reconnaissance des qualités requises par la distinction. Il est vrai que quand Goethe écrivait *Wilhelm Meister*, il avait, rompu depuis assez longtemps avec Mme de Stein. Il ne se souvenait plus de ce qu'il devait à cette dame, mais seulement des efforts, parfois douloureux ou humiliants, qu'elle lui avait imposés pour qu'il refoulât les mouvements de son impétueuse nature.



durable. Voici comme l'a vue Schiller quelques années plus tard : « Belle, elle n'a jamais dû l'être, mais il y a dans ses façons une douceur, une franchise toutes particulières ; ce qui caractérise sa nature c'est une saine compréhension, une sincérité, une sensibilité rares ».

Sa distinction, son sérieux teinté de mélancolie, sa culture, et, aussi, son intelligence dénuée d'artifice plurent à Goëthe qui, sitôt qu'il la vit, s'éprit d'elle. Il faut bien le dire : l'auteur de *Werther* se croit irrésistible, et cette juvénile présomption — excusable quand on sait combien peu de cruelles il a rencontrées — est aggravée par la conscience qu'il a de sa supériorité intellectuelle. Il ne cherche pas à la dissimuler, il en ferait plutôt parade, au contraire, en certaines circonstances, du moins, surtout quand la passion le pousse. Or réservée, d'abord un peu froid comme elle est, malgré son cœur, il n'est rien qui offusque autant Charlotte de Stein que l'ostentation, l'arrogance ou seulement cette spontanéité désordonnée qui gêne parfois les généreux élans. Qu'on ait cru devoir la mettre en garde contre le « danger » de la « magique présence » de Goëthe, a achevé de l'indisposer contre lui. Elle le rabroue, comme on l'a vu. Mais elle a trente-trois ans, et un grand arriéré de bonheur à rattraper, si l'occasion s'en présente. S'en présentera-t-il jamais de plus belle que celle-ci ? Avec Goëthe, c'est le soleil même qui déchire les nuages dont elle était enveloppée. Et pour commencer quelle distraction il lui apporte dans cette cour mesquine où elle s'ennuyait mortellement !... Elle l'y sent dépaysé, combattu, et la sympathie pour son courage n'est pas étrangère

au sentiment qu'il lui inspire. Elle se fera son alliée, lui offrira son appui pour qu'il mène à bonne fin l'œuvre qu'il a entreprise. Goethe saisit cette nuance, et peut-être en éprouve quelque dépit. Il se pique au jeu de montrer sa force; et de triompher, à la fin, lui cache les concessions qu'il a dû faire, la transformation qui s'est opérée en lui, à son insu. Le vrai vainqueur, en l'occurrence, ce n'est pas l'homme qui a réussi à séduire la femme qui aspirait à l'aimer, c'est la femme qui a obligé l'homme à devenir comme il fallait qu'il fût pour qu'elle pût l'aimer...

Une intimité purement spirituelle, rien d'autre, d'abord, et pendant assez longtemps, entre Charlotte et le fougueux Wolfgang qui, tour à tour ou simultanément, emploie le *tu* ou le *vous* quand il s'adresse par lettre à son amie. Elle est heureuse de son succès à Weimar: ne parlait-il pas de s'en aller?... Mais il lui faut réprimer son ardeur, opposer un ferme refus à ses exigences. Un moment, il paraît maté. « Nous ne pouvons rien être l'un pour l'autre, et cependant nous sommes trop l'un pour l'autre... » Il se rabat sur des amourettes, confie à Mme de Stein (est-ce afin de la rendre jalouse?) son admiration pour la belle Mme Brancioni dont il a fait la connaissance au cours de son voyage en Suisse, et il lui avoue ses désirs pour l'artiste Corona Schröter... Charlotte s'absente six mois. Quel que soit le motif de son départ, Goethe se sent cruellement seul, et la jeune femme ne laisse pas, de son côté, de trouver bien terne le calme dont elle jouit. Elle se plaignait d'être excédée par les instances de Goethe; mais comme la vie lui paraît insipide maintenant qu'elle n'a plus

à se défendre d'y céder ! Leur séparation les rapprochera. Après s'être brouillés, ils se réconcilient si bien qu'on peut croire leur union totale. Les lettres de Goëthe prennent un autre ton, celui de l'amant comblé. Mariage d'âmes à la façon suédoise, ont hasardé certains biographes. Nul, en tout cas, ne songe à se scandaliser du comportement de Wolfgang et de Charlotte, et le principal intéressé, le baron de Stein, d'abord, homme d'honneur, pourtant... Goëthe a ses grandes et ses petites entrées chez Mme de Stein. Il assiste à son lever, c'est-à-dire qu'il a accès dans sa maison, dès le matin, avant même qu'elle ait fait sa toilette. Le soir, il peut se présenter chez elle à l'improviste, il y trouve un couvert mis à son intention.

Elle se rend, sans davantage de cérémonies, au *Gartenhaus* dont le prince a fait don à Goëthe, ou à la maison de ville du poète. Les amants se voient tous les jours, ils ne peuvent plus se passer l'un de l'autre ; aussi, qu'elle ait ou non comporté l'effusion charnelle, leur liaison fut-elle complète. Ce qu'y gagna Mme de Stein, on le conçoit sans peine. Mais Goëthe ? Il est certain qu'il améliora ses manières à l'école de cette Egérie, apprit d'elle l'art d'évoluer avec élégance dans un salon et de s'y sentir à l'aise. Mais ce n'est pas tout. S'il serait exagéré de donner à Mme de Stein le titre d'inspiratrice, il convient de reconnaître qu'elle a révélé à Goëthe, en parachevant son éducation mondaine, une valeur nouvelle. On n'ira pas jusqu'à dire qu'elle l'a converti au « féminisme », dans le sens donné à ce mot par le XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à la fin, Goëthe n'assignera à la femme d'autre rôle

que celui auquel son infailible instinct le convainc qu'elle est vouée. Vierge innocente et saine, épouse fidèle, mère dévouée jusqu'au sacrifice, c'est assez qu'elle soit cela pour lui, en la beauté que ces trois aspects inséparables de sa personne réalisent. Mais Mme de Stein dans sa douloureuse situation de femme mal mariée et incomprise, incarne aux yeux du poète la résignation sereine, le renoncement volontaire et digne que le respect de soi, le sentiment du devoir commandent. Il vit, en la maîtrise que l'expérience de la vie lui avait acquise, le témoignage d'une force qui pour n'être point dynamique n'en était pas moins efficace, et devant laquelle il s'inclina — lors même qu'il réussit à en venir à bout. Mme de Stein par son exemple, acheva de le guérir des excès du romantisme. Elle ne lui découvrit pas la modération du classicisme, et qu'il faut autant sinon autant de volonté pour vaincre ses désirs que pour les réaliser. Elle ne lui enseigna pas non plus l'équilibre qui associe la sérénité à la puissance, réalise harmonieusement l'alliance d'Apollon et de Dionysos ; mais elle affermit le sentiment qu'il avait, confus encore, de la nécessité pour l'artiste d'être à la fois créateur et critique, et de pouvoir dominer son œuvre. « L'éternel féminin » comme il se plaisait à dire, le génie intuitif de la femme lui apparut dans toute sa subtilité invincible.

Les pensées qui agitaient Goethe à cette époque prennent corps. Elles se clarifient, s'organisent. Le choc sensuel, toujours chez lui décisif, a hâté leur éclosion en même temps qu'il créait un climat favorable à leur maturation poétique. Si *Frère et Sœur* (cette pièce en un acte qui fait directement

allusion à l'amour de Goethe pour Charlotte de Stein), n'est qu'une improvisation sentimentale, en revanche *Proserpine*, qui dépasse l'anecdote, amorce, déjà, le thème d'*Iphigénie*. Car ce grand sujet n'a cessé de préoccuper Goethe, tout imprégné comme il est, alors, d'antiquité grecque. L'atmosphère tragique de la patrie d'Eschyle l'émeut autant que l'émerveille son entente de la beauté. Une conciliation de sa mythologie et des idées modernes paraît possible au conseiller de Charles-Auguste. D'avoir été si bien compris par Mme de Stein a étonné Goethe, au surplus. Ebranlé dans son orgueilleuse confiance en lui-même, ce n'est pas assez qu'il rende hommage à son amie perspicace dans *Frère et Sœur* (« Je t'ai dit, bien souvent, comme elle a fait de moi un autre homme »), il lui faut trouver une explication de la clairvoyance étonnante dont elle a témoigné. Quel pouvoir dans sa discrétion ! Eh bien ! il attribuera cette *divination* — le mot n'est pas trop fort — à une miraculeuse coïncidence : « Tu fus (dans une autre vie) ma sœur ou bien ma femme ». Rien d'autre que la théorie pythagoricienne de la transmigration des âmes qui justifie l'influence exercée sur lui en profondeur par Mme de Stein. Engagé sur la pente où son esprit synthétique l'entraîne, il s'abandonne à la généralisation. Il croit que Charlotte de Stein, qui se refusait à « aimer instinctivement », qui ne concevait l'attraction entre homme et femme que comme « un moyen de devenir meilleurs l'un par l'autre », et savait tout de lui, avant même qu'il lui eût parlé, représente l'élément sans quoi ne saurait exister l'ordonnance

du monde. Privé de cet élément qui en assure la stabilité, l'équilibre serait rompu...

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette conception philosophique la grande idée d'*Iphigénie*, que Goëthe commença en février 1779, dont il fit provisoirement une œuvre en prose au mois de mars de la même année, et qu'il récrivit deux fois en iambes libres, puis en iambes réguliers avant de lui donner sa forme définitive en 1786. La « pure humanité » d'*Iphigénie*, perçant comme un rayon adamantin les farouches ténèbres de l'*Ananké*, dissipant, mettant en déroute comme des nuées les orageuses passions des hommes, voilà le vrai sujet de ce chef-d'œuvre dont la splendeur morale triomphe de l'anachronisme des sentiments prêtés par le poète à son héroïne. Celle-ci, il est vrai, n'a aucun des caractères d'une Grecque de l'âge héroïque, poussant jusqu'à la ruse la subtilité exemplaire d'Ulysse. Elle n'a rien, non plus, de la prêtresse inflexible d'un culte sanguinaire, toujours prête à immoler de propitiatoires victimes au pied de l'autel de Diane. C'est une chrétienne tout à fait digne de prendre rang à côté des héroïnes de Corneille et de Racine. Ainsi que devait le dire Schiller, en 1804, *Iphigénie* est « une tragédie étonnamment moderne », et Goëthe lui-même n'a-t-il pas déclaré que s'il avait « su plus de grec et mieux connu l'antiquité » quand il en conçut l'idée, il ne l'aurait pas écrite?...

En Tauride, où elle s'est réfugiée, après avoir échappé à la mort, la fille d'Agamemnon s'emploie à faire abolir dans cette contrée à demi-barbare, les sacrifices humains. Encore palpitante du danger auquel elle a miraculeusement échappé, elle

risque sa vie — tant elle abhorre le mensonge — plutôt que de trahir la vérité. Jamais une parole fautive n'a souillé ses lèvres, et sa douceur égale sa sincérité. Sensible aux malheurs de sa famille, de quelle tendre sollicitude elle entoure son frère, l'infortuné Oreste, en proie aux furies ! Comme elle sait trouver dans son cœur les mots qui calment le parricide ! Iphigénie est mieux qu'une créature vivante, malgré les traits charmants dans leur précision dont Goethe l'a cernée : c'est un symbole, l'incarnation de son amour pour l'humanité, en général, et des sentiments, en particulier, que le sexe faible lui inspire, depuis qu'il est entré dans le secret de l'âme de Mme de Stein... Tout le premier acte n'est qu'un long gémissement d'Iphigénie sur le sort ingrat des femmes. Ecoutez la touchante vierge s'efforçant de dépouiller la native bonté de Thoas de sa carapace d'orgueil : « Mais la femme, que son bonheur est peu de chose ! Obéir à un époux farouche est pour elle un devoir, et même une consolation... » — « L'état des femmes est bien digne de pitié ». — « Une vie inutile est une mort anticipée. Ce destin commun des femmes est particulièrement le mien ». — « O roi, n'outrage pas un sexe infortuné ! Ses armes quoique au dessous des vôtres ne sont pas pour cela sans noblesse ». Une certaine fierté toute frémissante, point sous ces derniers mots. Mais ce n'est pas assez qu'Arcas, le confident de Thoas reconnaisse que « les douces paroles d'une femme ont bien du pouvoir sur une âme généreuse » ; il faut qu'Iphigénie proclame que la femme a son empire où elle règne par l'intuition. « Les dieux se taisent : c'est ton cœur qui parle », lui dit Thoas.

Elle répond : « Les dieux ne nous parlent que par la voix du cœur ». Elle dira, d'autre part : « Je n'examine pas, je sens ». Et l'on se demande s'il n'entre pas de l'admiration dans ce cri que le dépit arrache au roi : « Fais ce que ton cœur te commande ; n'écoute pas la voix de la prudence et de la raison. Sois femme complètement... »

Telle est Iphigénie : ce ne saurait être assez pour elle d'obtenir licence de retourner en Grèce avec son frère. Sa joie ne serait pas complète si elle quittait Thoas avec une arrière-pensée, le laissait tourmenté par la rancune. Elle réclame son amitié ; et c'est sur un adieu, qui contient une promesse de revoir, qu'elle s'embarque avec Oreste... Mais cette amitié qu'Iphigénie offre à Thoas quand il lui demande de l'épouser, n'est-ce pas celle que proposait Mme de Stein à Goethe, alors qu'il la pressait de devenir sa maîtresse ? Ne retrouve-t-on pas l'écho de leurs débats qu'on devine dans les paroles de la fille d'Agamemnon : « Veuille le croire, j'ai sur toi cet avantage que *je sais mieux que toi ce qui peut te rendre heureux*. Tu t'imagines, sans connaître ton cœur ni le mien, que des nœuds plus étroits nous uniront pour notre bonheur... »

On pourrait aller plus loin encore dans la voie des suppositions, et admettre que Goethe se ressouvient de certains propos tenus par Mme de Stein, au début de leurs relations, quand il prête à Thoas ces mots : « Ta fonction sacrée et le droit de t'asseoir à la table de Jupiter que *l'a donné ta naissance*, t'élèvent plus près des dieux qu'un *sauvage enfant de la terre*... » Mais qu'il y ait là allusion ou non à la roture du poète, c'est un détail



accessoire. L'essentiel réside en ceci qu'*Iphigénie*, qui compte parmi les créations les plus belles de Goëthe, atteste une acquisition nouvelle, un nouvel élargissement de sa pensée. Son art aussi a gagné. *Iphigénie*, sous sa forme définitive, peut soutenir la comparaison avec les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique et du théâtre de tous les temps. Qu'un enfant du Nord ait réalisé l'attique transparence de style de cette tragédie, c'est chose merveilleuse, et qui donne le plus formel démenti aux envieux, lesquels avec des mines barbouillées de fausse affliction déploraient qu'un si admirable écrivain se fût fourvoyé dans les affaires publiques au service de Charles-Auguste. « Samson s'est laissé couper les cheveux », soupirent-ils. « C'est une célébrité éteinte », constate une lumière qui n'a jamais brillé que sous l'éteignoir.

Goëthe donne plus justement la note quand il écrit à Mme de Stein : « Le sort qui m'a planté ici, m'a traité comme un jardinier traite ses tilleuls : il les étête, les ébranche, pour les faire pousser plus vigouremment. Il est vrai que, pendant quelques années après cette opération, ils ont l'air de n'être que des perches ».

Pas un instant, toutefois, si entièrement qu'il se dévoue aux intérêts du Grand-Duché, il ne néglige les lettres — sans parler des sciences, car il herborise, fait de l'entomologie. Un autre, à sa place, eût été improductif ou n'eût écrit que des choses médiocres. Certes, il n'ignore point que l'art réclame tout entier celui qui s'y consacre, qu'il ne saurait s'accommoder d'un compromis. Il l'a fait dire à Wilhelm Meister parlant à Werner dans *Les Années d'apprentissage* : « Combien tu te

trompes, cher ami, si tu crois qu'une œuvre dont la première idée doit remplir toute notre âme puisse se produire à des heures dérobées, interrompues. Non, le poète doit vivre tout à lui, tout dans ses chères créations! » Mais, comme pour s'entretenir la main, Goethe compose des poèmes inspirés par Lili et par Mme de Stein. Avec Herder, qu'il a fait venir à Weimar, on se le rappelle, il reprend son étude un moment interrompue de Spinoza, et le fruit en sera l'essai sur *La simple imitation de la nature*.

Comme l'a dit Witkop: « Si son poème intitulé *La mission poétique de Hans Sachs* remonte au début du séjour à Weimar, c'est qu'il a la valeur d'un programme symbolique. L'humble atelier où Hans Sachs ravaudait les souliers est devenu pour Goethe un symbole respectable: il montre comment l'infini peut se refléter dans le fini, les choses les plus lointaines dans les choses les plus proches, et comment la matière peut exprimer l'idée ».

Enfin, Goethe médite, puis commencera d'écrire le grand roman *Wilhelm Meister* où il a mis tant de lui-même et de ses expériences. C'est lui, en personne, notons-le, d'autre part, qui tient le rôle d'Oreste (du prince douloureux recouvrant la sérénité grâce à l'apaisante influence d'Iphigénie) sur la scène du théâtre grand-ducal. L'effet qu'il produit est profond: « Jamais je n'oublierai » devait dire plus tard Hufeland, « l'impression que le grand poète causait en costume grec (...). On aurait cru voir Apollon ».

Il lui faut se donner publiquement, mais sous le masque, le spectacle d'un aveu dont le sens échappe, sans doute, aux spectateurs. C'est assez

pour ceux-ci d'applaudir en même temps qu'un auteur célèbre, un ministre qui s'est acquis le droit de traiter de pair à égal avec les plus haut placés, après avoir monté « par toutes les classes de la société ».

Il ne renie point celle dont il sort. Il adopte même les autres, « les basses classes, qui sont certainement les plus hautes devant Dieu », a-t-il dit. Quiconque parle de l'égoïsme de Goëthe, ou comme Michelet, de « sa grande voix harmonieuse, immorale et indifférente » n'oublie qu'une chose : les dix années de discipline et de dévouement à la cause publique qu'il a passées à Weimar.

## V

### L'ITALIE

Surprenante vertu d'enfance des poètes ! Le 3 septembre 1786, sa cure de Carlsbad terminée, au lieu de rentrer à Weimar où il était attendu, Goethe prend la clé des champs, comme un écolier, s'embarque sans crier gare pour l'Italie... Un mois plus tôt, il travaillait encore au programme de réformes politiques et sociales qu'il avait conçu pour la prospérité du Grand-duché, l'amélioration du sort des déshérités de la fortune : établissement, sur des bases équitables, d'une solide assiette de l'impôt, rachat des privilèges, affranchissement du paysan de la corvée et de la dime, transformation de la propriété en possession libre et individuelle. Toutefois, depuis un certain temps déjà, des doutes traversaient son esprit touchant l'efficacité de l'œuvre entreprise ; des accès de découragement brisaient sa ferveur. « Il faut être un pied plat, une canaille ou un fou pour s'adonner à l'administration quand on n'est pas le maître soi-même », se laisse-t-il aller à écrire, le lendemain d'un jour où il a eu des difficultés avec Charles-Auguste.

Il est moins prompt que par le passé à remettre à leur place amis et censeurs qui le blâment de

se consacrer à la chose publique, le pressent de se démettre de ses fonctions pour se vouer de nouveau sans réserve à la littérature. Il soupire : « Je suis fait pour une existence privée... » Et dès lors, il s'ingénie à éveiller chez le prince le sens de la responsabilité. En lui exposant ses idées, en lui faisant de l'opposition, il l'excite à vouloir penser par lui-même, affirmer l'autorité dont il dispose par droit de naissance. On lit dans des notes de sa main, datées de 1785 : « Examen de ma situation. — Ce que je perds. — Voyage en Italie, à moins que... Superstition ! » Qu'est-ce à dire ? Qu'il ne veut pas s'en aller, jouir de sa liberté sans l'assentiment de Charles-Auguste. Dans son esprit, planter là le maître qu'il s'est donné de plein gré, ce serait désertier. Il lui faut être sûr que, despote ou non, le grand-duc est mûr pour régner, et qu'il l'a rendu apte, en conscience, à se passer de lui. Jusqu'à ce moment, Charles-Auguste et Goethe s'étaient tutoyés. On revient au « vous » officiel. Le grand-duc n'est plus appelé que « Son Altesse » par Goethe, qui se dit son « très humble serviteur ». Une réserve s'établit entre les intéressés qu'un accord devenu nécessaire, aussi bien pour la dignité de l'un que pour celle de l'autre, ne fit que confirmer. Goethe demanda secrètement un congé illimité, l'obtint. Le romanesque de l'escapade le séduisait. Sans aviser personne, il s'éclipsa, littéralement, et, comme un grand seigneur qui voyage incognito, prit un nom d'emprunt : Jean-Philippe Moeller. « Je recommence en quelque sorte en tout domaine depuis A ». Personne, pas même un domestique, ne l'accompagnait. Quel soulagement ! Il écrit dans

le journal qu'il tient pour Mme de Stein à laquelle il s'est interdit, pourtant, de dire adieu: « Je ne puis dire comment ma façon de voir le monde me rend heureux (...). Tout me parle et se montre à moi (...). Je suis ami avec tout le monde. Le moindre mendiant me remet à ma place ». Il a, avec l'ébauche de son *Wilhelm Meister*, le manuscrit des deux premiers actes, alors en prose, de *Torquato Tasso (Le Tasse)* dans sa valise. Au bord de son cœur épanoui par la joie, Mignon se penche vers le pays où les « citronniers fleurissent », et le poète de la *Jérusalem délivrée* fouille avec des yeux hagards le palais qui vit un amour sans espoir le ravager... En méditant sur le cas de ce nouveau Werther, Goëthe mesure la gravité des périls auxquels se trouve exposé sans cesse l'admirateur passionné du Beau, et il se réjouit d'habiter « parmi des gens qui ne vivent que par les sens ».

« ...Se rapprocher de la terre dont nous sommes faits, s'y mouvoir en toute liberté dans la solitude, sans nom, sans profession... » voilà le bonheur. Goëthe jouit de la fécondité de la nature méridionale. « Treilles, maïs, sarrazin, mûriers, arbres fruitiers, noyers et cognassiers », il ne se lasse pas de détailler cette profusion végétale qui l'enchantent. Il contemple la mer pour la première fois: « Thalassa! Thalassa! » que n'a-t-il pu se la représenter, mouillant de son écume les pieds nus d'Iphigénie près de s'embarquer avec Oreste et Pylade pour la Grèce! Mais il en avait pressenti la splendeur. « Il me semble être né ici, avoir été élevé ici, et y revenir après un voyage au Groënland ou une pêche à la baleine (...) Ces dernières années ont été pour moi comme une

maladie dont l'aspect et la présence de ce pays-ci pouvaient seuls me guérir. Je peux l'avouer maintenant. A la fin il m'était même devenu impossible de regarder un livre latin ou le dessin d'un paysage italien. *Le désir était plus que mûr en moi... »*

Par l'Italie, il fait la conquête de l'Europe du Sud, ou, si l'on préfère, s'assimile la pensée hellénique. L'accord dont Mme de Stein lui a permis de concevoir la possibilité, *la nécessité*, se fait en lui entre les deux éléments antagonistes de sa nature. Ils cessent de se combattre ou de prendre, tour à tour, le pas l'un sur l'autre. S'il avait dû en aller autrement, si quelque chose de « démonique » ne s'était alarmé en lui de la réalisation d'un tel accord, pourquoi eût-il hésité naguère à descendre vers le berceau de la civilisation occidentale? Il appréhendait de goûter la paix profonde, si vibrante, cependant, qui s'épand dans tout son être en présence de ces paysages et de ces monuments, de ces êtres et de ces choses qui comblent son avidité universelle sans le plonger dans l'anéantissante extase ni le jeter à des exaltations effrénées. La raison antique, l'art et la sérénité antiques, la douceur de vivre, il épuise tout, harmonieusement. Il était parti bondissant comme un poulain lâché dans la prairie, courant jour et nuit, cinquante heures de suite, sans repos ni cesse, de Carlsbad à Ratisbonne, à Munich, au Brenner, à Trente, à Roveredo. Il ne s'arrêta qu'à Torbole, en face du lac de Garde dont « les flots et le frémissement » lui rappelèrent le vers de Virgile dans les *Géorgiques*: « *Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino* ». C'est sa pre-

mière grande impression, la déchirure du voile qui, si transparent qu'il fût, lui cachait la splendeur du vrai. Il se révèle à lui dans les lignes et les couleurs du paysage, dans cette assurance de durée qui semble l'émanation d'un silencieux dialogue entre la terre et le ciel proclamant la victoire de l'ordre sur le chaos. Écoutons-le comme pour symboliser cet équilibre, réalisé dans la sérénité, décrire l'aspect du Vésuve en feu :

« La montagne tonnante, surmontée d'une vapeur épaisse, se dressait immobile. Les différentes masses de cette vapeur étaient séparées comme par des éclairs illuminés en relief à chaque nouvelle irruption. De là, jusqu'à la mer, une traînée de flammes et de vapeurs embrasées. Du reste, la mer et la terre, les rochers et les campagnes, apparaissaient à la lueur du soir, dans une faible clarté, dans un magnifique repos ».

Ce qu'il cherchait, ce à quoi il aspirait ardemment des profondeurs de son âme, il l'a, enfin, trouvé. Quelque influence qu'eût exercée sur lui Mme de Stein, sa vision d'un monde humainement parfait demeurait encore toute théorique, idéale et conceptuelle. Il se tenait au seuil de ce monde rêvé. Il lui restait à faire le dernier pas — le seul décisif. La preuve en est qu'il portait encore en lui comme un tourment, le sujet de sa tragédie *Le Tasse*. Ce ne fut qu'à Naples devant la plage de Sorrente où la mer « déroule ses flots bleus au pied de l'oranger », que le douloureux amant de la duchesse de Ferrare, incapable de se hausser jusqu'à la maîtrise de soi pour dominer sa passion, le somma de conjurer son fantôme,



Il s'en libéra à Rome, après avoir remis *Iphigénie* sur le chantier.

Sans doute était-il préparé à comprendre la splendeur des monuments de la Ville Eternelle par les gravures, représentant ses principaux édifices, qui ornaient la maison familiale de Francfort. De les voir découper leurs masses imposantes sur le fond lumineux de l'atmosphère, réfracter les rayons du soleil, ne lui procura pas moins une impression si forte qu'elle l'atteignit au-delà des sens, jusque dans sa pensée. Leurs matériaux lui parurent les éléments mêmes de la construction autoritaire — politique et sociale — du génie latin et le confirmèrent dans l'idée qu'avait été bienfaisante sa tâche de Weimar. Il se félicite d'avoir bâti sur de solides assises « la pyramide de son existence », selon les termes dont il s'est servi en écrivant à Lavater, en 1780. En « élever la cime le plus haut possible », tel est son unique désir, à présent qu'il a vu « le point culminant du vrai ».

On aura à y revenir à propos de *Faust*, mais il sied dès maintenant de dire qu'il a écrit — entre 1773 et 1775 — une ébauche encore informe de cette œuvre qui sera, en quelque sorte, sa *Somme* spirituelle. La métaphysique dont elle est pleine, s'allège, s'éclaire sous le ciel italien, surtout dans cette Sicile où, se rapprochant de la Grèce, il pénètre le mystère hellénique à travers Homère et esquisse une évocation de *Nausicaa*. Il se rend compte que le monde monstrueux, presque larvaire de mythes qui grouille dans ce mystère, ne nous serait pas accessible, encore moins supportable, sans la noblesse et le réalisme — réconciliés

par l'action — avec lesquels il réussit à s'exprimer chez le grand aède, comme chez Euripide.

Le premier *Faust* est médiéval, tout enveloppé de ténèbres, chaotique, comme les tâtonnantes recherches de son héros. C'est dans l'ombre colossale de quelque burg, d'aspect revêché, que cet alchimiste a installé son laboratoire. A Eleusis, c'est dans un temple, dédié à Déméter (la terre-mère) que s'accomplissent les rites prestigieux...

L'air qui manque aux poumons atrophiés du Docteur Faust, Goethe lui en fait sentir le besoin devant les superbes vallées, les riantes rivières de la patrie des Cyclopes et des Lestrygons, adossé aux ruines du théâtre de Taormina — et l'image d'Hélène, à l'éblouissante chevelure, s'impose à lui... Pourtant, il ne s'attarde pas dans l'île des « fortunés Phéaciens » dont tout, « les flots noirs à l'horizon, leur lutte contre la courbure des anses, l'odeur particulière de la mer vapo-reuse », était un ravissement pour ses sens.

Rome, où il était descendu le 29 octobre 1786, et avait séjourné seize semaines, le rappelle, le retient. Non la Rome pontificale, malgré son pape fastueux, Pie VI, qui ambitionne d'être le promoteur d'une nouvelle Renaissance, mais la cité des Césars. Il y trouve en même temps qu'un climat à sa convenance, les vestiges d'une civilisation virile, la seule compatible avec son sérieux. Venise ne l'avait arrêté que quinze jours; Florence, trois; Naples, assez vite, l'avait lassé par l'excès même de son charme — encore que Lady Hamilton (la maîtresse du futur vainqueur de Trafalgar) l'eût presque ébloui. Ni Pompéï, ni Herculanium ne l'intéressent et sans doute la savoureuse, l'eni-

vrante saveur de Capoue lui semble-t-elle éventée... A Rome, au contraire, où « l'on étudie l'histoire dans un esprit autre que partout ailleurs, et où il ne s'agit pas seulement de l'histoire romaine, mais de l'histoire du monde » il se sent chez lui. La joie de vivre, mais sans le danger d'un abandon sournois à la pente de l'efféminement, il la savoure dans sa plénitude.

Il y a à l'origine de la rigueur romaine, que tout rappelle dans la ville aux sept collines, un principe qui convient au besoin de réalisme de Goethe. Homme du Nord, malgré tout, il est à bien voir, plus réaliste que rêveur. Sa rêverie, du moins, n'est jamais chimérique ou négative. Il lui faut sentir la terre ferme sous ses pieds. Il n'incline ni à la nonchalance de la sensualité méridionale, ni aux extravagances de l'imagination celtique. Il n'est rien qui répugne autant à sa nature que le vague, l'indéterminé. La littérature même, il le dira un jour, devrait être « une discipline de l'âme » ; et c'est bien parce qu'il se refuse de voir en elle une distraction qu'il lui demande de servir à son perfectionnement en fixant d'œuvre en œuvre, dans leur suite, les divers aspects de son être...

Drapé dans un manteau blanc qui descend jusqu'à ses chevilles et coiffé d'un feutre à larges bords, Goethe erre pendant des heures dans la campagne, parmi les ruines splendides dont chaque pierre est un chant de gloire, médite en faisant des aquarelles ou en dessinant. Il habite chez un Allemand, un certain Guillaume Tischbein, et il a pour compagnons deux peintres, des compatriotes aussi, dans cette maison : Jean-Georges Schütz,

de Francfort, et Frédéric Bury, de Hanau. Mais si agréables que soient ces artistes et leur société habituelle, le sculpteur Alexandre Trippel, l'archéologue Aloys Hirt, l'historien d'art Charles-Philippe Moritz, le peintre zurichois Henri Meyer et sa collègue Angelica Kauffmann, le conseiller Reiffenstein, enfin, il lui arrive assez souvent de leur fausser compagnie. On respecte son incognito. Il lui faut être seul, pour voir, sans rien qui s'interpose entre eux et lui, se dresser « les rêves » de sa jeunesse. « Partout où je vais, écrit-il, je rencontre une vieille image familière. Tout est exactement comme je le pensais et cependant tout est nouveau ».

Ainsi comblé d'impressions-souvenirs, il n'en apporte que plus de lucidité, d'entrain à discuter art, lettres avec les hôtes de Tischbein et ses familiers. Il s'en faut qu'il soit toujours d'accord avec eux, et qu'ils le comprennent. Angelica Kauffmann (la Vigée-Lebrun allemande), est seule à apprécier son *Iphigénie*, qu'il a refaite en vers. Les autres se montrent déçus, jugent cette tragédie fade. Que s'attendaient-ils qu'elle fût? Un nouveau *Goëtz*, sans doute... Ils en sont encore à ce romantisme dont il a épuisé juvénilement à la fois la ferveur désordonnée et la langueur morbide. Loin de lui le lotus qui endort et le philtre de la magicienne, qui fait délirer!

Ce qu'il cherche à réaliser c'est le vrai, la mesure. Pourquoi serait-il ici, pourquoi s'y attarderait-il (son second séjour à Rome durera dix mois pleins, jusqu'au 22 avril 1786), si ce n'était pour apprendre à regarder le monde tel qu'il est, et pour s'efforcer de le traduire? Il écrit à Herder :

« Laissez-moi vous exprimer ma pensée en peu de mots. Les anciens représentent des *existences*, nous recherchons d'ordinaire *l'effet*; ils peignent le terrible; c'est le terriblement que nous visons; leur objet est l'agréable, le nôtre l'agréablement, et ainsi de suite. De là, notre exagération, notre maniérisme, notre fausse grâce et tous nos effets; nous ne pensons jamais que nous pouvons être assez effectifs ».

\* \* \*

Les monuments, les statues, Goethe ne se lasse pas de les admirer. Au palais Rondamini, il demeure en extase devant les images des dieux. L'Apollon lui paraît la création la plus parfaite que l'Antiquité ait produite. Rien de plus génial, à son avis: « On ne peut s'empêcher de dire que cela semble impossible ». Cela dépasse tout ce qu'il est permis de concevoir. C'est « le souffle le plus haut de la jeunesse, de l'aisance, de la vie ».

La vie! Ce n'est pas assez pour Goethe de la chérir dans les œuvres, il la lui faut aimer dans les hommes et, cela s'entend, dans la femme. A cet égard, les *Élégies Romaines* qu'il s'offrira le régal — pour ranimer un passé récent — de ne composer qu'à son retour à Weimar, donnent le ton des sentiments dont son cœur épanoui déborde. Nulle fièvre! une sérénité qui s'apparente à l'impudeur païenne — et encore ne publia-t-il jamais les poèmes érotiques qu'il écrivit alors...

*Tu es un monde, ô Rome; mais sans l'amour  
Le monde ne serait pas le monde et Rome ne serait pas*  
[Rome.

s'écrie-t-il.

La leçon qu'il recueille des édifices, des marbres, des pierres de la Ville Eternelle, il la complète en épiaut « les contours d'un sein charmant », tandis que sa main « descend la courbe d'une hanche ». Il le dit, en homme à qui l'alchimie des correspondances est familière : « Je vois d'un œil qui sent, je sens d'une main qui voit ». Sa félicité est consciente. Il ajoute à son plaisir en l'analysant, en s'ingéniant à en connaître les raisons.

Moins d'un demi-siècle plus tard, George Sand renouvellera l'expérience avec Pietro Pagello, sans la même chance que l'auteur de *Faust*. C'est « un pays, une race » que Goethe serre contre son cœur quand il étreint éperdument la belle Faustine. Il ne saurait s'agir de grande dame de l'aristocratie romaine. Foin de complications pareilles à celles où l'ont entraîné ses amours avec Mme de Stein ! Faustine, qui est la fille d'un cabaretier, ne fait pas tant de façons que la baronne pour se donner. Elle n'a rien d'une intellectuelle et ne se pique d'aucun raffinement d'esprit, ni de manières. Voici comment Goethe l'évoque dans la quinzième de ses *Elégies romaines* :

« Que mon salut le meilleur vous soit adressé, depuis aujourd'hui, à vous, débits de vins, à vous, *osteria*, comme le Romain vous appelle à juste titre. Car, aujourd'hui, vous m'avez fait voir mon amie accompagnée de son oncle, que cette brave fille trompe si souvent pour être à moi.

« Ici se trouvait notre table et, tout autour de nous, il y avait des Allemands à la bonne franquette ; la petite chercha une place, en face de moi, près de sa mère. Elle remua si bien le banc et sut

manœuvrer si adroitement qu'elle découvrit à ma vue la moitié de son visage et son cou tout entier. Elle parlait plus fort que les Romains n'ont coutume de le faire. Elle goûta le vin, se tourna pour me regarder, versa et se trompa de verre.

« Le vin coula sur la table et, de son doigt gracieux, elle commença à tracer des cercles humides sur la planche de bois. Elle enlaça mon nom avec le sien. Avidement, je suivais à mesure le petit doigt, et elle s'en apercevait bien. Enfin, elle transcrivit le signe du cinq romain et mit un bâton devant.

« Dès que je l'eus vu, elle dessina cercle sur cercle pour effacer les lettres et les chiffres, mais l'image délicieuse du quatre demeura fixée dans mes yeux. J'étais resté assis sans dire un mot. Moitié par malice et par plaisir, moitié par luxure, je mordis jusqu'au sang ma lèvre qui brûlait. Que de temps encore jusqu'à ce que la nuit tombe !... »

Goethe en joyeuse compagnie sur le Corso, plante là ses amis pour aller retrouver la fraîche Romaine aux yeux de diamant noir, « au sein bruni » comme l'Andalouse de Musset, qui lui a donné rendez-vous parmi les ruines du mont Palatin. Avec quelle délectation il mord dans ce fruit sauvage, riche, cependant, de tout le suc de la civilisation deux fois millénaire qui l'a mûri ! Avec cette fille simple, il est à son aise. Il a trouvé le *climat* qui convient le mieux à sa nature, assurément plus sensuelle que voluptueuse, et sans perversité aucune. D'avoir éprouvé la saveur du baiser de Faustine lui rendra impossible la vie de célibataire quand il sera rentré à Weimar. C'est la mémoire bourdonnante de ses souvenirs romains,

la chair encore parcourue par le frisson des plaisirs que lui a généreusement dispensés Faustine qu'il fait la connaissance de Christiane Vulpius. Il a pleuré en quittant Rome, et une sorte de fièvre pernicieuse, quelque chose comme une malaria — que l'on pourrait appeler sa nostalgie italienne — le fait « grelotter » quand, en juillet 1788, de retour de voyage, il rencontre dans le parc de Weimar la petite aux cheveux courts, au profil de médaille qui venait lui présenter un placet de son frère, médiocre auteur d'un roman intitulé *Rinaldo Rinaldi* et qui désirait un débouché pour les traductions d'histoires italiennes et françaises qu'il avait écrites...

Modeste employé aux Archives, le père Vulpius est mort alcoolique, une couple d'années plus tôt, laissant dans la g ne, quasi dans la misère, sa sœur et ses deux filles, Christiane et Ernestine. Celles-ci, pour gagner leur vie sont entrées dans la fabrique de fleurs artificielles de Bertuch, et l'on soupçonne leur frère de n'avoir pas délégué sans une vilaine arrière-pensée auprès de Goethe, qui fait à ses yeux figure de grison, la plus jolie des deux... Mais quoi ! le cynisme du plumitif est dans les coutumes de l'Italie des petits  tats, où le métier de proxénète se pratiquait ouvertement, et quand la famille s'installera au foyer de Goethe, le parasitisme de ces  cornifleurs sans vergogne ne rapellera-t-il pas la façon de vivre des *clients* romains aux dépens du patron qu'ils s'étaient choisi ? Rien donc de nature à dépayser l'auteur des *Elégies*, encore sous l'impression de son voyage transalpin, dans son intimité avec Christiane et les Vulpius.



Tout d'abord, sans doute, il tint secrètes ses amours avec la jeune fille, ne lui donna de rendez-vous que dans son pavillon au bord de l'Ilm ; mais une fois sa bonne fortune divulguée par les dames de Weimar, devenue la fable de la cour, il prit son parti de ce qu'il n'avait pu éviter. Il afficha sa liaison avec Christiane qui s'accommoda fort bien, du reste, de cette situation irrégulière. Telle était la facilité des mœurs de l'époque, en général, et de Weimar, singulièrement, qu'il n'y eut guère que les prudes et les censeurs de profession, dévots et bigots, pour prendre des airs pincés ou offusqués en parlant de ce scandale. Il est de notoriété publique, il est vrai, que Knebel vit en concubinage et que le grand-duc entretient une actrice, la Jagemann dont il a plusieurs enfants. Ainsi les principicules singent-ils la désinvolture du Roi-Soleil et de Louis le Bien-Aimé, dédaignant de prendre exemple sur Louis XVI et Joseph II... Enfin, la mère de Goethe, elle-même, ne cache pas sa satisfaction que son fils ait une sorte de gouvernante à tout faire et de tout repos, « un trésor d'alcôve », et qu'il soit ainsi à l'abri des aventures... Appelée à Weimar par Wolfgang, elle se montrera enchantée de sa bru de la main gauche, et recevra chez elle sans sourciller cette fille bien en chair, plantureuse même et dénuée de malice.

Mme Goethe a vu son fils rompre avec la baronne de Stein en poussant un soupir de soulagement. Cette dame de quarante-six ans n'était pas une femme pour lui. Elle le sent avec son sùr instinct maternel : c'est assez de toutes les idées qui s'agitent dans la tête de Wolfgang pour l'oc-

cuper sans qu'il y ajoute des complications plus intellectuelles, certes, que sentimentales. Une amie, une confidente, Mme de Stein ne pourrait être cela pour le poète, mais une régente timorée, sévère, et qui ne ferait que s'aigrir en vieillissant. Il l'a trouvée bien changée, d'ailleurs, vindicative ou rancunière et physiquement flétrie, encore que, par dépit, elle se soit plainte non seulement de son inconstance, mais de l'altération de sa beauté. Elle commet l'erreur de tant de femmes dans son cas, et par des reproches, achève de détacher d'elle l'amant qu'elle eût voulu retenir. Goethe qui a tiré d'elle ce qui pouvait lui être bon, s'en détourne pour accomplir sa mission de rénovateur des lettres allemandes. Une chose par-dessus tout lui est nécessaire à cette fin : la paix.

« Je suis un enfant de la paix » écrit-il, le 12 octobre 1787, « et je veux conserver la paix constamment avec tout le monde, maintenant que je l'ai conclue une fois pour toutes avec moi ». Il a pris conscience que, pour préserver l'essentiel de lui-même, de « l'homme » qu'il est devenu en se dépouillant chaque jour d'une « nouvelle enveloppe », il lui faut consentir au monde le minimum de sacrifices indispensables. En faisant figure de personnage officiel, il acquerra le droit d'éliminer de sa vie l'inutile, autrement dit l'accessoire encombrant, pour être un penseur original, un artiste indépendant, le maître absolu de son âme. Il a réglé, au mieux de ses intérêts la question de ses rapports futurs avec Charles-Auguste. Avant son départ de Rome, il s'adressait au prince en ces termes : « Dans ces six mois de solitude, je me suis retrouvé moi-même ; mais quel ? Artiste. Ce

que je puis être d'autre, vous en jugerez vous-même et vous en tirerez parti... Accueillez-moi en hôte, permettez-moi de remplir à vos côtés toute la mesure de mon existence et de jouir de la vie; ma force, alors, comme une source ouverte, alimentée et clarifiée qui se trouve sur une hauteur serait facile à diriger ici ou là, à votre gré ».

Charles-Auguste se montre digne de la confiance que Goëthe met en lui. Il garde le poète à sa cour sans lui retirer aucun des titres dont il l'avait honoré. Goëthe demeurera membre du Conseil et de la Chambre des Finances avec le droit d'assister aux séances aussi souvent qu'il le jugera bon. Le duc l'a déchargé du fardeau des affaires, il l'a remplacé comme premier ministre, mais il lui laisse le contrôle supérieur de l'enseignement et des écoles de dessin. Il va de soi qu'en matière de littérature dramatique, c'est l'opinion de Goëthe qui prévaut, encore que Charles-Auguste ne laisse pas de le consulter (au moins *pro forma*, car il n'en fait guère qu'à sa tête) sur tous les problèmes du gouvernement.

« Demandez-moi mon concours dans cette symphonie que vous jouez, et en toutes circonstances, je vous donnerai avec joie et honnêteté mon avis » avait dit Goëthe au prince. Le prince a compris. Un ami, (le plus éclairé mais le plus libre des amis), voilà ce qu'il fait de Goëthe, qui reste le premier personnage de Weimar, et auquel il garde son traitement après l'avoir gratifié d'une belle maison.

Son existence matérielle ainsi pourvue, Goëthe, qui rougirait de ne rien rendre à son bienfaiteur en retour de tant de générosité, s'efforce de don-

ner le plus d'éclat possible au foyer spirituel de Weimar. Il groupe une académie de savants, d'artistes, d'amateurs mondains même, où il réussit à faire régner l'harmonie, grâce à la connaissance des hommes qu'il a acquise. Il la préside, en quelque sorte, et non sans condescendance écoute les « communications » qu'on y fait, quand il ne prend pas lui-même la parole. C'est là qu'il entretient son prestige, car les familiers, seuls, sont reçus à son foyer. Les langues perfides insinuent que c'est à cause de sa concubine. On l'accuse d'aimer le vin autant, sinon plus que la danse, il est vrai, et l'on fait des gorges chaudes de sa naïveté. A supposer que le type existe, Christiane n'est pas « l'idéale » compagne pour un poète. Quand Goethe écrit *Wilhelm Meister*, elle s'étonne avec la même candeur que l'épouse d'André Jayant, dans *En ménage*, de le voir peiner sur son manuscrit, le couvrir de ratures. Elle observe : « Il est curieux que le roman ne veuille pas marcher, mais peut-être ça ira-t-il mieux, il ne faut pas se décourager tout de suite... » Goethe ne prend pas les choses aussi au tragique que le héros de l'atrabilaire Huysmans. Il sourit d'entendre Christiane demander « dix livres de savon » pour fêter l'achèvement d'*Hermann et Dorothee*, et lui promet « quelque chose en plus » afin qu'elle puisse se réjouir avec lui à sa façon. Cette simplicité fait ses délices. Avec une intellectuelle, il éprouverait encore plus impérieusement le besoin de ce pied-à-terre qu'il s'organise à Iéna pour s'assurer le recueillement qui lui est indispensable. Au surplus, il ne faudrait pas tomber dans l'exagération. Si « le génie domestique » de Chris-

tiane, ne « s'élevait pas au-dessus d'une grosse hospitalité » selon Gertrude Baümer, si l'excellente fille ou femme se sentait mal à son aise dans la société de Weimar, il s'en fallait qu'elle fût une sottie. Elle avait bien trop de grâce et de bonne humeur pour cela. Sa gentillesse de caille sautillante amusait Goethe qu'elle rendit heureux, auquel elle procura l'illusion de poursuivre en Allemagne son beau rêve naturaliste d'Italie (elle lui inspira les *Elégies romaines* où tant d'allusions au présent sont des rappels du passé). Enfin, elle n'était pas dépourvue d'éducation ni d'instruction ainsi qu'on l'a dit, puisque c'est pour elle, en partie, qu'il écrivit les *Métamorphoses des plantes*, en témoignage des services qu'elle lui rendit alors qu'il se livrait à ses travaux de botanique et d'optique. Quand il l'épousa, en 1806, après la bataille d'Iéna, il pourra dire : « Croirait-on que cette personne a déjà vécu vingt ans avec moi ? Ce qui me plaît chez elle, c'est précisément qu'elle n'abandonne rien de son caractère et qu'elle reste toujours ce qu'elle a été ». Et voici le jugement que la mère de Goethe a porté sur elle : « On trouve rarement une créature de Dieu aussi aimable, aussi splendide et aussi saine ».

Inclinons-nous.

## VI

### LA RÉVOLUTION

Goethe se trouvait à Strasbourg en mai 1770, lors des fêtes qui furent données dans cette ville en l'honneur de l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, dont on avait fait par procuration, l'épouse du Dauphin de France, le futur Louis XVI. Un bâtiment fort coquet avait été élevé dans une petite île sur le Rhin, entre les deux ponts, pour accueillir la fille de Marie-Thérèse, et la salle de réception en était décorée de tapisseries de haute lice tissées d'après des cartons de Raphaël. Ces Gobelins firent l'admiration du poète, qui avait réussi, grâce à ses libéralités envers le concierge, à entrer dans l'édifice aussi souvent que le désir lui en prenait. Les scènes copiées de l'illustre artiste italien représentaient l'histoire de Jason, de Médée et de Créuse et offraient, par conséquent, comme l'a écrit Goethe dans ses mémoires « l'exemple du mariage le plus infortuné... »

« A la gauche du trône, on voyait la fiancée luttant avec la mort la plus cruelle, entourée de spectateurs éplorés ; à droite, le père était saisi d'horreur, à la vue de ses enfants égorgés à ses pieds, tandis que la furie traversait les airs sur

le char attelé de dragons. Et pour que le mauvais goût ne manquât pas à la cruauté et à l'horreur, à droite, derrière le velours rouge du trône brodé d'or, on voyait s'enrouler la queue blanche du taureau magique, tandis que l'animal lui-même, qui crachait des flammes, et Jason, qui le combattait, étaient complètement cachés par cette précieuse draperie ».

« Quoi! » s'était écrié sans tenir compte des assistants, le jeune Wolfgang, à qui l'indignation avait fait perdre son sang-froid, « Quoi! est-il permis de mettre si inconsidérément sous les yeux d'une jeune reine (d'une *future* jeune reine), dès les premiers pas qu'elle fait dans son royaume (dans son *futur* royaume), l'exemple des plus horribles noces qui furent peut-être jamais célébrées? N'y a-t-il donc parmi les architectes, les décorateurs, les tapissiers français, personne qui comprenne que les images représentent quelque chose, que les images agissent sur l'esprit et le cœur, qu'elles produisent des impressions, qu'elles éveillent des *pressentiments*?... »

Goethe a écrit ceci en 1812, et comme on s'en est rendu compte par l'erreur d'appellation qu'il commet relativement à la Dauphine, sans doute confond-il ses souvenirs d'historien avec ses sentiments d'homme en parlant de « *pressentiments*... » On n'a pas manqué, depuis, de considérer comme autant de présages sinistres, outre la faute de goût que, si justement signale Goethe, les incidents qui marquèrent les débuts de l'installation de Marie-Antoinette à la cour de France. Mais, sans tomber dans le romanesque de *Joseph Balsamo*, il est permis de penser, à propos du ma-

lencontreux déploiement des tapisseries de Strasbourg, qu'il y eut là plus qu'un manque de tact. Une maligne intention, qui sait, peut-être une menace d'affiliés de quelque société secrète, puis-qu'on en trouvait jusqu'au pied du trône...

Affilié, cependant, Goëthe qui a été initié aux sciences occultes par Mlle de Klettenberg, n'est-il point en passe de l'être, dès cette époque? Il y a dans *Les Années d'apprentissage* (si pleines, encore une fois, d'allusions à la vie propre de l'auteur), certains personnages (les membres de la Société de la Tour) qui semblent jouer à l'égard de Wilhelm Meister un rôle analogue à celui qu'un mystérieux guide a dû tenir vis-à-vis de Goëthe.

Jarno et l'Abbé ne compteraient-ils pas parmi les adeptes de cette Rose-Croix dont la tradition, qui remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, n'a cessé d'être entretenue avec piété à Francfort, et qui a si profondément influencé la Réforme à travers Luther?

Quoiqu'il en soit, les membres de Société de la Tour émettent des idées semblables à celles qui se dégagent de l'œuvre de Goëthe. Leur conception du monde est « titanique » — à preuve ce que dit « l'Abbé » en parlant du destin: « C'est un instituteur estimable, mais il coûte cher; je m'en rapporterais plus volontiers à la *raison* d'un de mes semblables. Le destin, pour la sagesse duquel je professe un profond respect, me semble avoir dans le hasard, par lequel il manifeste son action, un agent fort maladroit... »

« Me développer moi-même... », écrit à Werner, Wilhelm, qui sait profiter des conseils de ses protecteurs. Tel est aussi le vœu de Goëthe. Peu



de paroles pourraient autant le toucher que celles prononcées par « l'Abbé » en des circonstances dramatiques : « Celui qui se représente nettement à quelle suite d'opérations doivent se livrer la *nature et l'art* pour produire un *individu accompli*, celui qui s'intéresse aussi vivement que possible à l'éducation de ses frères, celui-là pourrait désespérer en voyant avec quelle témérité l'homme se détruit lui-même et s'expose si souvent à être détruit par ou sans sa faute... »

Mais quelle a pu être, quelle a été cette société ou plutôt cette association occulte dont l'influence commença de s'exercer sur Goethe environ 1770 ? A cause de la solennité qui préside à ses « tenues » on serait tenté de l'assimiler soit aux *Illuminés* de Bavière, soit à ces *Invisibles* magistralement évoqués par George Sand dans *La Comtesse de Rudolstadt*. Elle n'est point proprement maçonnique, car elle ne soumet les sujets qu'elle élit (ayant patiemment constitué leur dossier) à aucune épreuve symbolique et ne leur révèle son existence qu'au moment où elle les accueille. Point de rites, ici, pour frapper les imaginations par un simulacre, à la vérité puéril. Rien qui veuille inspirer la terreur. Un rideau, seulement, qui s'écarte pour montrer au récipiendaire, après qu'ils lui ont fait entendre leur voix, les adeptes qui l'ont assisté dans sa marche vers la lumière.

Des sages, organisés en un groupement restreint, d'esprit spéculatif, pour des fins de perfectionnement individuel, tel doit avoir été le milieu qui agit sur Goethe dans sa jeunesse, et réussit, selon toute vraisemblance à s'adjoindre au moins pour un temps cette exceptionnelle recrue.

Mais toute affirmation relativement à ce sujet serait téméraire. C'est assez qu'on puisse rappeler, pour rendre vraisemblable l'hypothèse émise ci-dessus, qu'il y avait à peu près partout en Europe, mais surtout en Allemagne, à l'aube de la Révolution française, des cercles idéologiques analogues à celui auquel Goëthe fait allusion dans son célèbre roman. La tendance en était, alors, à ce qu'on a désigné du nom de sociétés de pensée. Peu ou guère d'intelligences supérieures qui ne fussent attentives au mouvement humanitaire déclenché par les Encyclopédistes et n'éprouvassent le besoin de se grouper. On unit ses forces pour donner plus d'efficacité à l'action qui doit renouveler le monde. L'exemple vient de haut, d'ailleurs. Joseph II se vante d'être un roi-philosophe et Frédéric II est grand dignitaire de la Maçonnerie, tandis que Philippe d'Orléans, le futur Philippe-Egalité, présidera bientôt aux destinées des loges françaises.

Les sympathies de Goëthe, en tout cas, vont aux réformateurs sociaux. Lui-même plaide, auprès de Charles-Auguste, la cause du « pauvre peuple », encore qu'il lui déniât le droit d'appuyer ses revendications par la force...

L'affaire dite du « Collier de la Reine », fatale, comme on sait à Marie-Antoinette, l'émeut d'autant plus, d'autre part, qu'il se souvient de la fâcheuse impression qu'il a éprouvée lors de la réception de la petite princesse à Strasbourg... Ce scandale lui fait pressentir la catastrophe qui menace la monarchie française, et le jette dans un trouble à ce point profond que ses amis craignent qu'il ne devienne fou. Son amour de l'ordre

lui fait craindre les violences qu'entraînera fatalement l'œuvre d'émancipation qu'il souhaite mais dont il voudrait voir la raison guider la marche.

Il aurait, dès lors, prévu — à ce qu'il assure — les événements qui se sont produits sept ans plus tard. La vision du gouffre qui s'est ouvert devant lui, durant sa transe prophétique, le hante jusqu'en Sicile. Il lui faut aller rendre visite, sous le déguisement d'un touriste anglais, aux parents de Cagliostro, à Palerme, sa ville natale... Il s'était intéressé à l'astucieux aventurier, qui avait joué un rôle prédominant, sinon décisif, dans le drame où la Reine avait été compromise, et que Lavater tenait pour un inspiré — un mage... Aussi bien la naïve admiration du Zurichois pour le prétendu faiseur de miracles devait-elle être une des causes de sa rupture avec lui. Mais son horreur — presque physique — autant de l'anormalité que de la charlatanerie lui avait rendu odieuse la personnalité de l'imposteur italien, apparemment doué de pouvoirs supra-naturels, et c'est pour se délivrer de son obsession qu'il écrit *Le Grand Cophte*.

Le caractère anecdotique de cette pièce ne doit pas détourner l'attention de la gravité du sentiment qui l'inspire. Goethe a été affecté comme par un malheur personnel de la dégénérescence du génie français dans son élite. Créduité, corruption, voilà ce que l'Affaire du Collier lui a révélé, et voilà ce qu'il traduit dans son œuvre qui suit la réalité d'aussi près que possible. A l'exception de la nièce du marquis dont l'image embellit les traits de la demoiselle Oliva du drame, tous les tristes héros qui prirent part à celui-ci sont fidè-

lement reproduits dans la comédie de Goethe. On reconnaît Mme de La Motte dans la marquise et le cardinal de Rohan dans le chanoine, sans risque de se méprendre. Mais la ressemblance du comte de Rostro avec le Cagliostro de l'histoire ou de la légende est plus frappante. Telle apparaît dans son énormité l'effronterie du personnage, qu'elle a quelque chose, en vérité, d'épique, si par d'autres côtés, elle s'apparente à la farce.

Goethe nous fait rire mais il ne rit pas. Si le comte triomphe, en effet, c'est qu'il a des complices en l'intrigante et cynique marquise et en son époux, fat sans scrupules. C'est aussi qu'il trouve en le chanoine une dupe comme on n'eût pu concevoir qu'il en existât de ce calibre parmi les hommes de qualité. Et que dire des invités de la marquise ? De ces messieurs et de ces dames appartenant à la société la mieux informée qui se laissent subjugué par le comte, observent pendant de longs jours le jeûne, la retraite, l'abstinence qu'il leur a prescrits, jusqu'à la venue du « Grand Cophite » ?... Par leur exemple, Goethe nous fait mesurer le degré de sottise auquel le scepticisme, en matière religieuse, a réduit leurs pareils. L'aristocratie ne s'est détournée de la foi de ses ancêtres que pour aller béer aux absurdes momeries d'un Cagliostro. Car il suffit à Goethe, qui semble bien informé, de reproduire fidèlement une séance de « loge égyptienne », pour nous édifier quant à la vanité des mystères dont le soi-disant initié offre à ses adeptes la divulgation...



Goethe, qui a noté dans ses *Mémoires* que le

besoin d'écrire ne le quittait jamais, et qu'il intégraît toujours à l'ouvrage auquel il travaillait ses observations du jour, ses « rêves coordonnés » de la nuit, devait nécessairement exprimer dans ses créations contemporaines de la veille et du début de la révolution, une partie, au moins, des inquiétudes que l'avenir de l'Europe lui inspirait. C'est en 1787 qu'il achève *Egmont*, commencé douze ans plus tôt, et repris à Weimar en 1782.

Cette œuvre de jeunesse, qui ne laisse pas d'avoir, à cet égard, des affinités avec *Goët3 de Berlichingen*, doit à l'expérience, aux méditations de sa maturité la vertu qui fait d'elle une des plus stimulantes (non des meilleures) qu'il ait produites. Inspirée par l'*Histoire des Pays-Bas* du jésuite Strada, dans sa partie relative aux insurrections qui éclatèrent en Flandre et au Brabant au xvi<sup>e</sup> siècle, la pièce de Goethe dont le héros personnifiait, à l'origine, le jeune individualiste ardent, exalté par la joie de vivre qu'il avait été à vingt-et-un ans, est devenue, par la suite, la peinture d'une époque de fermentation politique et religieuse, des aspirations d'un pays courbé sous la domination étrangère et tout frémissant du désir de secouer son joug. L'idylle chevaleresque du comte d'Egmont avec la douce et candide Claire, de « petite extrace », met en relief les passions bouillonnant au cœur des bourgeois de Bruxelles. Elle symbolise aussi peut-on croire, l'accord possible — et de plus souhaitable — du peuple avec l'aristocratie quand, au lieu d'entretenir des préjugés de caste, celle-ci est animée de généreux sentiments à son égard.

On a distingué deux aspects dans le drame de

Goëthe: l'un relevant de sa première rédaction (celle de Francfort et même de Weimar), l'autre de la seconde, celle de Rome. En fait, c'est sous l'influence des réflexions que l'intrigue du Collier de la Reine a inspirées à Goëthe, qu'il a montré en le comte d'Egmont, dont l'action eût pu être déterminante, lors de la révolte de 1567, un caractère dénué de volonté, indécis, qui se laisse mener par les événements, au lieu de les diriger. « O que sommes-nous princes et rois, sur la vague de l'humanité? » demande la régente Marguerite de Parme. Ce n'est pas Egmont, à coup sûr, qui lui répondra. Egmont marche au milieu des dangers « comme un somnambule sur la pente d'un toit escarpé », ainsi que l'a dit Schiller, en lui empruntant cette image. Le comte n'est pas un homme de gouvernement, pas même un partisan, mais une sorte de rêveur éveillé, en même temps jovial et pétulant, qui entremêle ses folies de propos dignes de Hamlet sur les caprices de la destinée. Que Guillaume d'Orange n'a-t-il la popularité dont il jouit! Ce clairvoyant politique en ferait un meilleur usage, qui professe que « c'est le devoir, la vocation d'un prince, de sonder les intentions et les desseins de tous les partis... » « Épargner le peuple et frapper les grands », dit-il encore, conformément à la conduite des sages rois qui ont fait la France. Au lieu de fuir le duc d'Albe, comme il le lui conseillait, Egmont s'attarde à oublier dans les plaisirs de l'amour, les périls dont il l'a prévenu. Au sortir d'un songe où il a vu la liberté incarnée en sa maîtresse, Egmont tombe sous les lances des Espagnols, non sans avoir exhorté les Bruxellois à mourir pour

l'indépendance. Symbole encore. La liberté exige des martyrs. Mais ce n'est pas au dernier moment que le gentilhomme flamand devait se sacrifier. Il lui eût fallu renoncer, en plein combat aux jouissances où il s'efféminait, pour remplir ses obligations à l'égard de ses sujets.

Le vice ou la faiblesse du héros de Goethe — si sympathique qu'il nous soit — est celui de la noblesse, surtout de la noblesse française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa séduction, sa bravoure, sa bonne santé même, ne sauraient nous faire illusion sur la faiblesse de sa volonté. On pourrait dégager de cette remarque, la raison pourquoi l'action de la pièce de Goethe paraît languissante, si l'on ne savait que l'auteur d'*Iphigénie* répugnait à la peinture des situations dramatiques et de la violence qu'elles comportent. « Je ne suis pas né pour faire un auteur tragique », a-t-il avoué dans une lettre à Zelter. Mais il est bien certain qu'il déplore la mollesse à quoi l'abandon à la facilité a réduit peu à peu une aristocratie jadis prompte à l'exécution. Au surplus, sa bonté, qui est réelle, ne la défend pas contre la pratique des abus auxquels l'incite son besoin d'assouvir ses moindres caprices. La juvénile insouciance d'Egmont, son ardeur à vivre, impatiente de toutes les contraintes, il est certain que Goethe les admirait quand il conçut sa pièce. Seulement, en l'écrivant il ne put se défendre d'y mêler les considérations que lui dictait son expérience...

Il voudrait d'autant plus que l'élite fût sage, qu'il souhaite — comme les esprits modérés de son espèce — la voir prendre l'initiative des réformes commandées par la nécessité. Point d'autre

moyen d'éviter les excès auxquels il redoute que les masses inconscientes ne se livrent. *Les Insurgés* qu'il écrira en pleine tourmente révolutionnaire (1793), illustrent cette thèse. Les soulèvements des classes inférieures « sont une conséquence des injustices commises par les grands », dira-t-il, d'ailleurs en parlant de ce drame, au cours d'un de ses entretiens avec Eckermann.

Goethe qui doit tant à la société aristocratique serait désolé qu'elle disparût dans la tourmente, au lieu d'être incorporée à l'ordre nouveau. Acquiescer sans rien sacrifier, le beau rêve ! Enfin, si profondément réaliste qu'il soit, la conception qu'il se fait du bonheur social est entachée d'utopie, en ce sens qu'elle procède non seulement de ses idées philosophiques mais de ses sentiments esthétiques, et de son admiration pour la Grèce, ce « point culminant du vrai... » Il ne rougira pas de le répéter jusqu'à la fin de sa vie — car, à cet égard il ne variera jamais, en dépit des critiques — il doute que le peuple soit en état de se gouverner lui-même. C'est un mineur, à son avis, et qui ne peut faire qu'un mauvais usage de sa liberté. Quand il le verra à l'œuvre, pendant la Terreur, il le haïra. Les crimes dont se rendront responsables les démagogues porteront à l'extrême son indignation. Si, comme il est probable, il appartenait alors à une association ou à un cercle de pensée dans lequel les problèmes sociaux étaient débattus, l'équitable entente des classes appelée comme le début d'une ère d'harmonie, on n'a pas de peine à imaginer combien il dut souffrir de voir la haine déchainée...

Les circonstances lui fournirent l'occasion d'ob-



server de près la Révolution française. Charles-Auguste, à peu près désintéressé des affaires du Grand-duché, qui allaient leur petit train sans qu'il eût à s'en occuper, s'était tourné vers la Prusse pour y chercher un meilleur emploi de son activité. Devenu général prussien, il entraîna Goethe à sa suite dans ses campagnes : en Silésie, d'abord, en 1790 ; en Champagne, ensuite, en 1792 ; au siège de Mayence, enfin, en 1793. Un an après la représentation sans éclat du *Grand Cophte* (1791), Goethe qui avait traversé sa ville natale, puis Mayence, Trèves et Luxembourg, retrouvait le régiment de Charles-Auguste, qui faisait partie de l'armée de Coblenz, et franchissait avec elle notre frontière, à Longwy, le 27 août 1792. Le 2 septembre, Verdun capitulait. On connaît les étapes de la marche vers Paris du duc de Brunswick, marche que Goethe a appelé *La Campagne de France*, en en faisant une narration stylisée. La bataille de Valmy, qui, le 20 septembre, l'interrompit à moitié chemin, fut-elle une victoire véritable comme on s'est plu à le dire ? L'infanterie de Frédéric y perdit, sans doute, sa réputation d'invincibilité, mais sans avoir vraiment combattu les conscrits de Kellermann, des tailleurs, des cordonniers, des courtauds de boutique... Spectacle étonnant ! Une courte canonnade qui jette quelque désordre dans les rangs français, et le commandement des armées prussiennes fait demi-tour... On a insinué qu'il ne voulait pas pousser plus loin l'aventure, et s'interdit — à cause de son affiliation à la franc-maçonnerie dont faisait également partie le général Blücher — de l'emporter sur les troupes de la République à la veille de naître...

Le certain, c'est qu'un esprit, favorable à la cause révolutionnaire régnait chez quelques-uns des envahisseurs. On en trouve l'expression dans la phrase célèbre prononcée par Goëthe, le soir de la bataille, au bivouac, comme on lui demandait de chasser avec sa verve coutumière les pressentiments qui, déjà, s'éveillaient: « De ce lieu et de ce jour, date une nouvelle époque pour l'histoire du monde et vous pourrez dire: J'y étais! » Il salue cette aurore avec un enthousiasme mitigé... Ses lettres à ses amis témoignent de la mauvaise humeur que d'être à la remorque de l'armée lui inspire. Les difficultés de la campagne, qui ne devait être qu'une « promenade militaire », lui causent l'impression d'un cauchemar. Il se plaint des privations qu'il endure et qui lui font perdre chaque jour un peu plus de graisse... La retraite sera pire. Après l'évacuation de Verdun « toute sorte de piétons, de gens en uniforme, d'éclopés, de femmes et d'enfants se pressaient, s'écrasaient entre les véhicules de toutes formes; les fourgons, chariots à ridelles, voitures à un ou à plusieurs chevaux, et une incroyable cavalerie de bêtes réquisitionnées ou non, s'écartant et s'entre-choquant, se barraient la route à droite et à gauche. Du gros bétail suivait aussi, sans doute des troupeaux réquisitionnés qu'on avait arrachés à leurs propriétaires ». (*Campagne de France*).

Il faisait un temps affreux. On était sans eau, et le typhus opérant des ravages épouvantables parmi les soldats. « La boue et la misère, la disette et le souci, le danger et les tourments, les ruines et les cadavres, les charognes et les déjections », énumère-t-il avec moins de réserve que dans son

livre, à l'intention d'un de ses correspondants. C'est donc cela, la guerre? Et il la voue à l'exécration de ramener l'homme « à l'état bestial... » Non qu'il en ait l'effroi. Il a éprouvé que la peur physique lui est étrangère, en galopant à cheval sur le front pour éprouver ce qu'il appelle « la fièvre de Saint-Vallier ». Mais l'envers de l'épopée l'affecte moralement. Il s'apitoie sur les soldats décimés sans combat, sans gloire, les malheureux ruinés par l'invasion, les foyers détruits, les souffrances qu'il s'ingénie à adoucir... Impossible, ici, de surmonter l'événement. On est pris dans le tourbillon, emporté comme un fêtu par la puissance irrésistible de la crue.

Les leçons que Goethe tirera encore de son expérience de la guerre, ne le réconcilieront pas avec elle. On peut croire, d'ailleurs, quand il prend part au siège de Mayence, en 1793, qu'il en associe les atrocités aux plus horribles méfaits de la Révolution. Les clubs, la commune sévissent, alors, avec rigueur, et un incident dont Goethe est témoin, lui fournit l'occasion d'extérioriser les sentiments qu'il éprouve. Les troupes françaises évacuaient la ville. Parmi les civils qui s'en allaient en même temps qu'elles, se trouvait un homme avec sa femme, l'architecte Mangin, jacobin fieffé, mais à qui l'on doit l'achèvement de l'église Saint-Sulpice. Plusieurs voitures chargées de coffres et de caisses le suivaient. Son butin, à coup sûr, et la foule qui savait à quoi s'en tenir, poussait des cris de mort: « Empoignez-le! Tuez-le! C'est le coquin d'architecte qui a pillé le doyenné ». Le coquin n'en menait pas large, et sa compagne blêmissait. On se précipitait vers eux, les entourait

déjà, quand Goethe prévoyant ce qui allait se passer, n'y put tenir, et s'élança à son tour : « Arrêtez ! » cria-t-il d'une voix tonnante. Son attitude, l'expression de son visage sont si résolus, que la populace hésite, s'interroge, s'arrête. Mangin et sa femme profitent du répit qui leur est providentiellement accordé, et poursuivent leur route — suivis des voitures...

« La foule, raconte Goethe, déconcertée dans ses projets de vengeance, demeure immobile. A trente pas de là, elle n'aurait écouté personne ». Rien de raisonné dans l'intervention du poète. Un sentiment irréfléchi lui a commandé ce geste impulsif qu'il pouvait payer de sa vie. Aussi bien, un de ses amis qui se trouvait à son côté lui fit-il observer le danger qu'il avait couru — et pour un voleur. Il lui répondit : « Je suis ainsi fait que j'aime mieux commettre une injustice que de souffrir le désordre ».

Boutade, a-t-on prétendu. Il se peut ; mais qui a ses racines dans les profondeurs. La pitié n'est pas seule à son origine, ni cette générosité qui interdit à tout cœur bien placé d'abandonner un homme et une femme seuls à la rage sanguinaire de nombreux agresseurs. Goethe n'a pu souffrir que la scène ignoble qu'il prévoyait se déroulât juste à l'endroit où il était, alors, *devant le logement du duc de Weimar*. « La place, a-t-il écrit dans son récit de cet incident était sacrée ». Il eût cru se faire complice d'un crime de lèse-majesté en n'intervenant pas.

Sincèrement dévoué aux humbles dont il n'ignore rien de la condition, des besoins, avec qui il se plaît à frayer, Goethe ne saurait souffrir,

cependant, qu'ils se substituent à l'autorité. Il appréhende que, sous prétexte de corriger, au nom de la justice, les inégalités dont ils se plaignent, ils ne causent des iniquités pires. Ennemi de tout pouvoir arbitraire, il redoute que le peuple n'en institue un plus arbitraire encore en faisant la loi. « Le temps est emporté par un progrès éternel », a-t-il dit. Mais c'est entraver ce progrès que de s'en remettre, pour qu'il s'accomplisse, aux intelligences les moins préparées à en comprendre le caractère, les moins aptes à le servir...

On relève dans sa bouche dans les *Conversations avec Eckermann*: « Je déteste toute révolution violente parce qu'elle anéantit autant de bien qu'elle en fait. Je hais ceux qui l'exécutent comme ceux qui leur en donnent le motif ». Enfin, les soubresauts, les à-coups lui paraissent contraires à la nature: *Natura non fecit saltum*. Son idée olympienne de la vie en est choquée. Qu'on songe qu'au moment où la Révolution éclate, il étudie l'harmonie des proportions humaines, le canon de la beauté... Les contorsions hideuses de l'hystérie révolutionnaire blessent à ce point son intime sentiment de la perfection, qu'il en oublie la pitié que les victimes des abus lui inspirent. La sérénité, qui émane d'un sain réalisme, lui est aussi nécessaire que l'air qu'il respire. Où la trouver dans les « bavardages politiques » du parlementarisme autour de principes abstraits?

## VII

### SCHILLER

#### LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Parmi les reproches que font à Goethe ses rivaux, les écrivains qui jaloussent sa gloire, le moindre n'est pas celui de la résistance qu'il oppose au courant des idées révolutionnaires en passe de franchir la frontière et d'envahir l'Allemagne. « Il n'est de bon pour une nation » a-t-il dit « que ce qui a jailli de son sein et répond à son propre besoin sans qu'elle imite en rien les autres pays. Car ce qui est parfois nourriture bienfaisante pour un peuple à un certain degré de son évolution se révélera peut-être un poison pour un autre. Toute tentative pour introduire une nouveauté étrangère dont le besoin ne prend pas racine dans le sol même de la nation est donc une folie ».

Par une conséquence de l'attardement, chez elle, de la vie féodale, consécutive à sa division en états autonomes, et qui présente, d'autre part, bien des avantages, l'Allemagne jouit encore, au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une innocence de mœurs dont nous sommes alors privés. Chateaubriand, voyageant en calèche, outre-Rhin, ne laissait pas d'observer, un

peu plus tard, « l'air heureux » des petites gens, rustres et bourgeois, des pays germaniques. La « cordialité allemande » ainsi qu'il a dit, le frappait par contraste avec l'impertinence de ses compatriotes : « Vous ne rencontrez pas (en Allemagne) un paysan qui ne vous ôte son chapeau et ne vous souhaite cent bonnes choses : en France, on ne salue que la mort ; l'insolence est réputée la liberté et l'égalité ; nulle sympathie d'homme à homme (...) voilà le signe caractéristique de l'indépendance nationale (...) Cela ne nous ôte pas la haute intelligence et ne nous empêche pas de triompher les armes à la main (...) mais on ne fait pas des mœurs *a priori* (...) nous n'avons pu prendre l'amour véritable de la liberté ». (*Mémoires d'outre-tombe*).

Cet « amour véritable de la liberté », Goethe ne croit pas — et pour cela il s'entendra traiter de « valet des princes » — que les Allemands puissent l'acquérir plus vite que les Français. Le peuple n'aspire à rien d'élevé par lui-même. C'est le besoin seul qui l'anime : « Pourquoi pousse-t-il tous ces cris ? » demande Goethe dans ses *Epigrammes vénitiennes* : « C'est qu'il veut manger, procréer des enfants et les nourrir de son mieux ». Et dans ces mêmes *Epigrammes* le poète déplore partout l'absence d'ordre et de discipline : « Chacun ne s'inquiète que de soi (...) et de l'autre côté les maîtres de l'Etat ne s'occupent que d'eux-mêmes ». Or, ce devrait être le devoir de l'élite de préparer le peuple à un meilleur destin... Dira-t-on que ce sont là propos de « conservateur » ? Mais Goethe a répondu à l'objection en déclarant qu'il n'existe ni institutions ni états de choses si

parfaits qu'ils méritent d'être indéfiniment préservés...

Quoiqu'il en soit, Goethe qui a vu de bonne heure tomber chez lui la fièvre collective de la Révolution, ne se sent pas accordé à l'esprit de ses contemporains. Il a l'impression qu'il retarde ou qu'on ne le suit plus. Les deux années qu'il a passées en Italie semblent avoir suffi pour consommer le divorce entre sa pensée et celle de son temps. On applaudit *Les Brigands* et *Fiesque* de Schiller, *Ardinghello* et *Karl Moor*, œuvres essentiellement romantiques, tandis qu'il rapporte *Iphigénie* sous sa forme épurée... Durant le séjour de plusieurs mois qu'il a fait à Venise, en 1790, (il était allé joindre la duchesse douairière qui voyageait avec Herder) il n'a pas retrouvé l'impression de son court passage dans cette ville en 1786. Les délices qu'il a savourées se sont évanouies. Plus rien ne répond à ses idées, à ses sentiments du moment dans la beauté décadente, fiévreuse et triste, comme morbide, de la ville des Doges. Aux Vénitiens qui se vengent de leurs maîtres en faisant des *épigrammes*, il emprunte seulement le tour satirique pour se délivrer de ses rancunes ou de ses rancœurs. En fait, comme Maurice Barrès l'a rappelé dans *Amori et Dolori Sacrum*, il n'avait donné de soins, en 1786, qu'aux édifices de Palladio, qui s'est formé par l'étude de l'antique romain. En 1790, les aspects changeants, selon les heures, des palais multicolores, ces canaux sombres, sillonnés de gondoles qui embarquent avec la même indifférence les amants et les cercueils, ces musiques et ces soupirs, ou ces sanglots ont porté ombrage à sa conception sereine de l'univers.



Dans la maison — une demeure princière pour l'époque — que Charles-Auguste a fait reconstruire à son intention, « le distingué Romain », comme Herder l'appelle, non sans intention péjorative, s'isole, se recueille, travaille. Il lui faut « s'arracher à la contemplation des affaires du monde ». Le voile ainsi tendu, fermé entre le siècle et lui, il s'exposait au risque de se dessécher, ou plutôt de se durcir. A Weimar, un Goethe marmoréen a failli se former, tout à l'étude de la nature — et plus végétale ou minérale même qu'animale — dans la charnelle intimité de Christiane Vulpius. C'est plus œuvre d'érudit que de créateur qu'il fait quand il reprend, alors, *Le Roman de Renard* (*Reinecke Fuchs*), cette ancienne épopée satirique, en bas-allemand, des troubères du Moyen Age. Il annonce à ses amis qu'il a cessé de s'intéresser à l'art dramatique et que la source de son inspiration poétique est tarie...

*Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* auquel il travaille avec lenteur, prennent de plus en plus le caractère d'un testament mi-philosophique, mi-sentimental. « Vers la fin d'août (1796), écrira Goethe, je me suis débarrassé enfin d'un fardeau bien cher, mais bien lourd : j'ai envoyé à Unger (le libraire) le dernier livre de Wilhelm Meister. Depuis près de six ans, je ne me préoccupais presque plus qu'à revoir et à corriger cette conception de ma première jeunesse... »

Dans l'atteinte de la vérité par la précoce sagesse du héros de ce roman, ne faut-il pas voir l'indice d'un renoncement prématuré à la vie de la passion, de la ferveur, à l'illusion?... Parti pour doter le peuple allemand d'un théâtre national,

selon son vœu le plus ardent, Wilhelm poursuit, chemin faisant, une évolution morale qui l'entraîne à dépasser son but, le détermine à renoncer à cette généreuse entreprise pour une ambition plus modeste et cependant plus altière et plus austère... C'est sa personnalité d'homme que Wilhelm réalise au terme de son expérience.

Mais une couple d'années avant l'achèvement des *Années d'apprentissage*, qui s'intitulaient primitivement la *Mission théâtrale*, Goethe s'est lié d'amitié avec Frederich Schiller. L'enthousiasme rayonnant du dramaturge — de dix ans son cadet — active la maturation de son roman. Schiller a réveillé la curiosité assoupie de Goethe pour tout ce que ses évocations représentaient, et qui était déjà loin de ses préoccupations. Non que Goethe se reprenne aux choses d'un passé dépourvu pour lui d'intérêt. Il les *actualise* seulement, en ce sens qu'il accentue la portée de la leçon morale qu'il en dégage.

C'est un effet constant de l'esprit — mettons de contradiction — qui existe en chacun de nous : de voir ce que Schiller eût fait de son œuvre, incite Goethe à marquer plus profondément celle-ci de l'empreinte de son individualité. L'influence de Schiller se fait moins sentir dans les modifications apportées par Goethe au récit lui-même que dans une accentuation de sa tendance à dégager la réalité du rêve. Goethe s'efforce à plus d'objectivité. Il généralise le cas particulier de Wilhelm. Frederich Gundolf le dit fort bien : « Tandis que Wilhelm dans la *Mission théâtrale* cherche à faire son éducation essentiellement du théâtre et pour le théâtre, et que le théâtre n'est pas seulement

moyen mais aussi but de toute l'action, pour autant qu'apparaît le symbole central qui met en relief le caractère des puissances spirituelles, sociales ou extra-sociales : maintenant il n'est plus qu'un point de passage, et tout ce qui se rattachait au théâtre essentiellement comme illustration épisodique « est retranché ». « Les acteurs et actrices de la *Mission théâtrale* ne reçoivent pas seulement du théâtre leur valeur dans la composition (...) ils vivent et agissent en caractères humains, indépendamment de leur simple existence d'acteurs ».

Goethe se fait plus objectif. Il généralise le cas particulier de Wilhelm. L'affirmation de sa tendance à s'élever de la forme à l'idée se précise au contact de Schiller qui, au contraire, prend son point d'appui dans l'imagination, et va de l'idée à la forme.



Ce qui étonne dans l'amitié de Schiller et de Goethe, ce n'est pas tant que deux êtres aussi différents aient pu s'accorder (la loi des complémentaires fournit une explication suffisante de leur sympathie), c'est que placés comme ils l'étaient aux antipodes l'un de l'autre, ils se soient déterminés à accomplir les actes nécessaires à leur rapprochement. A vrai dire celui-ci ne s'effectua pas sans difficulté. Une égale appréhension les retenait, malgré la curiosité, d'une part, l'admiration, de l'autre, de chercher le moindre prétexte pour entrer en relations. « Etre souvent avec lui, écrivait Schiller, me rendrait malheureux : il n'a pour ses amis intimes aucun épanchement. Il manifeste son existence par ses bienfaits, mais simplement

à la façon d'un dieu, sans se donner lui-même en rien. C'est une façon d'agir conséquente et méthodique entièrement calculée en vue de la plus grande satisfaction de l'égoïsme. Je le hais à cause de cela... »

De son côté, Goëthe qui tenait Schiller pour l'animateur du mouvement, qui remettait en question les problèmes qu'il croyait avoir résolus, se sentait comme blessé par une offense personnelle des succès de ce turbulent rival. De retrouver dans ses drames ce bouillonnement de jeunesse qu'il réprouvait, aujourd'hui, comme une dissonance, le confirmait dans le sentiment que beaucoup d'hostilité contre lui inspirait son action littéraire. Et *contre* quoi, sinon contre les progrès qu'il avait réalisés depuis *Werther* eût pu être dirigée l'apologie des passions entreprise par Schiller?... Charles Moor, au surplus, le héros des *Brigands*, lui paraissait un être incohérent, à l'image de son créateur, qui s'était enthousiasmé pour la Révolution française...

Goëthe, il est vrai, n'avait pas souffert des gens en place, comme Schiller que la « tyrannie » de Charles-Eugène avait contraint de fuir le Wurtemberg; mais il écartait les arguments qu'il aurait pu faire valoir en faveur d'un esprit dont l'indépendance lui plaisait, malgré qu'il en eût, c'est-à-dire quoi qu'il lui reprochât de manquer de maturité. Si cet idéaliste, doublé d'un réaliste instinctif lui produisait à distance l'effet d'une sorte de monstre, son attrait pour l'inconnu lui suscitait le désir de s'en approcher. *L'Essai sur la dignité et la grâce*, où Schiller le désignait comme le prototype des poètes qui doivent tout à la nature et

rien à la volonté libre (« ils retourneront bien vite à la matière dont ils sont nés »), avait aiguillonné chez lui ce désir que sa dignité lui faisait un devoir de réprimer. C'était à Schiller, au surplus, de prendre l'initiative. Nanti, pendant que Goethe achevait son voyage en Italie, du titre de conseiller du duché de Saxe-Weimar, il était indispensable qu'il établît avec son illustre aîné des relations de courtoisie qui consolideraient sa situation auprès de Charles-Auguste. Dès le retour de Goethe, il tira des plans afin de saisir l'occasion la meilleure pour entrer en rapport avec lui sans avoir à s'humilier... Mais c'était assez que Goethe connût ou seulement devinât ses intentions pour qu'il se mît en tête de les contrarier. Manœuvres dignes de celles que dicte l'amour, car l'amitié a aussi ses feintes et ses ruses qu'une pudeur très susceptible lui commande de multiplier...

Les premières escarmouches remontent à l'été de 1788, Schiller qui séjournait, alors, à la campagne (à Volkstadt près de Rudolstadt) ne laissait pas le moindre déplacement de Goethe échapper à son attention. Dès le retour du grand homme, il mande à son cher ami, Godefroi Körner : « On est très curieux de savoir s'il restera ». Un peu plus tard sa vigilance ne s'étant aucunement relâchée, il écrit encore : « Goethe est à Weimar (...) Personne ne sait encore ce qu'il doit faire ». C'est une véritable obsession et qu'il traduit, une fois de plus, en ces termes : « Je n'ai pas de nouvelles de Weimar (...) mais Mme de Stein doit venir ici (...) elle me parlera de Goethe ». Goethe, Goethe, ce mot revient sans cesse sous sa plume. Il avoue : « Je suis très curieux de le connaître ».

Mais Goëthe semble mettre de la malice à se dérober. Il s'arrange pour éviter toute rencontre, à plus forte raison toute conversation privée avec Schiller. On l'attend à Kochberg où s'était rendue Mme de Stein : il ne bouge pas de Weimar. Enfin, il fait son apparition dans la maison de Mme de Lengefeld, la future belle-mère de Schiller. Par malchance la compagnie est assez nombreuse, et il ne témoigne aucune attention spéciale à Schiller qui le dévore des yeux, frémit d'impatience de l'entendre dire des choses essentielles... Schiller doit se contenter des quelques paroles que Goëthe lui adresse, avec courtoisie, d'ailleurs. Cette politesse froide l'a déçu ; mais pour ne pas trahir du dépit, même à ses propres yeux, il s'efforce à l'impartialité dans le portrait qu'il brosse pour Körner de l'auteur d'*Iphigénie*.

« Son premier aspect a considérablement rabaisé la haute opinion que je m'étais faite, sur ouï-dire, de l'attrait et de la beauté de sa personne. Il est de grandeur moyenne, marche de façon guindée et se comporte de même ; son visage est fermé mais ses yeux sont très expressifs et l'on suit avec plaisir son regard. Avec beaucoup de sérieux, il a cependant l'air bienveillant et bon. Il est brun et m'a paru plus âgé, qu'il ne doit l'être vraiment d'après mes calculs. Sa voix est agréable, il parle couramment avec esprit et vivacité, on l'écoute avec un plaisir remarquable et s'il est de bonne humeur, ce qui était à peu près le cas cette fois, il parle volontiers et avec intérêt. Nous avons fait rapidement connaissance sans le moindre effort. Toutefois la société était trop grande et chacun trop désireux de l'occuper pour

que j'aie pu rester seul avec lui et parler d'autres choses que de lieux communs. Il aime à parler avec passion de ses souvenirs d'Italie; ce qu'il m'en a raconté m'a donné une idée parfaite de l'état actuel du pays et des gens ».

Schiller que mine déjà sourdement la phthisie, se sent diminué en présence de ce quadragénaire robuste, de formes massives — un peu alourdi, peut-être — et sa mortification se révèle dans ces lignes, malgré l'application qu'il met à parler de lui objectivement. Il souffre, surtout, de n'avoir pas été distingué. Il avait fondé tant d'espérances sur cette rencontre! En revanche, Kôrner jubile, à qui Goëthe ne laissait pas d'inspirer quelque jalousie, à cause du cas que Schiller faisait de lui. Il s'empessa de répondre: « Ton entrevue avec Goëthe s'est passée comme je le pensais. L'avenir montrera si vous vous retrouverez. Je n'attends pas d'amitié entre vous, mais des frottements réciproques et de l'intérêt l'un pour l'autre ».

Quant à Goëthe, très maître de lui, il ne laisse rien paraître de l'impression qu'il a reçue. On ne trouve place dans sa correspondance d'aucune réaction de sa rencontre avec Schiller. Et cette réserve devait se prolonger. A peine se montrera-t-il ému — au moment où paraîtra un nouveau volume de ses œuvres complètes contenant *Egmont* — de la sévère critique de son cadet sur ce drame dans la *Literatur Zeitung*. Mais il affecte d'être satisfait d'un jugement qui le relègue au magasin des antiquités. Prudence? Dédain? Sérénité, plutôt. Il sait que le romantisme passera, tandis que l'art classique est immortel. En tout cas, l'attaque intempestive de son rival ne l'encourage pas à

souhaiter avec lui un rapprochement dont il avait rêvé... Il saisit, au contraire, l'occasion d'éloigner Schiller en obtenant sa nomination comme professeur d'histoire à l'université d'Iéna. Il fait coup double, en agissant de la sorte : il se débarrasse du voisinage d'une personnalité par trop remuante et il accomplit une bonne action qui doit transformer son adversaire en obligé. Schiller n'est pas dupe des sentiments qui ont dicté à Goethe sa conduite. Ce poste dont il avait besoin pour vivre, il souffre d'en être redevable à une générosité suspecte. Il n'en décide pas moins d'aller chez Goethe lui exprimer ses remerciements. Il espère encore, cependant, contre toute vraisemblance, qu'un éclair jaillira, de poète à poète, de la visite que lui imposent les convenances, à défaut de la gratitude...

Entre temps, pour aplanir le terrain, le rendre favorable à une réconciliation qu'il souhaitait en sa qualité de protecteur des lettres et des arts, le baron de Dahlberg, gouverneur de Mayence, s'était officieusement entremis entre les deux hommes, qui étaient l'un et l'autre ses amis. Hélas ! un si louable zèle demeura vain. Goethe ne se départit pas de l'attitude compassée, très « M. le Conseiller intime », qu'il avait adoptée. Il se montra courtois, bienveillant même, mais sans un instant quitter le masque de la convention. Schiller eut beau faire preuve de modestie en exprimant la crainte de manquer des connaissances nécessaires à l'exercice de ses fonctions (il aurait dû éprouver des scrupules avant de solliciter la chaire qu'on lui procurait...) un si manifeste désir de convaincre Goethe de ses bonnes intentions, se révéla inopérant. Ce fut en citant un adage latin que son pro-



tecteur le rassura. On imagine le sourire d'une bienveillance officielle: « Allez, allez, monsieur Schiller, et soyez heureux ». Goëthe s'est levé. C'est un congé. Schiller s'incline, se retire. Le 15 décembre, il reçoit son parchemin. Les ponts sont rompus, après une seconde et dernière visite. Peu importe à Goëthe le bruit fait par la représentation de *don Carlos* à Mannheim.. Il a pris son parti, une fois pour toutes, de rayer Schiller de sa vie. Mais Schiller est plus obsédé que jamais par ce qu'il représente (il incarne à ses yeux la perfection comme on veut que les Grecs l'ait réalisée), et lui qui n'avait jamais lu que des modernes, le voilà faire son étude des poètes de l'Antiquité... Il lui semble se rapprocher du maître qui l'a écarté, exclu du cercle de son rayonnement, en piochant — c'est le mot — Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide dans les traductions allemandes ou françaises, en contemplant pendant des heures les moulages grecs du musée de Mannheim... Bonne volonté méritoire! Son tempérament l'éloigne tellement de la pensée, de l'art helléniques!

Des six années qui s'écoulent entre l'automne de 1788 et celui de 1794, date de la réalisation de son rêve: devenir l'ami de Goëthe, Schiller fait vraiment une longue veillée des armes. Au terme de ce temps d'épreuve où — malgré un mariage heureux — se passionne sa fidélité à un sentiment qui est aussi, une pensée, il se sera rendu digne de l'adoubement ou de l'investiture. Il a demandé à la philosophie, à l'esthétique de Kant l'explication des lois de la nature mais aussi les fondements de la morale et de l'art qui doivent lui permettre de comprendre Goëthe. Enfin, après avoir adhéré

aux doctrines de la Révolution, il est revenu, lui aussi, à une conception plus rationnelle de l'organisation sociale. Il a honte de ce titre de « citoyen français d'honneur » que — sur la proposition de Guadet — l'Assemblée législative lui a décerné comme à d'autres « bienfaiteurs de l'humanité » (à cause de la représentation de son drame *Les Brigands* au Théâtre du Marais), et il s'empresse de faire don de son diplôme à Charles-Auguste pour sa collection de pièces rares et curieuses...

La jeune femme de Schiller (Charlotte) a bien vu le tourment de son mari. Elle a discerné, outre l'admiration très sincère, la jalousie qu'il y avait à l'origine de ce tourment, et elle a mesuré sa profondeur en découvrant qu'un sentiment d'infériorité en exaspérait la révolte d'orgueil... Schiller rend Goëthe responsable de ses déboires. Cet homme, ce Goëthe, écrit-il, « est sur mon chemin, et il me rappelle trop que la destinée m'a traité rudement. Combien la destinée n'a-t-elle pas favorisé son génie, alors que moi je suis obligé de combattre à toute minute! » Cette idée le ronge. Aussi, à diverses reprises, Charlotte s'efforce-t-elle de trouver le moyen d'établir un courant entre les deux rivaux. Son affection pour Mme de Stein qu'elle console, ne l'empêche pas d'admirer Goëthe. Dans le milieu de la baronne elle est seule à ne point dauber sur l'idole d'hier (on comparait Goëthe à un volcan éteint, à une « étoile en voie de disparition »), et rien n'ébranle sa conviction que son mari a tout à gagner — outre la paix de l'âme — à entretenir des rapports d'amitié avec le génie le mieux équilibré que l'Allemagne ait jamais produit.

L'idée de Schiller, de fonder une revue qui rassemblerait l'élite de la littérature germanique de son temps, lui paraît la plus favorable à l'éclosion de tels rapports. On le devine : son rôle fut décisif lors de la connaissance qu'elle fit avec son mari de l'éditeur Cotta, en Souabe (1793). Schiller avait décliné l'offre de Cotta de prendre la direction d'un journal. Pareille tâche eût excédé ses forces. Mais à défaut d'un quotidien pourquoi ne pas créer un périodique ? Charlotte suit de près les négociations qui précèdent la fondation des *Heures* (*die Horen*). Elle ranime ces négociations quand elles languissent, sans doute, et la part doit être grande qui lui revient dans leur succès. Elle les eût fait échouer, soyons-en sûrs, si elle avait été hostile à la pensée de voir Schiller installer à Iéna même les bureaux de la nouvelle revue à la destinée de laquelle il devait présider. Et de qui, sinon d'elle, d'une femme, cette suggestion qu'il ne faut pas que ce soit Cotta, mais Schiller qui écrive à Goethe pour lui demander sa collaboration?... Il sied de le dire tout de suite : Charlotte déploiera ses grâces les plus discrètes, les plus efficaces pour séduire Goethe, lui rendre sa maison accueillante, sympathique l'atmosphère de son foyer quand il sera devenu l'ami de Schiller. Elle s'effacera entre les deux hommes, n'interviendra jamais dans leurs débats, mais rendra plus étroite leur entente par une complicité tacite. Goethe se prendra d'affection pour elle et pour ses enfants... « Sa femme, (la femme de Schiller) que j'avais aimée et estimée dès son enfance, contribua à consolider notre liaison »...

On a admiré l'adresse déployée par Schiller

pour conquérir Goëthe, et dont fait foi sa correspondance avec Cotta; mais il se peut que Charlotte ne soit pas étrangère aux subtilités diplomatiques de son mari... En tout cas, la lettre datée du 13 juin 1794, que Schiller adresse à Goëthe, d'Iéna, et par laquelle il sollicite sa collaboration au recueil des *Heures*, est irréprochable de ton: respectueuse et admirative sans basse flatterie. Un programme est joint à la lettre, ce qui laisse à Goëthe (sous prétexte d'étudier ce document), le temps nécessaire pour réfléchir... Toutefois, si sa réponse n'est pas empressée, elle est favorable. Schiller avait parlé au nom d'une société portant au poète une « admiration sans limites »; Goëthe déclare que la perspective qu'on lui ouvre en l'invitant à participer à la rédaction des *Heures*, lui sourit. « Je serai des vôtres, dit-il, le 24 juin, avec joie et de tout cœur ». Il ajoute qu'il espère bientôt s'entretenir avec Schiller des principes selon lesquels on devra juger les manuscrits... Le premier pas, le plus difficile, est fait. Les autres suivent, qui conduisent Goëthe à Iéna où l'appellent ses hautes fonctions de surveillant de l'Université. Un jour, à la fin d'une séance de la société d'Histoire Naturelle, Goëthe et Schiller se rencontrent en sortant. La conversation s'engage sur le sujet qui vient d'être traité et qui est familier aux deux hommes car si Goëthe s'adonne aux sciences, Schiller a fait des études médicales dans sa jeunesse.

« Schiller, a écrit Goëthe dans ses *Annales*, fit la réflexion judicieuse et sage, et chez moi très bien venue, que la manière morale dont la nature avait été traitée (au cours de la séance qui venait

d'avoir lieu), ne pouvait nullement charmer le profane, qui s'engagerait volontiers dans ces études. Je répondis que cette manière pourrait bien déplaire même aux initiés; mais qu'il y en avait peut-être une autre qui, au lieu de prendre la nature isolément, la présenterait vivante et agissante, tendant de l'ensemble aux parties. Il demanda des éclaircissements, mais sans dissimuler ses doutes; il ne pouvait accorder que des assertions telles que les miennes se pussent déduire de la simple expérience.

« Nous arrivâmes devant sa porte. La conversation m'entraîna chez lui. J'exposai vivement la métamorphose des plantes et, en quelques traits de plume caractéristiques, je fis naître sous ses yeux une plante symbolique. Il saisit et considéra tout cela avec un grand intérêt, avec une grande force de conception; mais quand j'eus achevé, il remua la tête et dit: Ce n'est pas une expérience, c'est une idée! Je fus surpris et un peu fâché, car le point qui nous séparait venait d'être signalé de la manière la plus décidée. Les assertions de *Grâce et Dignité* me revinrent à la pensée, la vieille colère allait reprendre le dessus; cependant je me possédai et répliquai: « Je puis être satisfait d'avoir des idées sans le savoir et de les voir même de mes yeux ».

« Schiller, qui avait plus de mesure et de savoir vivre que moi, répondit en habile kantien, et mon réalisme obstiné ayant fourni ample matière à une vive controverse, nous disputâmes longtemps, et puis une trêve fut conclue ».

Pour bien marquer qu'il est sans rancune,

Goethe, dès le lendemain même, adresse aux *Heures* un manuscrit qu'on lui a soumis. Il ajoute un mot d'explication dont s'accompagne son envoi : « Gardez-moi un souvenir amical et soyez assuré que je me réjouis très vivement d'un échange d'idées plus fréquent avec vous ». Un nouveau voyage à Iéna fournit à Goethe l'occasion souhaitée d'une entrevue avec Schiller. Mais celui-ci ne résiste pas à la tentation de mettre sur le tapis le sujet où il affirme le mieux sa maîtrise : la philosophie. C'est celui où Goethe (« je n'ai jamais pensé la pensée ») se sent le moins à l'aise. Et Schiller est de gestes nerveux, inquiets ; il pétune ou fume la pipe... Goethe surmonte sa répugnance, par gratitude pour les frais qu'il est évident que fait Schiller dans le dessein de lui plaire. Bien lui en prend, car il est vite séduit. On ne résiste pas à l'amabilité de Schiller, à sa bonhomie matoise, qui n'est point fausseté, mais grâce naturelle enveloppée d'artifices. L'admirable chez cet individualiste, est son attention aux qualités d'autrui, l'acuité du pouvoir d'analyse qu'il exerce à démêler les traits d'un caractère et à en dégager les éléments fondamentaux. Cette peu banale faculté de compréhension, la lettre l'atteste qu'il écrit à Goethe le 23 août 1794, et qui est un modèle de lucidité critique. Comme on voit que Schiller connaissait bien Goethe et l'avait lu de près ! S'il commet l'erreur de lui attribuer plus d'intérêt pour la réalisation de son œuvre que pour l'accomplissement de sa vie, il marque avec exactitude les étapes du développement de son génie — où, comme il dit, de « la marche » de son « esprit ». Ce qui l'a frappé surtout, et ce qu'il met d'abord

en lumière c'est l'assurance de Gœthe, son imperturbable sérénité :

« Votre regard observateur, qui se repose sur les choses, si tranquille et si clair, vous met à l'abri des écarts auxquels se laissent aller si facilement et la spéculation et l'imagination, cette faculté supérieure et qui n'obéit qu'à elle-même ».

Et voilà tout de suite accusée la différence existant entre les deux hommes. Mais Schiller continue :

« Ce que l'analyse recherche péniblement, votre intuition pénétrante le saisit d'un seul coup et bien plus complètement ; et c'est parce qu'elle forme en vous un tout indivisible, que votre richesse vous est cachée ; car il est malheureusement vrai qu'on ne connaît que ce qu'on divise. Aussi des esprits tels que le vôtre savent-ils rarement à quelle profondeur ils ont pénétré, et combien ils ont peu besoin de faire d'emprunts à la philosophie qui ne peut, au contraire, rien apprendre que d'eux. Décomposer ce qui lui est une fois donné, est, en effet, son seul pouvoir ; mais donner un objet à ce travail n'est pas l'affaire de l'analyse ; c'est le propre du génie qui, sous l'influence obscure mais sûre de la pure raison, enchaîne ses conceptions d'après des lois objectives.

« Depuis longtemps déjà, quoique de loin, j'observe la marche de votre esprit, et je considère avec une admiration toujours nouvelle la voie que vous vous êtes tracée. Vous cherchez ce qu'il y a de nécessaire dans la nature ; mais vous le cherchez par une route si difficile, que tout esprit moins puissant que le vôtre se garderait de s'y

engager. Vous embrassez la nature tout entière, pour vous éclairer sur les détails, et c'est dans l'universalité de ses manifestations que vous cherchez l'explication fondamentale des individus. De l'organisme le plus simple, vous vous élevez pas à pas à un organisme plus compliqué, afin de construire enfin génésiquement, à l'aide des matériaux de l'édifice tout entier de la nature, le plus compliqué de tous les organismes, l'homme. En retrouvant ainsi l'enchaînement des créations successives de la nature, vous cherchez à pénétrer les mystères les plus cachés de son art; idée grande et vraiment héroïque, qui montre suffisamment combien votre esprit sait maintenir dans une belle unité l'ensemble de ses conceptions! Vous ne pouvez jamais avoir eu l'espoir que votre vie suffirait pour atteindre un tel but; mais ouvrir une telle voie est plus beau que d'en parcourir jusqu'au bout aucune autre; et comme Achille dans *Illiade*, vous avez choisi entre Phtie et l'immortalité. Si vous étiez né en Grèce, ou seulement en Italie, et qu'une nature choisie et un art idéaliste vous eussent entouré dès le berceau, votre route aurait été singulièrement abrégée; peut-être même eût-il été absolument inutile de vous y engager. La première intuition des choses vous aurait découvert la forme du nécessaire, et, dès les premiers essais, le grand style se serait développé en vous. Mais, comme vous êtes né en Allemagne, comme votre esprit grec a été jeté au milieu de cette nature septentrionale, il n'y avait d'autre alternative pour vous que de devenir un artiste du Nord ou de rendre à votre imagination, par le secours de la pensée, ce que la réalité lui refusait, et de



tirer du fond de vous-même, suivant une méthode rationnelle, toute une Grèce véritable.

« A ce moment de la vie où l'âme se forme un monde intérieur à l'image de celui qui l'environne, entouré de formes imparfaites, vous aviez comme reçu en vous une nature sauvage et septentrionale; mais votre génie triomphant de ces matériaux défectueux, reconnu leur imperfection par une révélation intérieure que la connaissance de la nature grecque vint plus tard confirmer extérieurement. Il vous fallut alors corriger, d'après le modèle plus parfait que s'était formé votre esprit créateur, la vieille et imparfaite nature déjà entrée dans votre imagination, et vous n'avez pu y réussir qu'en suivant la direction donnée par de pures conceptions. Mais cette direction logique que l'esprit de réflexion est contraint de prendre, ne s'accorde pas avec la direction esthétique, suivant laquelle seule il peut créer. Vous avez donc un travail de plus à accomplir : comme vous vous êtes élevé d'abord des données de l'expérience sensible à l'abstraction, il vous a fallu, à l'inverse, transformer les pures conceptions de l'esprit en images, et les pensées en sentiments; car se sont là les seuls agents qui puissent servir aux créations du génie... »

Si bien que Schiller explique, ici, le phénomène goethéen, il oublie de préciser la tendance de l'auteur des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* à donner le dernier mot au réalisme; tendance qui ne fera que s'accentuer dans ses futures créations, même de caractère symbolique. Des idées à proprement parler, quand il ne laisse pas s'en dégager d'elles-mêmes de ses ouvrages, il n'en met

que ce qui traduit les états de son âme. Schiller a-t-il compris cela et mesuré l'importance du contenu émotionnel, confessionnel même, des œuvres de Goëthe? Il serait téméraire de répondre par l'affirmative. En fait, c'est vers un but déterminé que, plein d'un beau zèle, Schiller fait Goëthe orienter le roman autobiographique auquel il travaillait et qu'il laissait se développer au gré de son caprice, quand ils se sont liés.

Schiller veut que *La Mission théâtrale*, devenue *Les Années d'apprentissage*, soit l'histoire de « l'éducation sentimentale » (et morale) de Goëthe ; et c'est très volontiers qu'à cette fin, Goëthe apporte à son récit les corrections de détail que lui conseille Schiller, en modifie la composition. Les protecteurs occultes de Wilhelm guident celui-ci pour le soustraire à l'action trop souvent incohérente des contingences, du fortuit ou pour autrement dire, du hasard qu'il faut bien se garder de confondre avec le Destin. Le Destin a laissé les hommes libres de se débrouiller en ce bas monde qu'il leur a abandonné... Cette façon de voir répond à la philosophie titanique (prométhéenne) de Goëthe. Elle eût été plus fortement accusée encore si Goëthe avait suivi Schiller jusqu'où il désirait qu'il allât, selon sa lettre du 8 juillet 1796 :

« Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister ne sont pas un effet aveugle de la nature, mais une sorte d'expérimentation. Une haute intelligence qui agit en secret (les puissances de la tour) l'accompagne de sa sollicitude, et, sans déranger la nature, l'accompagne dans sa libre marche, elle le

surveillance et le conduit de loin vers un but dont il n'a et ne peut avoir aucun soupçon. Quelles que soient, extérieurement du moins, la douceur et la légèreté avec laquelle s'exerce cette influence, elle existe réellement, et elle était indispensable pour atteindre le but poétique de l'œuvre.

« Le terme *d'années d'apprentissage* exprime une idée de rapport, il appelle un correctif, la *maîtrise*; l'idée de cette dernière vient seule éclairer la première et lui donner un fondement. Mais cette idée de la maîtrise, qui n'est que l'œuvre de l'expérience mûre et accomplie, ne peut guider elle-même le héros du roman; elle ne peut briller devant lui comme sa fin et son but; car se représenter clairement ce but ce serait déjà l'avoir atteint; elle doit donc le guider en restant derrière lui. De cette manière l'ensemble est tourné vers un but, sans que le héros en ait positivement un; la raison trouve donc une entreprise bien conduite, tandis que l'imagination conserve pleinement sa liberté.

« Mais en poursuivant cette entreprise, ce but, le seul dans tout le roman qui soit positivement exprimé, même en réglant cette mystérieuse direction de Wilhelm par Jarno et l'abbé, vous avez évité tout ce qu'il pouvait y avoir de trop étroit et de trop rigoureux, et vous avez cherché les motifs de cette direction plutôt dans une fantaisie de l'humanité que dans un principe moral: C'est là une de vos plus belles inspirations. L'idée des ressorts que vous mettez en œuvre se trouve ainsi écartée, bien que leur effet subsiste; et tout demeure, du moins pour la forme, dans les bornes

de la nature ; seulement le résultat est plus grand que celui qu'on pouvait attendre de la simple nature laissée à elle-même.

« J'aurais cependant souhaité de voir mettre un peu plus le lecteur dans la confiance de l'importance de ces ressorts, de leur rapport nécessaire à la pensée intime de l'œuvre... »

Schiller regrette que l'imagination, en définitive, se joue trop librement de l'ensemble et à travers l'ensemble du roman de Goethe. Il reproche à son ami de s'être laissé entraîner assez loin de la « gravité poétique » par son aversion pour tout « ce qui est lourd, méthodique, guindé ». A la vérité, c'est à la séduction de peindre des types d'humanité générale, quoique cernés des traits caractéristiques de leur profession, que s'est abandonné Goethe en écrivant *Wilhelm Meister*. Ainsi il ne faut pas voir en Marianne la victime des mœurs légères du théâtre, ni en la coquette Philine le produit de ces mœurs. Marianne incarne la naïveté mal conseillée, et Philine la fantaisie, le caprice, la frivolité papillonnante... Les Mélia, bourgeois déclassés, forment un couple divertissant par le sérieux de leur effort à s'adapter à une vie nouvelle pour laquelle ils étaient aussi peu faits que possible. Tels verrait-on ces époux médiocres se débattre partout ailleurs, en dehors du milieu où le sort les avait placés. Serlo, en revanche, cet enfant de la balle, apparaît dans son élément parmi les comédiens, sur le plateau et dans les coulisses. Favorable à son intelligence, à ses dons, le métier qu'il exerce n'influe en aucune manière sur la vulgarité de son âme.

Mais quelles figures étonnantes que la sauvage Mignon et que le harpiste dont la majestueuse apparition évoque le souvenir d'Œdipe, marqué comme il est du signe indubitable de la fatalité!

## VIII

### L'ÉPANOUISSEMENT DU CLASSICISME

Il serait vain de se demander qui, de Goëthe ou de Schiller, tira le plus grand bénéfice d'une amitié dont l'histoire littéraire ne présente nulle part l'équivalent, car les sentiments de Montaigne et de La Boétie eurent, dans leur jeunesse, quelque chose d'assez semblable à de l'amour (« Parce que c'était lui, parce que c'était moi... ») Entre Goëthe et Schiller tout apparaît d'ordre intellectuel ou spirituel. Ceci explique qu'ils aient pu demeurer si longtemps éloignés l'un de l'autre, c'est-à-dire que Goëthe ne se soit pas tout de suite avisé de faire venir Schiller à Weimar, alors qu'il en avait les moyens.

De besoin d'intimité avec son correspondant, Goëthe n'en éprouvera qu'à la suite de ses visites à Iéna. Aussi souvent qu'il séjourne dans cette ville, il se rend régulièrement chaque après-midi chez Schiller. Arrivé à quatre heures, il reste jusqu'après l'heure du souper. On le laisse maître d'agir à son gré. Il s'assied, médite la tête dans la main, ou dessine ou lit. Parfois le fils de Schiller, un sauvageon, fait irruption et saute aux basques du visiteur silencieux, le frappe comme un jeune chien mord... Goëthe bondit, « attrape le

gamin, le secoue en jurant qu'il finira par le piquer en terre comme un chou, ou qu'il jouera aux quilles avec sa tête... » Charlotte se trouve-t-elle dans la pièce? Et Schiller? Voilà Goethe amorcer sous un prétexte ou sous un autre une conversation si intéressante qu'elle se prolongera jusqu'à une heure avancée de la nuit...

Le cercle de solitude, tout idéale, où il avait pris le parti de s'enfermer est rompu. « L'Allemagne entière, écrivait-il à Fritz von Stein, est divisée en hommes anxieux ou indifférents. Pour moi, je ne trouve rien de mieux que de jouer le rôle de Diogène, et de rouler mon tonneau... » Il reprend plaisir à exercer dans ses œuvres ses dons d'écrivain. « Pour moi, pourra-t-il dire plus tard, faisant allusion à ses rapports avec Schiller, ce fut un nouveau printemps dans lequel on vit tout germer, tout éclore, des semences et des rameaux épanouis ».

Un de ses amis lui avait déclaré — sans qu'il s'offensât d'une telle affirmation: « Ce que tu vis est meilleur que ce que tu écris ». Il en était là, à quarante ans, qu'il se fût fort bien trouvé de jouir de ses facultés sans que le besoin le tourmentât d'en faire matériellement usage. Il lui eût suffi d'étendre à tout sa curiosité, d'épuiser en des spéculations, des expériences, sa passion de la vie, d'en exalter les joies dans une ascension où sa volonté loin de s'affaiblir se fût fortifiée...

Schiller, qui s'humanise à son contact, le rend au monde, au public. Sa collaboration aux *Heures* l'oblige d'écrire, et de se tenir au courant de l'activité littéraire par l'examen des manuscrits qui parviennent de toutes parts à cette revue. Il se

plaindra, plus tard, (*Conversations avec Eckermann*) d'avoir perdu beaucoup de temps aux besognes que Schiller réclamait de lui; mais tout bien considéré, sa gloire et les lettres y ont gagné.

Quand Goëthe fait revenir son ami à Weimar (1800), d'étroites relations s'établissent entre les deux hommes dont ils tirent un meilleur profit, que de leurs échanges épistolaires. Goëthe, en particulier, se sent plus activement stimulé par ce vivifiant contact. Non, à vrai dire qu'il soit influencé en profondeur. C'est superficiellement, en effet, que Schiller agit sur sa production. Goëthe ne retient des suggestions de Schiller que ce qui lui en paraît convenir à l'esprit de ses œuvres. Il rejette ce qui altérerait leur essence. Il oppose sereinement à tout ce qui tendrait à les lui faire modifier dans un sens abstrait ou seulement philosophique, la résistance la plus ferme. On s'étonne même que vivant comme il a vécu dans une confiance puis dans une intimité presque constante avec Schiller, il ait pu lui tenir secrètes les préoccupations dominantes de sa pensée. Qu'on songe à la maîtrise de soi qu'implique pareille discrétion... Schiller demeure toujours dans une ignorance complète des œuvres d'importance auxquelles Goëthe travaille. Il ne les lui révèle qu'une fois achevées. La surprise de Schiller est telle, alors, qu'il se sent frappé comme d'un coup de tonnerre.

Ainsi Schiller en saura rien d'*Hermann et Dorothee* avant que Goëthe y ait mis le point final. C'est assez, semble-t-il, pour justifier la sincérité de ses rapports avec son cadet, que se manifeste sa fécondité, dans les travaux qu'il accomplit en collaboration avec lui. A tour de rôle, par



exemple, Goethe et Schiller prennent la plume pour cribler de traits satiriques les mauvais auteurs dans les *Xénies*, sous prétexte de faire le tableau de la littérature allemande contemporaine. L'idée de ce recueil (idée empruntée aux *Cadeaux* de Martial) était de Goethe, d'ailleurs... Son effet sur les intéressés qui crièrent comme des écorchés vifs, le combla de joie. Schiller avait fait rentrer Goethe dans l'arène : il s'y ébrouait, rajeuni, ayant retrouvé avec ses dons de poète, l'entrain de la belle époque de Francfort. Exaltation passagère, sans doute, consécutive au coup de fouet que l'ardente conviction de Schiller lui a donné, ce besoin de rappeler à l'ordre les gribouilleurs de son siècle. Mais le temps est pour lui passé des vaines querelles. Il ne croit plus devoir s'imposer un effort pour convaincre les récalcitrants de l'authenticité des découvertes qu'il a faites, ou pour les rallier à ses opinions. Il n'y peut rien ; sa conception du monde est changée. Quand, en 1797, il reverra la Suisse, il avouera dans une lettre à Schiller, que les objets ne l'affectent plus que comme des symboles. Ce qui désormais lui importe c'est « d'aller au fond des choses » pour en dégager la signification éternelle. Le réalisme auquel il vise est d'ordre supérieur, non anecdotique. Il ne témoigne plus qu'un intérêt relatif au contingent, à ces aspects transitoires de la vérité immuable, auxquels les romantiques iront, au contraire demander le meilleur de leur inspiration quand ils ne les dénatureront pas.

Sans restreindre son activité (faut-il dire sociale?) à la poursuite de « l'art pour l'art », il dédaignera l'originalité — la singularité — du

sujet pour n'attacher d'importance qu'à l'expression de thèmes généraux dans la forme la plus achevée possible. Ecoutez-le formuler sa pensée : « L'homme véritable, ce n'est pas le philosophe, mais l'écrivain » ; et par écrivain, soyez sûrs qu'il entend l'individu qui excelle dans son métier, étant admis qu'un écrivain ne se distingue pas tant par la valeur des choses qu'il dit que par la qualité du style dans lequel il les dit. C'est dans l'art, estime Goëthe, que l'homme trouve son expression la plus haute ; c'est par l'acquisition d'une *technique* appropriée à ses moyens qu'il se réalise pleinement. Est-il nécessaire de souligner l'aristocratism foncier que révèle une ambition si modeste, en apparence ? « On fait toujours bien de garder ses idées pour soi », dira-t-il, du reste, à Eckermann ; et dans une lettre à Sulpice Boisserée : « Sur bien des choses, je ne peux m'entretenir qu'avec Dieu... »

Créer une œuvre qui existe par soi, qui ait une beauté formelle, indépendante de la spiritualité même de son auteur, voilà l'objet de Goëthe quand il écrit *Hermann et Dorothee*. « J'ai essayé, a-t-il dit, en le passant au creuset de l'épopée, de dégager de ses scories, l'élément purement humain de l'existence d'une petite ville allemande (...) et en même temps de faire refléter par un petit miroir les grands mouvements qui se produisent sur la scène du monde ».

Ce poème qui devait lui arracher des larmes aussi souvent qu'il le relut, il faut préciser qu'il lui donna le caractère le moins singulier. *Hermann et Dorothee*, c'est proprement, en effet, une idylle bourgeoise. Il la situe dans une **petite ville d'Alle-**

magne (Ilmenau) et en choisit les personnages parmi les plus humbles types de son temps. D'archaïsme, ici, on ne voit pas trace. Ce qu'il y a de poésie immuable dans les choses et dans les êtres, Goethe le cherche, le trouve à portée de son regard et le fait entrer dans le cadre antique. On se le demande : une œuvre aussi objective qu'*Hermann et Dorothee* n'annule-t-elle point l'aveu de Goethe que chacun de ses écrits ne fut qu'un des aspects d'une longue confession ? Toutefois, pour peu qu'on y réfléchisse, on se rend compte qu'il y a engagé une part considérable — la plus importante, peut-être, de lui-même. — La perfection à laquelle il a tendu, qu'il a réalisée, c'est assez, déjà, pour faire de ce poème une création inséparable de son moi le plus profond. Mais, de peindre l'humanité moyenne de son pays réveille en lui, dans sa pensée et dans son cœur, maints souvenirs étroitement associés aux heures qui composent la trame de sa vie.

Tempérament aristocratique, c'est par les gens simples, cependant, les moins frelatés, que Goethe se sent le plus séduit, et c'est à eux qu'il doit le meilleur de ses impressions. Il est né dans le milieu qu'il évoque ; il a pu apprécier les qualités modérées des hommes qui en font partie, leur sérieux, leur cordialité. Mais il est aisé de le comprendre : rien qui soit aussi antipathique à l'élite que cette affectation de supériorité intellectuelle, d'élégance morale qui en singe les authentiques vertus. La sympathie que Goethe témoigne pour cette raison à ses humbles héros, acquiert la valeur d'un épanchement intime, malgré l'impartialité de sa narration. Goethe ressuscite par la tonalité même, as-

sourdie ou grise, de son épopée bourgeoise, tout un monde de sensations anonymes en leur familiarité et d'autant plus émouvantes que leur douceur fut diffuse. Aucun rappel précis d'éléments déterminés de son existence ne vient rompre — il ne faut pas dire l'essor — mais la marche nonchalante de son imagination.

Le personnage dominant du poème est la famille. A la mise en valeur de cet élément essentiel de la vie nationale, le pittoresque de l'anecdote est sacrifié. Tout vient se grouper autour de cet élément, et tout en dépend. Rien n'est abandonné à la fantaisie, aucune concession n'est faite aux vellétés de révolte d'un individualisme turbulent. Le mobile des actions de « l'homme à l'état pur », travaillant à sa libération des contraintes de la nécessité, luttant sans relâche, avec discipline, pour asservir la nature, la plier aux formes de la civilisation, voilà ce qu'expose *Hermann et Dorothee*. Et telles sont les réactions défensives de l'espèce: comme un organisme sain élimine les germes nuisibles à son économie, elle exclut de la communauté les agents qui risqueraient de la désagréger...

On a vu, on a voulu voir dans l'œuvre de Goëthe une prédication patriotique. C'était la diminuer beaucoup. Goëthe a fait allusion, sans doute, à l'invasion de l'Allemagne par les armées françaises dans son épopée, comme l'actualité l'exigeait. Mais il ne marquait que mieux, en agissant de la sorte, l'inaltérable vérité du thème qu'il y développait. C'est que l'union de tous les citoyens d'un pays pour résister à l'envahisseur contribue à fortifier, en le mettant à l'épreuve, l'instinct de

solidarité qui les anime. Elle l'aide à prendre conscience de lui-même. L'unité d'*Hermann et Dorothee* s'ordonne ou s'étage sur plusieurs plans, et le sentiment national a une place importante dans sa perspective. Il s'intègre au sujet dont il est un des éléments constitutifs. « Expérience littéraire » comme on l'a justement dit, *Hermann et Dorothee* vise à la beauté, d'abord ; mais cette beauté sert d'illustration à une grande idée, et cette idée elle-même, sans être double, se présente à nous sous deux faces. Tableau de la famille — cellule de la vie sociale — *Hermann et Dorothee* est, aussi, image du « blond Germain », modèle de l'homme patriarcal...

La grande originalité de cette œuvre parfaite, écrite en vers hexamètres, et dont pour cette raison il est difficile d'apprécier tout le charme dans les traductions, réside en ceci, précisément, que malgré le caractère général que lui confère sa simplicité, il se situe dans un temps et dans un lieu déterminés. La nature qu'il célèbre et qui sert de cadre à son action est bien allemande ; bien allemands, aussi, ses protagonistes. Les Anglais avec le *Vicaire de Wakefield* plus encore qu'avec *Robinson Crusoë* ; les Espagnols avec *Don Quichotte* (bien que caricatural) ont réussi à doter leur littérature d'une épopée, — en prose, il est vrai — incarnant l'homme de leur pays, et donc comparable à celle de Goethe qui fixe en une sorte de synthèse idéale des traits durables de *Michel*. Nous point. Lamartine qui, seul, eût été capable d'exécuter une œuvre digne d'être l'équivalent d'*Hermann et Dorothee*, s'est laissé détourner de cette entreprise par la séduction captive du ro-

mantisme en narrant la romanesque aventure de *Jocelyn*. Mais notre humeur railleuse nous interdit de faire l'apologie de l'homme de notre terroir. Quand nous parvenons à surmonter notre penchant pour la satire, penchant attesté par *Bouvard et Pécuchet*, *A vau-l'eau* etc., le particularisme dont il faut rendre responsable la fiction de la littérature dite régionaliste, nous permet seulement d'écrire *Mirëille*, qui reste la peinture d'âmes spécifiquement provençales, encore que leurs plus beaux traits leur restituent un caractère antique. Peut-être, cependant, convient-il de dire, pour notre excuse, ou à notre louange, que la diversité des éléments qui entrent dans la constitution de notre type national, nous oblige à nuancer l'image du Français ou nous rend impossible de n'en concevoir et surtout de n'en représenter qu'un seul aspect...

\* \* \*

D'action dramatique, il n'y en a point dans *Hermann et Dorotheë* qui se compose d'une suite de neuf tableaux : *Le malheur partagé*, *Hermann*, *Les bourgeois*, *La mère et le fils*, *Le cosmopolite*, *Le siècle*, *Dorotheë*, *Hermann et Dorotheë*, *La perspective heureuse*, placés chacun, pour rappeler l'ambition classique de l'auteur, sous l'égide de l'une des neuf muses. Le premier de ces tableaux dont l'ordonnance pourrait être celle des compositions flamandes, nous met de plain-pied avec les personnages, assis au seuil de l'auberge, dite du « Lion d'Or », près du marché, fumant et buvant, s'entretenant de leurs affaires et des affaires du

pays, de la moisson qui se fera demain, des fugitifs épouvantés par l'approche de l'envahisseur et dont le passage à travers la ville excite la curiosité générale. On serait autorisé, d'ailleurs, à parler de scènes de genre à propos de tous les chants du poème qui ont chacun leur autonomie propre, si, limités ou circonscrits comme ils sont, ils n'éveillaient surtout l'idée de groupes baignés de lumière, ayant le relief des statues. Conçu plus plastiquement que psychologiquement pour répondre à la généralité des sentiments qu'il exprime, *Hermann et Dorothee* s'apparente aux œuvres architecturales. La poésie n'en est pas de celles où il faut voir le produit d'un art particularisé, individualisé à l'extrême. Par la perfection de son style épique, elle rejoint ces édifices primitifs où tout le savoir humain se trouvait résumé. Mais c'est un monument civil que Goethe a bâti. Aussi bien, au lieu d'alourdir sa construction de surcharges significatives, à plus forte raison d'ornements gratuits, la dépouille-t-il le plus qu'il peut. Ce à quoi il vise, dans sa poursuite de l'harmonie des lignes, c'est à une stylisation constante de la réalité moyenne. Il en ennoblit par là même les matériaux. Goethe n'a garde, au surplus, d'établir une distinction tranchée entre les gens de la ville et des champs qu'il décrit. Les travaux des citadins et ceux des rustres se confondent ou se complètent dans son idylle épique. C'est la réalisation même de cette vie équilibrée dont la prospérité résulte. Le monde évoqué par Goethe se révèle assez fortement organisé pour résister à la violence des événements qui, soudain, le bouleversent, affectent la vie familiale après avoir affecté la vie de la

nation, celle-ci et celle-là étant étroitement liées et dépendantes l'une de l'autre.

Bourgeois, villageois des campagnes voisines donnent aux malheureux qui désertent leurs foyers pour fuir l'envahisseur, des vêtements, des vivres... Au premier plan, le maître du « Lion d'or » et sa femme ; un pasteur, un pharmacien jouent le rôle du chœur antique en commentant les événements. Mais le fils de l'aubergiste, Hermann, qu'habite une âme généreuse, engage bientôt ses parents dans le drame, en s'intéressant au sort d'une fugitive, Dorothée qu'il a rencontrée sur la route poussant des bœufs attelés à un chariot et dont la vaillance l'a séduit plus encore que ne l'ont touché les malheurs. Insensible aux prétentions des filles à marier de ses voisins commerçants cosus ou aisés, il se sent pris d'amour pour l'inconnue dans l'infortune, ayant compris, en un éclair d'intuition, qu'elle est faite pour lui et lui pour elle...

Rien ne lui a paru, ne lui paraîtra jamais plus beau que sa fermeté, sa modestie, son dévouement au milieu de tant de souffrances. « C'est dans le malheur », lui a-t-elle dit, après avoir sollicité son secours, de façon très digne, pour une toute récente accouchée, « C'est dans le malheur qu'on apprend que le doigt de Dieu dirige les bons vers le bien... »

Faire de Dorothée sa femme, voilà, désormais, le seul vœu d'Hermann. Ainsi se conduira-t-il comme s'est comporté son père dans des circonstances analogues. Mais avec les années, l'aubergiste est devenu ambitieux. Il veut que son fils



conduise dans sa maison « une épouse opulente ». Cet honnête homme impose silence à ses bons sentiments, parce que, à mesure qu'il s'éloignait de l'âge héroïque où il plaçait le plaisir de l'effort au-dessus du gain, il a caressé plus tendrement la pensée de recevoir la récompense de son courage en voyant Hermann épouser une fille dont la dot ferait entrer de nouveaux biens dans sa maison... « Chacun ne réussit pas en recommençant, pour ainsi dire, à vivre ». Ainsi raisonne-t-il, comme le veut la règle qui est le fondement de la puissance bourgeoise. C'est assez qu'il ait lutté, couru des risques... Pourquoi se serait-il donné tant de tourments si ce n'était pas pour que son fils en recueillît le bénéfice, pour qu'il n'eût point à remettre tout en question?... Trouver « une maison tout établie », (« l'homme a des besoins nombreux, tout renchérit de jour en jour »), voilà le bonheur, et la source même du progrès...

Mais Hermann reste sourd aux arguments de la prévoyance. La jeunesse n'est pas le privilège de quelques-uns seulement... Il se retire, toutefois, pour ne pas tenir tête à son père, par respect, et s'en va pleurer au sommet du coteau, au pied d'un grand poirier, dans la campagne débordante de richesses, où sa mère se hâte de l'aller retrouver. Elle le console, le ramène à la maison. Elle y plaidera sa cause auprès du maître. C'est le plus beau, peut-être, en sa simplicité, des chants du poème. La confiance attendrie que l'accord de la mère et du fils a répandue en nous, nous la retrouvons dans les cœurs d'Hermann et Dorothee, réunis plus tard auprès de la fontaine où la jeune fille est allée puiser de l'eau comme une de ces vierges

légendaires dont elle a les harmonieuses proportions.

« Un rouge corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi ; son corset noir marque sa taille ; elle a soigneusement plissé le haut de sa chemise pour former la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique ; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité ; ses longs cheveux sont roulés plusieurs fois en tresses fortes autour d'épingles d'argent ; son jupon bleu, sous le corset, descend en petits plis à ses pieds... »

Ils dirigent leurs pas vers le soleil qui termine sa course. Et les voilà près de ce même poirier où Hermann pleurait tout à l'heure. De profondes nuées annoncent un orage. A la clarté de la lune qui brille encore, cependant, ils s'acheminent le long des champs, vers les marches de pierre d'une allée en berceau. Dorothée, ignorante des accidents de cet escalier, trébuche, et Hermann doit la soutenir :

« Elle tombe doucement sur son épaule ; leurs poitrines, leurs joues se touchent. Immobile comme le marbre, contenu par les ordres sévères de sa volonté, il ne la presse pas contre son sein d'une plus forte étreinte, et se borne à ne pas céder au poids. Chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme ; il sent les battements et la chaleur du cœur de son amante, il recueille l'haleine embaumée qui s'exhalait au bord de ses lèvres, et il porte virilement cette femme, ornement de son sexe par sa beauté et la richesse de sa taille ».

Ce tableau, d'une poésie dépouillée d'ornements

superflus, et d'une chasteté sur laquelle plane la grande aile du désir qui perpétue l'espèce, est digne du précédent dans sa grandeur. L'épopée se clôt sur l'évocation de la maison paternelle. Hermann ayant donné l'anneau à Dorothee, n'oublie pas le tragique des événements qui les ont rapprochés : « Opposons ensemble notre courage aux malheurs », dit-il à la jeune fille dont un premier fiancé a été tué à la guerre. « Si les ennemis nous menacent encore cette année ou dans un temps plus éloigné, viens me présenter mes armes et m'en revêtir... »

La tradition antique semble lui dicter ces paroles qu'on jurerait extraites de l'*Iliade*. L'épopée, l'idylle ou l'idylle-épopée compte peu d'aussi heureuses réussites qu'*Hermann et Dorothee*. Loin qu'elle soit froide, académique, (dans l'acception plastique du mot) comme les grandes machines de notre peintre David, cette illustration d'un idéal fait de fidélité au passé, de soumission au présent, à l'ordre, représenté par la famille, de solidarité et de charité nationale, de confiance dans l'avenir, enfin, émeut les sentiments qui vivront toujours au cœur des hommes.

\* \* \*

La synthèse à laquelle Goethe s'est élevé d'un mouvement majestueusement aisé, le tient plus que jamais éloigné de la copie servile de la réalité. *La Fille naturelle* (1799-1803), étudiée d'un point de vue plus actualiste qu'*Hermann et Dorothee* (qui n'y faisait qu'incidemment allusion) le problème révolutionnaire, c'est-à-dire l'introduction d'un élément perturbateur, comportant des prin-

cipes nécessaires de renouvellement, dans la stabilité sociale. Mais le personnage principal de ce drame, bien qu'emprunté à la chronique, est plus représentatif ou symbolique que conforme à l'histoire. Des idées générales, durables, non des êtres particuliers, éphémères, voilà ce que présente Goethe dans sa nouvelle œuvre.

Il est, alors, en pleine activité d'organisation, de réorganisation théâtrale, plutôt, et *La Fille naturelle* est une tentative d'application de ses théories esthétiques sur la scène de Weimar. En complet accord avec Schiller, il rêve de créer le drame allemand idéal, un drame dont « l'âme devienne celle du peuple ». Mais c'est au peuple à faire effort pour comprendre... Férés comme ils sont de haute littérature, Goethe et Schiller ne résolvent pas le problème de concilier les désirs du public, qui demande à être ému, amusé, et le souci de l'art. Au choix des pièces qu'ils font représenter, des considérations président qui relèguent au second plan, comme des quantités presque négligeables, le pathétique et le comique. On peut dire que l'indifférence de Goethe à l'égard des réactions de l'opinion va jusqu'au dédain.

« La direction, écrit-il à son subordonné, agit en conformité avec ses vues ; et pas le moins du monde selon les exigences du public ». Il dit, d'autre part, à Schiller : « On ne peut servir deux maîtres à la fois, et de tous les maîtres le dernier que je choisirais est le public assis dans un théâtre germanique ».

Quel mépris profond ! Et quelle plus singulière conception du rôle d'un animateur ! Mais Goethe voit ou veut voir plus loin que le présent. Son

attitude est philosophique. N'empêche que sans les étudiants qui constituent la partie la plus vivante de son auditoire, le théâtre de Weimar serait souvent presque vide... Ah! si Goethe relisait *Les Années d'apprentissage!* Mais il se trouve fort éloigné de ce livre, à présent. Les théories qu'il y a coulées, brûlantes comme de la lave, il en fait, refroidies, l'application. L'expérience n'a plus, à ses yeux, qu'un caractère idéologique, si l'on peut ainsi dire; elle a cessé de le passionner. De même analyse-t-il, à l'aide de procédés empruntés à la science, (à la chimie) dans *Les Affinités électives* (1809), les sentiments que lui inspira Mme de Stein et que l'on a hésité à assimiler à de l'amour. La fatalité, ce moteur secret de notre vie, lui paraît faire sentir son action, plus que partout ailleurs, dans les attractions qui rapprochent les âmes. Celles-ci obéissent dans leur combinaison à des lois subtiles, d'une grande complexité, et l'on comprend à voir l'attention que met Goethe à les démêler, l'intérêt que lui inspira, plus tard, Stendhal.

Lorsque Goethe compose son célèbre roman, Schiller est mort depuis quatre ans déjà (mai 1805), et rien ne saurait combler le vide profond creusé en lui par cette perte. Schiller est irremplaçable, et pour essayer de ressusciter les heures qu'il a vécues avec cet ami — « la moitié de son être » — Goethe sait trop bien que nous ne passons jamais par où nous avons passé, que, surtout, nous ne retrouvons jamais les éléments et les circonstances que le destin, à un moment donné, incorpore à la trame de notre existence. Il a épousé Christiane Vulpius, et il est père. Il se trouve dans les dispositions les plus favorables

pour faire un retour impartial sur son passé. Si le passé l'affecte encore, ce n'est que spéculativement. Longtemps, il a déploré une rupture avec Mme de Stein, qui le privait de bien des joies d'esprit, et c'est pour dissiper un malentendu préjudiciable à l'un comme à l'autre qu'il a renoué des relations d'amitié avec son ancienne maîtresse...

Dès 1789, il lui fait une visite de politesse, sans doute, dont il est permis de croire pourtant, qu'il espérait une heureuse issue, — mais c'est seulement en 1796 qu'à l'instigation de Schiller, il se décide à avoir une explication avec l'altière femme qui n'oublie pas ses blessures. Un matin d'été, qu'elle était assise sous les orangers, devant sa maison, il vint à elle sur l'allée du parc. Il marchait d'un pas mesuré, tenant son fils par la main — le fruit de son union avec cette femme qu'il avait choisie dans une classe sociale tellement inférieure à la sienne! A le voir ainsi accompagné, Charlotte comprit qu'il ne chercherait pas à se dérober par des faux-fuyants, qu'il allait, au contraire, au devant d'une immédiate et définitive liquidation de leurs torts mutuels...

« Je demeurerai toujours votre débiteur », lui avait-il écrit, naguère. Il lui avait dit, aussi: « Il est difficile d'être sincère et de ne pas causer de peine... » Il parla franc, cependant, et sans réveiller les susceptibilités anciennes, puisque Charlotte se demanda, après son départ, comment elle avait pu si longtemps le méconnaître... Les propos qu'ils échangèrent ou les questions qu'ils débattirent, on les devine à la lumière des *Affinités électives*. Mme de Stein ne s'attendait pas que Goëthe lui rétor-

quât les arguments qu'elle avait autrefois avancés en faveur du mariage — quand placée dans une situation analogue à celle de la Mme de Morsauf, du *Lys de la Vallée* — elle s'était défendue contre l'impétuosité de son désir. Car telle est la pensée profonde de Goethe dans les *Affinités électives*, malgré l'interprétation qu'on en a donnée: il conclut à l'indissolubilité de l'union consacrée de l'homme et de la femme, quelque surprenant que cela paraisse de la part d'un écrivain qui « sur tant d'autres choses avait des idées si tolérantes... » Otilie, l'héroïne des *Affinités électives* apparaît victime, en effet, de son obéissance intuitive à son inclination affranchie de la Loi. Ce ne sera pas trop de toute une vie de renoncement pour lui permettre d'expié ce crime qu'elle ne pouvait, toutefois, s'interdire de commettre, puisqu'en aimant Edouard, l'époux de Charlotte, elle a cédé à une force supérieure à sa volonté... Il ne faut pas chercher dans le roman de Goethe une reproduction exacte de la réalité qui l'a inspiré. Si Otilie (chez qui l'on retrouve plus d'un trait de la Mignon des *Années d'apprentissage*) incarne Christiane Vulpius, Charlotte, la femme d'Edouard, semble une sœur jumelle de Mme de Stein. Les rôles joués par les personnages sont intervertis. Ce sont des idées qui s'affrontent, des idées projetées dans l'absolu par des êtres douloureux, mais auxquels il n'importe de restituer leur individualité véritable. A cette hauteur où l'impartialité l'élève, Goethe ne se sent aucunement gêné pour reconnaître et pour proclamer à la fois la sainteté du mariage et celle de l'amour. Rien de révolutionnaire, — de romantique — dans la

constatation, toute objective, de l'existence de cette double vertu, au sens étymologique du mot, et de l'antagonisme qui peut en résulter. Goëthe ne conteste en aucune manière la primauté de l'ordre moral parce qu'il dresse en face les exigences de la passion dont il serait vain de contester les droits. Droits nécessaires, aussi, légitimes donc que ceux qui régissent les rapports sociaux. Il convient, certes, qu'Otilie, cette créature d'instinct, souffre humblement parce qu'elle s'est dévoyée en donnant son cœur à un homme qui ne pouvait lui appartenir, étant déjà marié. Mais il serait monstrueux (contraire à la nature) qu'elle se sacrifiât en se résignant à un mariage de raison avec l'architecte du château.

Le bonheur, seule le procure, dans l'harmonie, une union où l'accord de la passion et du devoir se trouve réalisé. C'est la conclusion même à laquelle aboutit la sagesse. Mais il y a bien d'autres choses que cette vérité — on voudrait pouvoir dire élémentaire — dans les *Affinités électives*. Léon Daudet parle à propos de cette œuvre si complexe et d'une rare subtilité de détails sous son apparence unie, le déroulement tranquille, sans péripéties saillantes de son action, « de la silencieuse pavane sensuelle de Charlotte, du Capitaine, d'Edouard et d'Otilie » ; car il y a un capitaine qui partage avec Charlotte un amour intellectuel ou spirituel aussi fervent que celui, tout sentimental et charnel, qu'éprouvent Edouard et Otilie... Etrange chassé-croisé, et qui n'apparaît ni systématique ni conventionnel quand on sait à quoi il fait allusion. Les idées et les sentiments de Goëthe et de Mme de Stein se mêlent ou s'échangent avec



une généreuse insouciance du tien et du mien dans *Les Affinités électives* qui nous présentent des modèles éternels, et attestent par là leur caractère classique.

En s'accusant, Goethe accuse aussi Mme de Stein : s'il enfreignit la loi sociale, elle transgressa le commandement de l'espèce. Le seul amour, tout platonique, dont sa froideur la rendait capable, était-il moins fautif que celui sensuel de Goethe?... Gardons-nous, en outre, de voir un être exemplaire dans l'énergique capitaine du roman, qui réussit à discipliner ses désirs pour pratiquer une bigamie spirituelle. La sympathie de Goethe irait plutôt — comme on le discerne aisément — à l'intuitive Ottilie, laquelle ne calcule point, et se sacrifie en cédant à la passion qui la possède tout entière. Mais le double adultère évoqué par Goethe relève de la Fatalité. Pourquoi n'a-t-elle pas uni Charlotte au Capitaine, Edouard à Ottilie qui eussent formé des couples parfaitement assortis ? Il est vain de se le demander. C'est le secret des dieux que les Anciens révéraient avec une terreur sacrée. Aux hommes conseillés par les Titans — les « mages », comme devait dire Victor Hugo — de se libérer d'une douloureuse servitude en prenant leurs responsabilités et en sollicitant la lumière de Celui qui gouverne le Cosmos par-delà les sphères inaccessibles.

## IX

### L'EUROPÉEN

La liaison de Goethe avec Christiane Vulpius avait divisé Weimar en deux camps. Dans l'un, on le blâmait de faire scandale, dans l'autre, on l'approuvait, au contraire, d'avoir rompu avec une pimbêche, qui lui imposait une abstinence contre-nature, pour satisfaire aux exigences d'une « sensualité saine ». En vérité, outre les plaisirs du lit (« l'alcôve verte ») fort appréciés par un homme chez qui, comme l'a écrit un de ses biographes (Gundolf) « la peau parle avant le cœur », Goethe trouvait l'équivalent de ce qu'on appelle un peu étroitement, le bonheur conjugal, grâce à Christiane. Cette fille dévouée, respectueuse, lui créait un foyer douillet et qui eût été un modèle de confortable si elle ne l'avait laissé envahir par sa remuante famille. Mais Goethe n'était point d'humeur à faire des scènes à sa compagne pour qu'elle donnât leur congé aux parasites qui encombraient sa maison ou plutôt celle de « M. le Conseiller », comme on disait. Pour se soustraire à l'importunité de ces gens, il se ménagea d'assez bonne heure un pied-à-terre à Iéna — l'équivalent d'un appartement de garçon — où il cherchait refuge quand il était en disposition de travailler. Il fallut bien

que Christiane s'accommodât de ces façons tant soit peu désinvoltes, et qui leur créait, du reste, à chacun, une totale indépendance... Goethe fait des cures en Bohême, en Suisse, ou voyage dans les vallées du Rhin et du Mein. Christiane, de son côté, villégiature à Lauchstädt. Ils n'ont guère de distractions en commun, ce qui les rapprocherait d'autre part. Christiane, que l'on reçoit bien partout, avec qui Mme de Stein se réconciliera plus tard, s'est créé une société un peu mêlée, bruyante, où elle se console de ne pas aller plus souvent à la cour — si tant est qu'elle en éprouve le besoin...

Avec cette compagnie, qui se compose d'étudiants, d'officiers, elle se rend au théâtre ou dans des bals publics pour y danser comme une grisette, quand son état le lui permet, car elle a donné à Goethe un fils, Auguste, puis quatre autres enfants, tous morts en bas âge. C'est à ce fils qu'elle devra en partie de devenir Mme von Goethe, malgré son vice : la boisson. Schiller s'apitoie dans une lettre à Körner, sur le sort de son ami que de « misérables circonstances domestiques » empêchent de produire autant qu'il le pourrait... Mais il faut prendre garde de ne pas donner dans l'extrême. Goethe ressemble à ces fleuves majestueux dont le cours est lent. La fièvre de la jeunesse tombée, c'est avec une nonchalance — toute relative encore, cependant — qu'il écrit, laissant une œuvre en train pour en reprendre une autre, enrichissant celle-ci des impressions du moment, apportant à celle-là le bénéfice de toutes récentes méditations. Il appartient à l'espèce de ces créateurs heureux que le sentiment de la fuite des ans n'affecte point, qui ne sont pas pressés et qui savent, avec certi-

tude, — étant peut-être à demi dans l'éternité — que tout de leur pensée sera moissonné à son heure...

Schiller le juge « trop faible » pour réagir contre le sort que lui fait sa femme. On est tenté de sourire d'une telle assertion. Goethe n'ignore pas, dans sa sagesse, qu'il perdrait plus de temps, de forces, à disputer qu'il n'en épargne en faisant la part du feu... Au reste, s'il cède la place à la clientèle de Christiane, il n'a ni animosité ni mépris pour Christiane elle-même. Ce n'est pas d'hier qu'il la connaît. Il ne l'a point découverte en la désirant moins ardemment. Ses qualités et ses défauts, qu'il a discernés dès la première heure, lui sont familiers. Il fait toujours le même cas de son bon sens, de sa simplicité, qui sont peuple, et qu'il apprécie pour cette raison. On a vu qu'il herborisait avec elle, l'interrogeait volontiers sur les matières qui faisaient l'objet de ses études scientifiques. Les ans venus, ses maternités successives aidant, elle a perdu, sans doute, la fraîcheur et la vivacité qui faisaient son plus grand charme; mais fût-elle demeurée aussi attrayante qu'à vingt ans, Goethe ne se serait pas moins lassé d'elle par l'effet de l'accoutumance. Il eût tout de même cédé comme le voulait sa nature, à la séduction de la nouveauté, du changement, en lui préférant d'autres femmes. Son affection pour elle demeure, et peut-être, est devenue plus profonde en changeant de caractère. En tout cas l'attiédissement physique de leurs rapports ne le rend pas injuste à son égard, encore moins ingrat.

En 1801, Christiane, grâce à la vigilance de ses soins, l'aide à se tirer d'une grave maladie, puis

d'une rechute, en 1805, laquelle le traînera, au-delà de la soixantaine, déchiré, de quatre en quatre semaines, d'affreuses crises de coliques néphrétiques. C'est à Christiane encore, à sa présence d'esprit, qu'il doit la vie sauve lors de l'irruption des troupes françaises dans le Grand-Duché, deux tirailleurs avinés l'ayant menacé de leurs armes jusque dans sa chambre...

Mais que comptent ces menus ennuis domestiques en regard des événements qui ébranlent l'Europe jusque dans ses assises, bouleversent de fond en comble son pays, les idées et les sentiments de ses compatriotes? Ces événements lui font sentir la nécessité de « tirer à soi plus étroitement » ses amis, et de resserrer — comme on l'a vu — les liens qui l'unissent à la mère de son fils. Son mariage a lieu « pendant la canonnade », cinq jours après la bataille d'Iéna.

Si apte qu'il soit à se défendre contre les influences extérieures, il ne saurait ignorer systématiquement des faits aussi considérables que l'organisation de cette Ligue du Rhin à laquelle Charles-Auguste se voit contraint d'adhérer, et dont le résultat est de consommer la ruine de l'Empire germanique. Un peu plus tard, c'est le désastre des armées prussiennes, toujours réputées invincibles, malgré Valmy, à proximité de Weimar même. Au prix de négociations difficiles, sa petite patrie d'adoption a réussi à éviter les misères de la guerre. Elle lui offre un abri, une sorte de refuge matériel et moral où il se trouve on ne peut mieux placé pour juger impartialement l'épopée napoléonienne. Il ne s'en fait pas faute, s'il se garde de rien dire qui le compromette. Aussi bien,

s'est-on étonné de ne relever dans sa correspondance, à cette époque, que des allusions fugitives à la tragédie qui se déroule. Goëthe semble, de parti pris, ne lui prêter qu'une attention lointaine, sinon distraite, comme s'il en suivait les phases du point de vue de Sirius, ou plutôt comme s'il en envisageait les conséquences *sub specia eternitatis*. Il s'efforce de vivre « en dehors du temps » ainsi qu'il l'a déclaré à son ami Knebel. Il se roidit pour que son intelligence n'abdique pas. « Fasse le ciel que nous vivions assez longtemps pour pouvoir considérer les événements sous l'angle voulu ». Ces événements relèvent, à ses regards, du transitoire; ils participent d'un ensemble dont la portée dépasse ses contemporains, et il s'interdit de leur prêter la même attention qu'à ses travaux de poète et de savant.

On se le représente mal désespéré. Et sans doute, ne saurait-on le convaincre que l'Allemagne soit anéantie par cette France magnanime qui accorde à la langue et à la civilisation des vaincus le droit de vivre et de se développer librement. Hans Carossa l'a dit: « Il sentait que, seule, la coque était détruite, non le noyau »; entendez la conscience nationale; l'élément spirituel, cela qui, par-dessus tout, importe et peut être préservé quoiqu'il advienne. « Serrez les rangs dans le royaume de l'esprit pour garder au moins jalousement, au milieu de la ruine générale, le palladium intact de notre littérature » — voilà son suprême conseil.

Qu'il soit contre les aventures révolutionnaires et guerrières, pour un développement humain harmonieux par la paix et la compréhension mutuel-

les, cela est certain, et il s'en faut qu'il ne ressente l'humiliation de l'Allemagne. « Ne me croyez pas indifférent » écrira-t-il plus tard à Luden, le 1<sup>er</sup> novembre 1813. « L'Allemagne me tient, à moi aussi, chaudement à cœur ». Il souffre de la misère commune. Mais il est sans haine.

On trouve « la haine nationale à l'état le plus intense et le plus vigoureux surtout aux degrés inférieurs de l'humanité », La haine nationale ne s'excuse, si elle ne s'explique, que dans la jeunesse. Il l'a dit au cours de ses *Entretiens* avec Eckermann, qui lui rappelait ces temps révolus : « Comment aurais-je pu haïr sans jeunesse ? Si ces événements étaient venus me toucher à vingt ans, sûrement, je ne serais pas resté en arrière ; mais ils eurent lieu quand j'avais passé la soixantaine... » Il ne comprend pas qu'on puisse exécrer Napoléon et continuer de chérir les Français ; car, en 1806, l'enthousiasme restait encore vivace qui avait fait la population rhénane accueillir les « soldats de l'an II » en libérateurs.

Dira-t-on qu'il est gallomane ? Quelle erreur ! Mais il voit quelque chose de providentiel dans l'effet de l'invasion française, créatrice de l'unité allemande. Avant cette invasion, l'Allemagne était partout et nulle part, entre le Rhin et le Memel, la Baltique et les Alpes. A Vienne, on disait : « Ici, c'est l'Autriche » ; à Berlin : « Ici, c'est la Prusse... » De constater les faiblesses de ses compatriotes, ne l'empêche pas d'admirer leurs vertus, et tout en reconnaissant nos qualités, il ne laisse point de souligner nos défauts. Selon lui nous avons « de l'intelligence et de l'esprit », mais nous manquons de « fond » et nous som-

mes privés de « piété ». Il nous refuse, aussi, le pouvoir d'objectivité. C'est une opinion un peu courte, mais qui s'explique quand on sait qu'il nous jugeait à travers le XVIII<sup>e</sup> siècle. La frivolité de ce siècle, lui faisait oublier le sérieux du précédent, et il est mort trop tôt pour assister à la grande renaissance religieuse et critique, aussi, du XIX<sup>e</sup>... Sa probité intellectuelle, lui eût commandé, du reste, de marquer l'intérêt qui, vers la fin de sa vie, poussait nos écrivains, nos philosophes et nos savants à traduire et à étudier les œuvres de ses compatriotes — intérêt qui devint vite sympathie et admiration, car il est certain que nulle part on n'a parlé de l'Allemagne avec autant d'enthousiasme que chez nous, entre 1830 et 1870.

En 1806, Goethe juge le peuple allemand en retard sur cette *nation* française envers laquelle il se reconnaît tant d'obligation. « Comment aurais-je pu, moi, pour qui la civilisation et la barbarie sont choses d'importance, haïr une nation qui appartient aux plus civilisées de la terre et à laquelle je dois une si grande partie de ma propre culture? » devait-il dire à Eckermann, vingt-quatre ans plus tard.

On le sait, il a subi l'influence de Jean-Jacques Rousseau, et il est demeuré fidèle aux idées qui faisaient — après la prise de la Bastille — les hommes de sa génération tenir les Français non pour des ennemis mais pour des amis. Il continue à voir en eux les représentants d'une certaine manière de penser, on peut dire *attique*, maintenant que Napoléon a « dessouillé » la Révolution. Ce qu'il a en exécration, c'est le *caprice* démocratique, auquel il préfère la tyrannie des « gens d'es-



prit ». « Avant la Révolution française, tout était effort », a-t-il constaté. « Après la Révolution, tout a tourné en revendications ». Chose singulière: il se refuse à chercher dans l'histoire des lois naturelles, comme Frederich Gondolf en a fait la remarque, et son libéralisme n'est pas un principe, mais un instinct. Comptent seulement pour lui les gens de métier, d'expérience, créateurs d'ordre. A défaut d'une paisible évolution qui sera toujours troublée par les charlatans, que souhaiter d'autre que l'établissement de valeurs morales appuyées sur une réalité matérielle?

\*  
\* \*

Le 29 septembre 1808, Goethe arrive à Erfurt (à quelques lieues de Weimar) à la suite du grand-duc, qui fait partie du cortège des petits potentats assemblés par l'Empereur, autour de sa personne: « un parterre de rois » pour l'acteur Talma. Goethe assiste à la représentation d'*Andromaque*, le jour même, à celle de *Britannicus* le lendemain. Des grenadiers gardent la porte du théâtre, et chaque fois un triple roulement de tambours a salué le Tsar. En dépit de cet appareil militaire, on prête au maître de l'Europe des sentiments, des idées pacifiques. « On le croit ambitieux, aimant la guerre, dit Alexandre. Il n'en est rien. Il ne fait la guerre que par une nécessité politique, que par un entraînement de situation ».

Goethe qui, selon le *Moniteur* en date du 8, « paraît apprécier parfaitement nos acteurs », écoute, observe, se fait une opinion personnelle. Le 2 octobre, à 11 heures du matin, il se présente chez l'Empereur qui l'a mandé. Napoléon est assis

à une grande table ronde. Il déjeune, ayant à quelques distance, Talleyrand, à sa droite, Daru, à sa gauche. Berthier et Savary se trouvent derrière. Goethe se tient debout, à distance convenable. L'Empereur le considère un moment, puis : « Vous êtes un homme », déclare-t-il. Cette courte phrase produit une profonde impression sur le poète. Napoléon lui a décerné l'éloge auquel il pouvait être le plus sensible. Il s'incline. « Quel âge avez-vous ? » — « Soixante ans » — « Vous êtes bien conservé. Vous avez écrit des tragédies ? » Ici, Daru prend la parole pour Goethe. Il croit devoir vanter la traduction que le poète a faite du *Mahomet* de Voltaire, occasionnellement pour le théâtre de Weimar.. « *Mahomet* n'est pas une bonne pièce », dit Napoléon, qui reproche à Voltaire d'avoir trahi dans cette œuvre la personnalité d'un des grands conquérants du monde. Et c'est le tour de *Werther* d'être passé au crible. L'Empereur a lu l'œuvre de jeunesse du poète, (elle se trouvait dans son bagage lors de la campagne d'Egypte). et ce qu'il en dit témoigne qu'il y a pris un vif intérêt, il l'a lu et relu pas moins de six fois. Il a dû retrouver dans cette œuvre, ardente malgré son dénouement, bien des sentiments qu'il a éprouvés. Et qui sait si le spectre du suicide n'a pas hanté son esprit quand, petit officier, dévoré d'orgueil, il voyait la fortune le fuir, l'occasion d'employer ses dons lui manquer?...

« Après diverses remarques, toute d'une grande justesse », note Goethe, « il cita un passage et me demanda pourquoi j'avais écrit cela ». Il déclara : « C'est contraire à la nature... » et développa son idée avec cette précision qu'il apportait

à tout. Goëthe l'écoutait calmement. « Je ne sache pas », dit-il avec un sourire, « qu'on ait jamais fait objection pareille, mais je la trouve très juste. Ce passage n'est pas naturel, il est vrai. Mais peut-être le poëte mérite-t-il qu'on le pardonne d'user d'artifice quand cela lui permet d'atteindre son but d'une manière plus simple et plus aisée... » Napoléon approuva, et revenant au théâtre, il en fit la critique en homme ayant étudié la tragédie avec toute l'attention d'un juge en matières criminelles. Sa condamnation des drames où la fatalité joue le principal rôle fut sans appel. « Ces pièces appartiennent à une époque obscure », trancha-t-il. « Au reste, que veulent-ils dire avec leur fatalité? La fatalité, c'est la politique ». Il tient à cette opinion, et ne voit pas d'autre cause aux malheurs qui se sont abattus sur la famille des Atrides, que le pouvoir dont dépend le gouvernement des Etats...

L'entretien, qui se termine par quelques paroles aimables sur la famille du poëte et sur ses enfants. n'a pas duré moins d'une heure. Toutes ses phrases — toutes ses sentences plutôt — l'Empereur les a coupées, par besoin d'approbation, d'un « Qu'en dit monsieur Goet » en prononçant le nom comme s'il ne se composait que d'une syllabe brève: *gueutt...* Et le poëte, en se retirant, l'entend répéter: « Voilà un homme ».

Quatre jours plus tard, on donne à Weimar des fêtes splendides en l'honneur du héros: chasse sur le champ de bataille d'Iéna, bal à la cour, représentation de *La Mort de César* avec Talma pour principal interprète. Napoléon a retrouvé Goëthe et, durant le bal, l'entretient de nouveau de la

tragédie. C'est un sujet qu'il a à cœur. Wieland, qui est à côté de Goëthe, écoute; mais c'est à Goëthe que s'adresse particulièrement l'Empereur. Parlant des littératures anciennes et modernes, il s'exprime en latin, en classique, rebelle à la compréhension du génie de Shakespeare... « Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous n'aime pas les genres tranchés ». Fi du drame! « La tragédie devrait être l'école des peuples et des rois » (à condition de ne pas oublier que la fatalité, c'est la politique — et ceci sous-entendu, que la politique, c'est Napoléon) — « La tragédie est le sommet de l'art pour l'écrivain. Vous, par exemple, monsieur Goet, vous devriez écrire une *Mort de César*, mais d'une façon plus digne, plus grandiose que celle de Voltaire. Ce travail pourrait devenir la plus belle tâche de votre vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses grands desseins... »

Mettre un poëte véritable au service de son désir d'unification de l'Europe, tel est le rêve de l'Empereur depuis longtemps. Goëthe, écrivant un *Jules César*, tout plein d'allusions à Napoléon, quel merveilleux instrument de propagande! En France, où Chateaubriand s'est déclaré ouvertement son ennemi, où il n'a trouvé pour lui complaire que des auteurs médiocres, il a dû de bonne heure renoncer à son espoir de susciter une littérature digne de ses exploits. N'a-t-il pas, cette fois, découvert ce qu'il cherchait? Il se fait pressant: « Venez à Paris. Je l'exige de vous; là vous trouverez un cercle plus vaste pour votre esprit d'ob-

servation; là vous trouverez des matières immenses pour vos créations poétiques ».

Goëthe n'a jamais visité de sa vie une grande capitale. Comme Vienne et Londres, Paris lui est inconnu. Il n'a même pas vu Berlin et qu'a-t-il cherché, trouvé d'autre à Rome que l'Antiquité? Goëthe avait cela de commun avec Victor Hugo, qu'il n'aimait pas à voyager; encore fit-il un assez long séjour en Italie, tandis que Hugo n'alla en Espagne qu'enfant, dans le fourgon du Général, son père. Cette façon de courir les routes a pu le dégoûter à jamais des déplacements. Mais tous deux, l'Allemand et le Français étaient des imaginatifs, à qui le monde d'images qu'ils portaient en eux suffisait à l'évocation de toutes choses... L'un et l'autre, celui-ci dans *Les Orientales*, celui-là dans *Le Divan oriental-occidental*, ont chanté des pays de lumière sans y être allés. On peut préférer la manière sobre, idéale, de Goëthe à celle, éclatante, de Hugo... Mais c'est un signe: Goëthe et Hugo savaient se passer du document précis, indispensables aux tenants de l'école naturaliste. Ce qu'il y a d'espagnolisme en lui, Hugo l'a puisé une fois pour toutes, presque inconsciemment, *tra los montes*; tandis que Goëthe s'estima satisfait, sinon comblé, quand — à travers Rome — il eût confronté son génie avec celui de la Grèce...

Goëthe est demeuré, sa vie durant, un provincial; mais l'impersonnalité de son art est à ce point souveraine qu'il ne viendrait à l'esprit d'aucun de ses lecteurs de s'en aviser. Pour l'enrichissement de son œuvre, point n'est besoin qu'il coure le monde ou seulement se dénationalise, comme le fera, plus tard, un Beyle, qui se dira « Milanais ».

Il est de ces « Européens » en lesquels viennent se concentrer les lumières des autres pays à la façon des rayons du soleil dans une lentille de verre. Mais, enfin, pour sa curiosité, son agrément personnel, il ne lui déplairait pas de connaître la capitale de la France... Il voit fort bien la place qu'il occuperait, le rôle qu'il pourrait jouer sur cette vaste scène dont la gloire de Napoléon amplifie encore l'éclat. Seulement, l'âge est venu, et, sinon la fatigue, du moins le détachement qui résulte de la sérénité acquise ou conquise. A cette époque, il faut tenir compte des frais, de la difficulté d'un long voyage, et Goethe a ses habitudes. Il lui serait pénible de rompre avec elles. Enfin, il a remis sur le chantier ce drame dont la préoccupation n'a cessé de dominer ses œuvres, *Faust*, et il s'en faut de tout que *Faust* soit une « tragédie... » *Faust* échappe aux classifications. C'est la négation même des « genres tranchés ». Sans doute, l'Empereur passerait à son poète officiel, ce *monstre*, s'il écrivait une *Mort de César*, conforme à son désir. Goethe le sait, et que la création d'un pareil ouvrage ne lui serait nullement impossible, ne l'obligerait même pas à renier ses idées, à se démentir. Seulement, il lui faudrait s'imposer un redressement de pensée auquel il répugne. Possibles à trente ans, ces exercices de souplesse, ne le sont plus passé la soixantaine...

Que répondit-il à Napoléon? On l'ignore. Il est resté secret, en somme, sur les détails de sa conversation avec l'Empereur. Il n'en a livré que la squelette à la postérité. On ne sait même pas à quel passage de *Werther*, Napoléon fait allusion quoique à en croire le chancelier von Müller, ce

serait sur le complexe d'amour et d'ambition de son héros que Napoléon aurait repris Goethe. Mais l'amant, l'époux de Joséphine ignorait-il que les deux sentiments ne sont pas incompatibles, et vont de pair assez souvent?... Déçu, à la fois, dans sa passion pour Charlotte et dans son désir de gloire, Werther est doublement justifié, semble-t-il, de mettre fin à son existence. Quoi qu'il en soit, Goethe et Napoléon se séparèrent mieux que contents, enchantés l'un de l'autre. Napoléon ne se montra pas tyrannique dans son insistance (on croit l'entendre dire : « Vous réfléchirez, Monsieur Geutt ») et Goethe ne fit pas preuve de servilité en acceptant la Légion d'honneur, « l'étoile des braves » dont il le décora.

Goethe n'a pas attendu de voir l'Empereur, d'en recevoir des flatteries ou de justes hommages, pour l'admirer, et le lion savait rentrer ses griffes quand il voulait caresser. Dès 1805, il s'est rendu compte de l'importance exceptionnelle du Héros. Il a vu, d'abord, en lui une sorte de virtuose inouï, traitant le monde comme Hummel — le célèbre pianiste — traitait son clavier : un *daïmon*; puis, l'envoyé de la Providence, un phénomène historique, le grand harmonisateur des peuples occidentaux. Il écrit, le 3 janvier 1807 à son ami Knebel :

« Si quelque chose était prévisible en ce bas monde, on aurait bien dû prévoir que la suprême réalisation où pouvait atteindre l'histoire devait se produire au sommet de cette nation, la France de si grande — peut-être de *trop grande* — civilisation. On nie le démesuré aussi longtemps qu'on le peut, et on se refuse à admettre les détails qui

le composent. Mais quand on entend décrire avec naïveté cet empereur et son entourage, on se rend compte qu'il n'a encore existé et qu'il n'existera peut-être plus jamais rien de semblable ».

Napoléon est apparu à Goethe tel qu'il se l'était figuré : il ne l'imaginait pas autre, et l'a tout de suite *reconnu*. Il portait le signe de ceux qui ont une mission à remplir. Non seulement Goethe n'est point aveugle au point de nier l'évidence, mais il voit au delà des faits présents, dans l'avenir, où son optimisme raisonnable l'incite à mettre une entière confiance. Il a une théorie de l'évolution. Il croit que le monde « est emporté dans un progrès éternel », se développant en spirale, de sorte que si les faits se reproduisent, ou paraissent se reproduire plus ou moins exactement, c'est toujours en se haussant d'un cran, en se plaçant chaque fois sur un plan plus élevé... Il était conforme à sa conception du rôle civilisateur de l'Occident qu'il admit la possibilité d'un déplacement du centre de domination (de rayonnement) de cette partie de l'ancien monde, au bénéfice de l'un ou de l'autre des peuples qui la composent. *Européen*, éminemment, Goethe n'a pas de l'*étranger* la même notion que le commun des hommes. L'*étranger*, ce peut être le sujet de race noire ou jaune — mais il se sent tout à fait à son aise, nullement *dépaysé*, avec un Italien, par exemple, à plus forte raison, peut-être, avec un Français. Il considère l'Europe comme une grande famille dont les compétitions ne sont, ne devraient pas être des rivalités. Pour lui, un meilleur destin (la réalisation du grand rêve de paix qui hanta de tout temps les élites) doit sortir de l'émulation générale dans



un même désir de collaboration pour le bien. Et qu'on rougisse de s'inspirer de l'exemple de son voisin, de se mettre à son école, lui paraît une survivance d'anciens préjugés, un legs encombrant des époques de barbarie...

Il protestera, plus tard, contre le reproche qu'on lui a fait de manquer de patriotisme. Il sait qu'il est possible d'aimer sa patrie « et comme homme et comme citoyen » tout en aspirant, par delà, à quelque chose qui la dépasse. En poésie, « la patrie de ses forces et de sa production », il appelle ce quelque chose, « le noble et le beau ». Philosophiquement, il l'appellerait l'*humain*. « Et puis, que veut dire aimer sa patrie, que veut dire faire œuvre de patriote ? Lorsqu'un poète s'est employé, sa vie durant, à combattre les préjugés nuisibles, à répudier les vues étroites, à éclairer l'esprit de ses concitoyens dont il a épuré le goût, ennobli les pensées et les sentiments, que lui reste-t-il de mieux à faire, et comment se montre-t-il meilleur patriote ? »

Quelques jours après la bataille d'Iéna, Goethe dit à Riemer que « le sentiment de la liberté et l'amour de la patrie que l'on croit puiser chez les anciens, a dégénéré en caricature grimaçante chez la plupart des gens » — « Le patriotisme corrompt l'histoire ». ira-t-il jusqu'à déclarer, en 1817, dans une lettre à Riemer. Parole qui paraît impie si l'on ne prend soin de discerner la nuance qu'elle comporte. Goethe n'a pas fait litière des sentiments qui, dans la fleur de sa jeunesse, lui inspirèrent *Goëtz de Berlichingen* et *Egmont*. Ce contre quoi il s'insurge, c'est cet amour de la patrie qui dégénère en passion et qui, en rétrécis-

sant notre vision, nous empêche de reconnaître, en même temps que les supériorités des autres peuples, nos propres insuffisances. *Au plus civilisé* ou *au plus fort* (Goethe ne sépare pas celui-ci de celui-là s'il ne les confond comme Hegel), il appartient de servir de guide aux moins civilisés, aux plus arriérés... « J'ai souvent éprouvé une amère souffrance », écrit Goethe dans la lettre à Luden, citée plus haut, « à la pensée du peuple allemand, qui est si estimable individuellement et si misérable dans l'ensemble... »

« Le destin du peuple allemand, n'est pas encore rempli » ajoute-t-il. Et il explique, donnant à son raisonnement une portée plus générale — européenne : — « Notre vie ne nous porte pas à nous séparer ni à nous isoler des autres peuples, mais tout au contraire à frayer avec eux le plus possible (...) Toute la marche de notre culture *et de la religion chrétienne elle-même* nous pousse à nous communiquer, à mettre en commun, à nous soumettre et à cultiver toutes celles des vertus sociales où l'on cède et se montre complaisant, même au prix de ses sentiments et de ses affections ».

Que les Allemands se plient donc à la lucide volonté du maître qui vient leur apporter ce dont ils manquent. « Résister à un supérieur » s'écrie-t-il « se montrer intraitable et récalcitrant envers un vainqueur, parce que nous avons été nourris de grec et de latin, alors que lui ne comprend rien ou presque rien à ces choses, tout cela est enfantin et absurde ».

Dieu donne toujours aux meilleurs ou à ceux qui portent en eux les plus grandes virtualités, le conducteur nécessaire en même temps que les

moyens d'assurer leur suprématie... Goethe considérait le génie comme « une force incessamment féconde » : les natures du genre de Napoléon « rien ne peut les vaincre, sinon l'univers même contre lequel elles ont entrepris la lutte ». Aussi désapprouve-t-il la guerre dite de « libération » qui soulève les peuples germaniques contre le maître du monde, en 1813. Il tient cette insurrection pour un acte de démente : « Vous ne briserez pas vos chaînes » écrit-il. « L'homme est trop puissant ; vous les sentirez seulement vous entrer plus profondément dans les chairs ».

Il semble bien que l'on touche, ici, le fond de la pensée de Goethe. A défaut de cette victoire que les Allemands ne sont pas capables de remporter sur eux-mêmes en surmontant leurs sentiments, il souhaite la défaite des patriotes ; l'inanité de leur résistance à la volonté du maître qui apporte la paix... Il voudrait que fût liquidée, enfin, cette irritante question des nationalités dont l'individualisme est une source perpétuelle de conflits. Le plus difficile est fait maintenant, estime-t-il, il n'y a plus qu'à prendre son parti d'une opération qui, si douloureuse qu'elle ait été, sera salvatrice, et ne pas par rancune d'orgueil blessé tout remettre en question. Déjà Dante n'avait-il pas pensé ainsi, qui souhaitait que Henri VII d'Allemagne s'imposât à l'Italie pour y faire régner l'ordre, et militait dans son traité *De Monarchia* pour le rétablissement de l'Empire, tel qu'il avait été au temps d'Auguste ?

Un démenti devait être donné cependant, à l'affirmation de Goethe : le jour vint qui vit les vaincus libérés de la domination des vainqueurs. Mais

Goethe qui, malgré l'indifférence à laquelle il s'efforçait apparemment, restait attentif, n'inclinait pas à croire aux miracles. On peut penser, du moins qu'il en savait le caractère éphémère. L'événement qui fit crouler l'édifice napoléonien retardait seulement à ses yeux l'heure inexorable de l'unité européenne. Il le vit sans joie, sans tristesse profonde, non plus, protestant, néanmoins, contre l'acharnement qu'on mettait à dénigrer le géant abattu. « Laissez-moi mon Empereur en paix », disait-il.

Les êtres comme Goethe savent attendre. Ils ne maudissent jamais la vie car ils savent qu'elle poursuit un but sous ses apparentes contradictions. Elle a son avenir comme nous avons le nôtre, et la sérénité, l'individu ne la réalise que dans l'accord de ses lois particulières avec les lois universelles. Toujours attentif au présent, Goethe n'oubliait rien du passé, de ses grandes leçons (qu'il faut savoir interpréter); mais il pensait en fonction de l'avenir. Il mettait sa confiance en lui, espérant tout des élites. Il l'a écrit :

« Il faut toujours beaucoup de temps pour que deux nations se connaissent, et quand cela arrive, c'est toujours grâce à deux talents qui se découvrent l'un l'autre, bien avant que la masse puisse le faire ».

Honorer l'Allemagne, la servir, c'était surtout dans son esprit se dévouer à l'humanité, en cultiver en lui-même un de ses représentants les mieux doués. On n'est utile à son pays qu'en s'attachant à la vérité qui le dépasse, si grand soit-il; et l'on ne saurait être un bon citoyen qu'on ne soit d'abord un homme.

## MINNA, BETTINA, MARIANNE

Le 13 septembre 1808, quelques jours avant son entrevue avec Napoléon, à Erfurt, Goethe a eu la douleur de perdre sa mère. Aussitôt — n'est-ce pas une sorte d'hommage à la mémoire de la chère disparue? — il entreprend d'écrire ses souvenirs de jeunesse. (*Fiction et Réalité*). Mains fantômes s'agitaient confusément devant les regards de sa pensée, auxquels cette mort a rendu l'existence; et lui-même se sent renaître. Non que sa puissance ni son activité intellectuelles aient diminué durant les années, terribles pour l'Allemagne, de la domination napoléonienne. Mais l'âge venu, les maladies l'ayant ébranlé, il croit près de sonner l'heure fatale... Il confie à Zelter qu'il se comporte « comme une ombre qui a déjà passé le Cocyte ou tout au moins trempé ses lèvres dans le Léthé ». On relève dans sa correspondance quelques allusions à son mauvais état physique, d'un ton chagrin ou, plus exactement, d'un humour attristé, comme celle-ci: « Quand on a renoncé à la santé, c'est déjà bien gentil d'être seulement malade de façon tolérable et de se trouver dans une situation où l'on peut dorloter ses misères comme des enfants mal élevés... »

Goethe s'efforce de dominer ses maux de la même façon qu'il stylise les événements auxquels il fait allusion ou recourt aux symboles pour énoncer les vérités les plus tangibles. On l'a vu : *Les Affinités électives* ont un caractère abstrait qui surprend quand on considère les problèmes qui y sont traités. On dirait que Goethe demande à la pratique constante des méthodes du classicisme de lui conserver l'équilibre qu'il craint de perdre, et il s'essaie même à des sonnets, cette forme poétique jusqu'alors inusitée en Allemagne. Une discrétion singulière l'incite à envelopper d'ombre sa pensée, tandis qu'il recherche de plus en plus la transparence dans son expression. Le contraste est frappant, par exemple, entre la lumineuse perfection de *Pandore* (1808), cette tragédie dont le sujet est emprunté à l'antique légende, et l'hermétisme des thèmes qu'elle développe décorativement. La grande préoccupation de Goethe est, alors, la conciliation de ces deux réalités antagonistes (au moins en apparence), la vie active et la vie rêveuse ou contemplative. Il se refuse à s'abandonner tout entier à l'une ou à l'autre qu'il incarne respectivement dans sa pièce en les deux frères Prométhée et Epithémée. L'union du fils et de la fille de l'*homo faber* et de l'*homo artifex* — Philéros et Epiméléia — réalisera l'ambition de Goethe. Le poète annonce par le truchement allégorique d'Eös, surgi de l'écume marine, le jour nouveau qui va luire sur le monde, et le retour de Pandore, les bras chargés de précieux dons...

L'œuvre de Goethe transfigure la déesse de la fable contée par Hésiode. Une pensée misogyne a conçu cette Eve du paganisme dont la curiosité

cause le malheur de l'humanité. Or, Goëthe se refuse à rendre la femme responsable des torts dont on l'accuse. Il déclare ne pouvoir « enfermer l'idéal » qu'en elle. La réserve dans laquelle il se drape avec une dignité que l'on a prise à tort pour de la froideur, est toute tissée de pudeur morale. On en dirait les plis arrangés par une main féminine. S'il se sent renaître, ainsi qu'on vient de le dire, c'est parce qu'il s'est fait une conception de l'amour exempte de violence. Comme la brutalité de la traduction directe des événements dans ses écrits — tout pleins, cependant, cette fois encore, d'allusions à l'actualité — il bannit de son besoin de beauté la fureur désordonnée, destructrice de l'objet même de son désir. La passion lui semble contrarier l'instinct conservateur qui se trouve à l'origine de toute aspiration esthétique ; et il lui est impossible de séparer ce « tressaillement » qu'il dit être « la meilleure part de l'homme », de son sentiment de l'harmonie.

L'aurore de la seconde vie qui commence pour Goëthe, c'est la certitude dont il se sent inondé que le coffret promis aux hommes par Pandore, contient, sur toutes choses, la *douceur*, qu'il faut distinguer de la bonté. La douceur — dans les diverses acceptions du mot — voilà le don et, aussi l'accomplissement suprême ; car Goëthe n'en sépare pas la qualité physique du caractère moral. Il ne saurait exister pour lui de mansuétude ou d'indulgence qui ne s'accompagne de sensualité heureuse, et ce qui plaît à l'esprit doit plaire en même temps au cœur et aux sens...

La beauté, inséparable à ses yeux de la jeunesse, et qui lui apparaît toujours « sous les

traits de la femme », il vient de la rencontrer de nouveau à Weimar. Après être allé se reposer à Carlsbad durant l'été de 1807, il est rentré dans la capitale du Grand-Duché en 1808, ayant écrit la plupart des récits qui seront incorporés aux *Années de route de Wilhelm Meister*, ce livre destiné à tracer une ligne de conduite à l'Allemagne blessée. Il cherchait à Weimar le calme ; mais celui-ci réalise alors un tel absolu qu'il en est bientôt excédé. « Les longues soirées d'hiver sont presque intenable ici », mande-t-il à Mme de Stein. Il ajoute, d'autre part : « Il règne un si grand calme dans cette ville que je le trouve excessif, moi qui suis venu pour le chercher... » Il se crée un dérivatif à son ennui dans le salon de l'éditeur Frommann, ce foyer à la fois littéraire et mondain où, sous l'impulsion du dramaturge Zacharie Werner on essaye d'oublier la tristesse des temps en se livrant à des jeux de bonne compagnie. Ce n'est plus le génie d'Athènes mais celui de Florence ou de n'importe quelle autre ville de la Renaissance, célèbre par ses tournois d'esprit, qui anime les hôtes de Frommann. Goethe est bientôt retenu dans le salon de l'éditeur et de sa femme par la présence de la jeune fille qu'ils ont adoptée, Minna Herzlieb, le modèle de l'Otilie des *Affinités électives*, a-t-on dit. Mais nous savons ce qu'il en est. Qu'on retrouve certains traits de Minna dans l'héroïne du roman de Goethe, rien de surprenant à cela. Goethe écrivait son œuvre sous l'influence de la délicieuse enfant, et ne pouvait pas ne point mêler quelque chose d'elle à sa création. Mais une pensée à laquelle Minna était étrangère animait celle-ci.



Goethe avait connu Minna, gamine encore, et déjà sa grâce l'avait séduit. Jolie comme elle est, à dix-huit ans, avec « des traits enfantins et de grands yeux bruns — plutôt doux, plutôt aimables que brillants — qui vous regardaient avec une affectueuse candeur, et vous charmaient quoi qu'on pût faire », écrit sa portraitiste Louise Seidler, Minna n'incarnerait-elle pas plutôt Pandore? Une « rose virginale ». Elle avait une prédilection marquée, du reste, pour les roses blanches, toutes simples, la seule parure qu'elle se permit. Des nattes noires brillantes comme l'aile du corbeau encadraient son gracieux visage, coloré par un sang vif; et la sveltesse de sa taille rivalisait avec les souples inflexions de sa voix quand elle chantait les *lieder* de Goethe, mis en musique par Reichard...

Quelle plus séduisante personification de la candeur virginale, Goethe vit-il jamais? Ce n'est pas l'innocence sans éclat, sans flamme. Au contraire, Minna admire le poète, le révère. « Je puis t'assurer, écrit-elle à une amie, que, bien des soirs, quand je rentrais dans ma chambre et que tout faisait silence autour de moi, et que je réfléchissais à tout ce qu'il avait encore dit de merveilleux dans la soirée, et pensais à ce que cet homme peut faire de lui, je versais des torrents de larmes et ne parvenais à me calmer qu'en me disant que tous les êtres ne sont pas nés au même niveau, mais que chacun doit agir dans la mesure de ses forces, là où le destin l'a placé ».

L'enthousiasme exalte l'âme de Minna, avide d'éprouver ses forces et de saisir la vie qui appa-

rait lumineuse à travers l'irisement des rêves. Comment la voyant, lui parlant presque chaque jour, Goethe n'eût-il pas pris un douloureux plaisir à caresser en l'Otilie des *Affinités*, l'image d'un impossible amour? Il se plaît, peut-être, à en intensifier l'ardeur, à s'exagérer la peine qu'il éprouve à y résister. Otilie, ce n'est pas seulement Minna la délicieuse vierge dont, nouveau Pétrarque, il fait sa Laure, c'est aussi Bettina Brentano, qui lui a rendu visite à Weimar le 23 avril 1807, et qui lui adresse des lettres mutines, l'encense de flatteries... A l'intention de l'une et de l'autre, il compose ces parfaits sonnets où se décèle aisément, sous l'émotion traduite, le raffinement d'un plaisir tout esthétique. Minna, Bettina, sans doute... Mais derrière ces ravissantes figures qui ne verraient se dresser le fantôme même de la mélancolie? L'artiste s'enchanté lyriquement de broder de savantes variations sur le thème de la volupté qui s'éloigne, des suprêmes joies évanescentes...

« En lui », dira-t-il, en parlant de son roman, *Les Affinités électives*, « en lui comme dans une urne funéraire, j'ai enfoui maintes pénibles expériences; mais les sentiments qu'elle enferme ne me quitteront jamais ». Il eût pu rompre les liens qui l'unissaient à Christiane. Le divorce était alors facile en Allemagne. Il ne veut pas. Il sait trop bien quels amers lendemains il se préparerait. Plûtôt que de courir au devant d'une déception humiliante, il préfère dégager avec sagesse une haute leçon de ce qui n'est plus pour lui une question d'ordre moral et social, mais seulement l'épreuve imposée à tous les hommes par l'inexorable fatalité. Le drame de la vieillesse, étendant une ombre

de plus en plus épaisse, de plus en plus froide sur les dernières fleurs que l'on peut cueillir en ce monde, c'est cela qu'il vit et qu'il ambitionne de traduire en choses de beauté.

Goethe renonce, mais son renoncement ne prend pas la forme de l'austérité. Il demeure sensible. En s'éloignant des orages, l'Olympien s'attarde à sourire aux illusions qui le tentent, et il ne dédaigne pas de demander au plaisir ce qu'il est encore permis, à son âge, d'en goûter. Sa sensualité se spiritualise ou s'idéalise; l'art n'y perd rien. Sa discrétion, à l'égard de Minna Herzlieb est si absolue que, plus tard, la jeune fille pourra formellement déclarer qu'il ne fut jamais question d'amour entre elle et lui. Dans son entourage, on s'inquiète, cependant, pour elle, qui joue avec le feu, et sous prétexte des noces de sa sœur, l'éloigne de Weimar. Demeurée demoiselle jusqu'à trente-deux ans, elle se résignera, alors, à épouser un homme de quatre lustres son aîné, fort laid, en outre, et d'esprit étroit, puis devenue folle, finira ses jours dans un asile. Étrange destinée! Minna passe, à point nommé, dans la vie de Goethe comme une vision qui le leurre, au moment où il écrit une de ses œuvres les plus significatives. Elle fournit, en effet, à cet ennemi du génie inconscient l'élément nécessaire à exiger la volonté dont il avait besoin pour revêtir d'un vernis de glace la passion que cette œuvre exprime. Il pourra dire: « Tout le monde reconnaît dans ce roman la plaie d'une profonde passion qui redoute de se fermer, un cœur qui a peur de guérir » (*Cahiers du jour et de l'année*, 1809). Et encore: « J'ai aimé cette jeune fille plus que je n'aurais dû... » Tel est le

genre de consolation que, grâce à sa magie, le poète réussit toujours à se donner à soi-même.

\*  
\* \*

Comme on a cru retrouver Minna dans l'Ottilie des *Affinités*, on a cherché le visage de Bettina Brentano sous le masque de la Luciane de ce même roman. Goethe, il est vrai, était obsédé par l'effrénée coquette et rimait pour elle — on l'a vu plus haut — des sonnets quand il composait son récit. Mais Bettina, quelque séduite qu'elle soit, ce n'est pas d'une tendre flamme que l'enveloppe le prestige du demi-dieu. Elle est allée à lui, délibérément, poussée par la curiosité, et l'on peut admettre que ce fut la découverte de ce sentiment si féminin chez la jeune fille qui orienta la pensée de Goethe vers le mythe de Pandore...

En 1806, Bettina tomba par hasard, à Offenbech, dans la maison de ses parents, sur 84 lettres adressées par Goethe à sa grand'mère Sophie de La Roche, entre 1772 et 1775, et toutes frémissantes de la passion que, jeune homme alors, il éprouvait pour sa mère, Maximilienne de La Roche. Cette correspondance fut pour elle une révélation. De remuer une cendre encore chaude d'un feu dévorant, la bouleversa. Le phénomène est connu, fréquent. A toutes les époques, des filles se sont perdues à la lecture de lettres d'amour écrites pour leur mère ou par leur mère. Et Bettina avait le diable au corps : une ménade de l'espèce à qui il ne faut pas moins qu'un Orphée pour proie. Non qu'elle fût cruelle, ni animée d'une ardeur dévoratrice. Mais elle ne pouvait connaître d'individu supérieur qu'elle ne voulût l'accaparer,

se l'approprier ou se dëvouer à lui. Lutin, démon ; on ne sait, elle disait : « Ce que d'autres appellent extravagance est compréhensible pour moi, et fait partie d'un savoir intérieur que je ne puis exprimer ». La poésie, l'art, portés à leur degré d'exaltation suprême, étaient son climat ordinaire.

« Véritable maniaque de l'admiration », selon Albert Béguin, « entraînée dans le sillage des grands hommes, éblouie par les poètes, les monarques, les prophètes, elle est aussi inconstante que vive dans ses amitiés de jeune fille, aussi coquette que généreuse dans ses relations mondaines ». Toute à tous, favorite du roi de Prusse, consolatrice de Beethoven dans la détresse, épouse clandestine et passionnée d'Achim d'Arnim, l'écrivain fantastique, auteur, enfin, de ce volcanique et apocryphe ouvrage : *Correspondance de Gœthe avec une enfant*, on la verra emplir de sa fantaisie effrontée et de son lyrisme le siècle romantique dont elle sera l'elfe, en quelque manière. « Elle a le don de l'expression », dit encore Albert Béguin, « et, musicienne, dessinatrice, poète, trouve toujours le moyen de traduire ses émotions. Elle rapporte tout à sa sensibilité, mais elle réussit ce miracle de le faire avec un désintéressement total : dénuée de mesquinerie, elle transforme son égoïsme en vertu... »

C'est sur Gœthe qu'elle tente, d'abord, d'exercer le pouvoir de sa séduction. Elle a puisé auprès de la mère du poète, « Frau Aja », tous les renseignements nécessaires à son audacieuse entreprise. L'exquise vieille dame, qui l'a prise en affection, a fait d'elle sa favorite, charmée par son intelligence ; elle revit avec elle les années tumultueuses du

cher Wolfgang, et c'est sa jeunesse que l'espiègle et énigmatique jeune fille restitue en imagination à l'auteur de *Werther* quand elle vient le voir dans le Grand-Duché. Elle le caresse du fallacieux reflet de l'éblouissement qu'elle a éprouvé en se le représentant d'après ce qu'elle a appris de lui, d'après ce que ses lettres lui ont révélé de sa personnalité profonde... Sœur de l'admirable Clément Brentano qui transcrivit les visions sacrées de Catherine Emmerich en les recueillant de sa bouche, Bettina n'était-elle pas autant mystique que païenne? On serait enclin à le supposer. Elle se croit, en tout cas, en vertu d'un droit de succession spirituel, supérieur aux lois écrites — et qui procède de mystérieuses « affinités », — l'héritière de la passion jadis inspirée par sa mère au poète... C'est pour réclamer son dû que, sans la moindre hésitation, elle se jette — à l'en croire elle-même — au cou de Goethe qui l'avait accueillie un peu trop froidement à son gré.

« Il était là, sérieux, solennel » a-t-elle écrit à la mère même du poète « et il me regardait fixement (...) Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseoir sur le canapé en face de lui. Nous nous taisions tous deux. Il rompit enfin le silence: « Vous aurez lu dans le journal, dit-il, que nous avons fait l'autre jour une grande perte en la personne de la duchesse Amélie. — Ah! lui répondis-je, je ne lis pas le journal. — Vraiment! Je croyais que tout ce qui arrivait à Weimar vous intéressait? — Non, rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente pour feuilleter un journal. — Vous êtes une aimable enfant ». Longue pause. J'étais toujours exilée sur ce fatal

canapé, tremblante et craintive. Vous savez qu'il m'est impossible de rester assise en personne bien élevée. Hélas! mère, peut-on se conduire comme je l'ai fait! Je m'écriai: « Je ne puis rester sur ce canapé! » Et je me levai précipitamment. « Eh bien! faites ce qu'il vous plaira, » me dit-il. Je me jetai à son cou, et il m'attira sur ses genoux et me serra contre son cœur ».

Les lettres qu'elle lui avait adressées avant de se rendre auprès de lui l'avaient-elles indisposé à son égard, ou rendu méfiant? Il est possible. Mais elle eut tôt fait de dissiper ses préventions. Entre tant de correspondantes, qui étaient aussi des admiratrices, (Silvie de Zigesar, Marianne d'Eybenberg) Goethe pouvait ne pas distinguer Bettina. Mais le moyen de ne point se sentir troublé quand on l'avait vue, à la fois mutine et pathétique, comme elle l'était, d'aspect craintif et cependant éloquente, source cristalline et torrent irrésistible tout ensemble?... Tiemer, ce vieil ami de Goethe, qui habitait sous son toit, lors de l'arrivée de la jeune fille à Weimar, a bien déclaré que tout était faux dans la relation qu'elle a faite de sa rencontre avec le poète, tout, hormis « le temps, le lieu et les circonstances ». Mais il y a dans le récit de Bettina un ton, des accents qui, par fait de son génie fabulateur, ne sauraient tromper. Et que dire de cette page de sa main que, suivant Léon Daudet, Romain Rolland aurait découverte:

« C'était le crépuscule du soir, dans le chaud mois d'août... Goethe était assis à la fenêtre ouverte, je me tenais devant lui, les bras autour de son cou, le regard enfoncé comme une flèche au fond de ses yeux. Peut-être parce qu'il ne pouvait

pas le supporter plus longtemps, il demanda si je n'avais pas chaud, et si je ne voulais pas jouir de la fraîcheur. Je lui fis signe que oui. Alors il dit : « Mets donc ton sein à l'air (*Mach doch den Busen frei*) ; que l'air du soir lui fasse du bien ». Comme je ne disais rien contre, quoique j'eusse rougi, il ouvrit mon vêtement, le regarda et dit : « Le rouge du soir s'est empreint sur tes joues ». Il me baisa la poitrine et inclina le front dessus. Il demanda : « Personne n'a-t-il encore touché ton sein ? » « Non », dis-je. Alors il me couvrit le cou de baisers, beaucoup, beaucoup et violents... J'avais peur... Il aurait dû me laisser, et c'était pourtant si puissamment beau ! Je souriais malgré moi dans l'angoisse que ce bonheur me fût échu. Ces lèvres frémissantes, cette respiration oppressée, c'était comme la foudre. J'étais toute ébranlée, mes cheveux qui bouclent naturellement étaient épars... Alors, il dit doucement : « Tu es comme l'orage, tes cheveux pleuvent, tes lèvres lancent des éclairs et tes yeux tonnent » — « Et toi, comme Zeus, tu fronces les sourcils, et l'Olympe tremble ». — « Quand tu te déshabilleras le soir, à l'avenir, et que les étoiles te luiront dans le sein comme en cet instant, voudrais-tu penser à mes baisers ? » — « Oui » — « Et voudras-tu penser que sans nombre comme les étoiles, je voudrais te les imprimer dans le sein ? »

Cette scène, ce dialogue, élargis comme ils sont à la nature dont ils participent, jusqu'à l'infini du ciel, n'ont-ils pas une beauté antique ? Mais, qu'on le remarque, c'est à l'avenir que songe Goethe dans l'enivrement de la minute présente. Il s'abstrait de sa douceur pour penser au plus heureux



que lui qui cueillera les fruits à peine mûrs qu'il a seulement respirés, dont il n'a fait que caresser la soyeuse enveloppe où le monde stellaire se réfléchissait... Quelle épuration! et qui n'implique ni dédain, ni impuissante humilité. « Personne n'a-t-il encore touché ton sein? » — « Personne! » Il est le premier qui ait fait frémir cette chair vierge; mais son orgueil ne l'aveugle pas. Ce triomphe qu'il doit à sa gloire, à son génie, laisse intacte sa lucidité. Il n'oublie pas qu'un tel triomphe n'est qu'en fonction de sa vieillesse même, qui lui interdit de le pousser au-delà des bornes raisonnables...

Ce soir-là, Bettina s'endormit, en tout bien tout honneur, sur les genoux de Goëthe, comme, dans le giron de Jupiter, l'une quelconque des humaines ravies dans l'Olympe.

Deux ans durant, le maître reçut de Bettina, adressa à Bettina des lettres d'amour brûlantes. « Si tu savais » écrivait, par exemple, l'étonnante créature, « si tu savais comme un seul mot de toi me délie souvent d'un rêve écrasant! Crie-moi: « enfant, oui je suis à toi! » Alors tout est bien, mais crie-le! »

L'idylle devait se terminer lors d'une exposition de peintures, par une dispute entre la femme de Goëthe et l'*Allerliebste* (la plus chère de toutes). La cause n'en fut pas la jalousie, mais un désaccord d'opinions. Les critiques acerbes de Bettina — sur le peintre Meyer, en particulier, — blessèrent Christiane, qui était irascible (« le boudin en délire » l'appelait Bettina) et qui prit la mouche. De propos en propos on en vint aux paroles irréparables, et la rupture eut lieu.

Outre les *Affinités électives* et *Pandore*, il est encore une œuvre de Goethe que ne laissèrent pas d'influencer ses impressions sentimentales et surtout sensuelles, à cette époque de sa vie : *Le Divan Oriental-Occidental*. Pour fuir le bruit des combats, s'abstraire autant que possible des passions violentes de ses contemporains, Goethe s'était tourné vers l'Orient, berceau de l'humanité, et s'y était recueilli en profondes méditations.

« Je sentais la nécessité », a-t-il déclaré, « de me dérober au monde réel, publiquement et secrètement plein de menaces, pour vivre dans un monde idéal... » Pendant la bataille des Nations, il lit les voyages du célèbre Vénitien, Marco Polo. Cette bataille terminée, il apprend l'histoire de la Chine et se remet à l'étude du Coran qu'il avait entreprise au moment où il traduisait le *Mahomet* de Voltaire. Initié à la poésie persane par les travaux qu'il avait faits avec Herder, dans sa jeunesse, il s'enchantait du roman de Djâmi : *Medjnoun et Leïla* qui l'instruit des amours de Salomon et de la reine de Saba. C'est alors qu'il voit des Baskirs traverser Weimar sur leurs petits chevaux fringants. Son imagination s'enflamme à un tel spectacle. Dans le lycée protestant de Weimar, transformé en mosquée, il assiste aux exercices religieux de ces musulmans russes, et salue leur prince au théâtre. « On m'a donné par spéciale faveur », écrit-il, « un arc et des flèches que je pendrai, en souvenir éternel, au-dessus de ma cheminée ».

Sans doute, appréhende-t-il, à la vue de ces demi-barbares, le jour où, de nouveau, les hordes de Tamerlan déferleront sur l'Europe civilisée pour la mettre au pillage. Mais, en remontant vers

les « Mères », c'est-à-dire vers « l'origine des races humaines », Goëthe sent se dissiper son inquiétude comme un brouillard sous les rayons du soleil. La poésie de Chems-Eddyn Mohammed Hâfiz, de Chyras, « l'Anacréon de la Perse », lui restitue la splendeur raffinée de l'Iran avec ses paysages de miniatures qui semblent contenus dans la forme tremblante d'une goutte d'eau ; ses chants d'oiseaux, ses odeurs de roses, ses voluptés terrestres et ses surnaturelles extases... Il lui faut, cependant, incarner en une femme le monde que la magie du verbe a suscité, et il emprunte à une danseuse qui l'admire et qu'il admire, les traits de la Suleïka du *Divan*. Encore une fois, il reçoit de l'amour ou du désir — si l'on préfère — l'ébranlement indispensable à l'éclosion de l'œuvre lyrique. Aussitôt l'inspiration le saisit, l'exalte. Son cœur régénéré déborde ; et cette effusion est telle « qu'en pleine campagne, en voiture, à l'auberge », il couvre « deux ou trois pages » de vers par jour...

C'est à Wiesbaden dont les eaux chaudes sont une jouvence, que, le 14 août 1814, Jean-Jacques de Willemer, banquier et conseiller privé, présenta à Goëthe qu'il connaissait de longue date, sa nouvelle épouse, Marianne. Née Jung, d'un facteur d'instruments de musique de Linz, Marianne avait paru, dès 1798, à quatorze ans, sur la scène du théâtre de Francfort comme chanteuse et comme ballerine. Dans la *Naissance d'Arlequin* de Morelli, notamment, elle faisait merveille ; et de la voir sortir d'un œuf, toute duvetée d'innocence, ou s'épanouir, étoilée de pétales, ainsi qu'une fleur de féerie, arrachait des applaudissements enthousiastes.

siastes aux plus flegmatiques. Willemer que sa grâce avait séduite au premier regard, ne put *supporter* qu'elle risquât de se flétrir en demeurant sur les planches. Il la prit sous sa protection, l'emmena chez lui pour lui faire partager le sort de sa fille Rose. Il croyait n'éprouver pour elle qu'une paternelle affection, mais il dut s'avouer qu'il l'adorait quand Clément Brentano la courtit sous prétexte de lui apprendre la guitare, et l'étourdit en l'enfermant littéralement dans une ronde de poèmes de feu. Longtemps, par scrupule, à cause de son âge (il avait, alors, cinquante-quatre ans), Willemer lutta contre sa passion. Enfin, comme Marianne touchait la trentaine, il se déclara, se fit agréer pour époux...

Gœthe, qu'avait frappé le charme de la jeune femme, rendit à Willemer, dans sa maison de campagne « Le Moulin à Tan », près de Francfort, sa visite de Wiesbaden. L'émerveillement que ressentit Marianne, Rose de Willemer l'exprime quand elle écrit, encore éblouie par la majesté du poète : « Quel homme ! Quels sentiments m'agitent ! Je viens de voir cet être que je me représentais comme un tyran d'humeur brusque et insupportable, et j'ai trouvé en lui un naturel aimable, ouvert à toutes les impressions. Un homme qu'on voudrait aimer enfantinement, auquel on voudrait se confier toute. C'est certainement une nature unique. Quelle sensibilité ! Quelle capacité ! Et quel digne calme, en même temps ! Le moindre brin d'herbe, le moindre accent, le moindre mot, le moindre regard, tout lui parle dans la nature, tout devient image et sentiment dans son esprit... »

Bientôt des relations suivies s'établirent entre Goethe et le ménage Willemer. Goethe, occupé qu'il était à la rédaction du *West-östlicher Divan*, s'abandonnait aux sensations qu'il éprouvait dans la compagnie de Marianne, afin de maintenir à la température voulue l'érotisme de la partie de ce poème intitulée : « Le Livre d'amour ». Les pièces que nous en connaissons ne sont rien, eu égard à l'intensité sensuelle, en comparaison de ce que, sans doute, Goethe garda secret, détruisit, peut-être. Tout comme Hugo, le génial écrivain se plaisait à tenir registre ou carnet de ses impressions les plus intimes, et Robert d'Harcourt a parlé de « l'audacieux libertinage de plume » auquel il lui arrivait de se livrer.

Malicieuse avec un primesaut qui s'enveloppait de candeur juvénilement attardée, Marianne pétillait d'intelligence, exprimait au poète un respect démenti par la convoitise de ses regards, tantôt rayonnants, tantôt langoureux, au travers de son épaisse et mobile chevelure bouclée... La muse même de l'Orient et de l'Occident. Mais Goethe, qui fait d'elle la Zuleïkha du « Livre d'Amour », tandis qu'il en est, à la fois, l'Youssof, l'Hatem, et l'Hafiz, ne se contente pas de chanter tout seul : il faut pour que l'enivrement soit complet, qu'elle compose avec lui un duo. Comme, en prenant congé d'elle et de Willemer pour rentrer à Weimar, il lui a laissé son keepsake, elle le lui renvoie avec ces vers : « On te connaît pour le plus grand — On t'honore comme le meilleur — On ne peut te voir sans t'aimer ». Elle rime donc ! A son retour au « Moulin à Tan », le printemps revenu, il la sollicite, de façon détournée, de collaborer à

son œuvre. Elle y consent. Mais est-ce *consent* le mot qui convient? Elle s'abandonne au délire. Elle aime; et le miracle s'accomplit. Absorbée par Goethe, elle se fait une des modulations de sa voix divine; elle lui restitue sous forme de poèmes le pouvoir d'exprimer en femme sa compréhension panthéiste du désir, de la volupté.

On a fait grief à Goethe de s'être approprié des vers qu'il n'avait pas écrits. Il n'a fait que reprendre son bien. Marianne « n'avait jusqu'alors écrit que des poésies de circonstance » dit Witkop, « dans le souffle fécond de son amour elle se dépasse, monte pour un temps au niveau de Goethe, et se trouve capable de faire écho aux chants de l'Oriental d'Occident ».

« Vous sentez, vous savez bien ce qui s'est passé en moi » lui écrira-t-elle en 1819, lorsqu'elle recevra le volume imprimé, « je m'étais à moi-même une énigme; humble et fière, ravie et honteuse à la fois, je voyais tout comme dans un rêve bienheureux dans lequel on retrouve son image embellie, ennoblie même, et où l'on accepte volontiers tout ce qu'on dit et fait d'aimable et de louable dans cet état supérieur; l'irrécusable coopération d'un être puissant et qui vous domine, qui nous attribue des supériorités que nous ne possédons peut-être pas et nous en découvrons que nous ne pensions pas avoir, cette coopération elle-même nous cause un tel bonheur par ses motifs que nous ne pouvons que la considérer comme un don du ciel quand la vie a pour nous de ces regards d'argent ».

Goethe et Marianne s'étaient promenés côte à côte dans la campagne, parmi les prés baignés de

soleil, sous la voûte sombre de la forêt. Leur communion est complète. Le soir, la jeune femme avait chanté les plus beaux *lieder* de Goëthe. Le 28 août 1815, pour fêter le soixante-sixième anniversaire de sa naissance, assistée de Rosine, elle avait répandu des corbeilles de fleurs à ses pieds. Idôlatrie païenne, dira-t-on. Mais de caractère autant asiatique que grec, puisque sur le tapis de fleurs déployé en hommage au poète, on avait étendu un turban de fine mousseline des Indes avec une couronne de lauriers...

Le 12 septembre, Goëthe écrit le premier poème du *Divan* qui soit dédié à Marianne :

Ce n'est pas l'occasion qui fait le larron,  
C'est le larron lui-même ;  
Car elle a volé le reste d'amour  
Qu'il y avait encore au fond de mon cœur.

C'est à toi qu'elle l'a livré  
Ce suprême bien de ma vie,  
Tellement que, réduit à l'indigence,  
Je n'attends plus ma vie que de toi.

Mais je lis déjà la pitié  
Dans l'escarboucle de tes yeux,  
Et je jouis dans tes bras  
D'une destinée nouvelle.

Il exulte quand il reçoit, le lendemain même, cette réponse à sa troublante invite :

Ravie de joie par ton amour  
Je n'accuse plus l'occasion ;  
Si c'est elle qui t'a volé  
Que son larcin me fait plaisir !

Mais est-il besoin d'effraction ?  
Donne-toi à moi par libre choix ;  
Il me serait trop doux de croire...  
Mais oui, c'est moi qui t'ai dérobé.

Ce que tu m'as donné si sagement  
 Te procure un magnifique avantage;  
 Mon repos, ma vie florissante,  
 Je te les donne avec joie, prends-les.

Ne plaisante pas; ne dis pas que tu es réduit à  
 [l'indigence;

L'amour ne nous rend-il pas riches?  
 Lorsque je te tiens dans mes bras  
 Mon bonheur vaut tous les bonheurs.

Préciosité pour préciosité, ardeur sensuelle pour ardeur sensuelle, tout y est, jusqu'à l'expression, jusqu'au rythme.. On admire que pareil mimétisme soit possible. Et la nature elle-même se fait complice de cette collaboration extraordinaire. Goethe, qui a poussé une pointe dans le Grand-Duché de Bade, jusqu'à Heidelberg, ne cesse de consigner sur son carnet la beauté du temps, l'allégresse des matins, la magnificence des jours. Avec un peu d'imagination — et Dieu sait qu'il n'en manque pas dans l'état de féconde inspiration où il se trouve! — il pourrait se croire hors d'Europe, dans cet Orient auquel il a demandé la régénérescence. Marianne vint le retrouver avec Willem et Rosine. Elle apporte le chant au Vent d'Est qu'elle a composé, chemin faisant.

Sur les ruines alourdies, écrasées de lierre du château, d'où l'on découvre l'horizon, par dessus la végétation opulente du parc, Goethe s'abandonne à l'ivresse orphique. C'est la végétation du « mystère en pleine lumière », l'assimilation de l'entrée de Marianne dans sa vie à l'œuvre accomplie dans le chaos par le resplendissement de la céleste clarté. Goethe a-t-il compris qu'aucune félicité ne lui serait jamais accessible au delà d'une telle plénitude? On le pense. Le 25 septembre, il fait ses



adieux aux Willemer, et 26 écrit *Le départ des Amis*. Il se réfugie chez Boisserie. Celui-ci note, le 6 octobre, en parlant de son hôte : « Il est très abattu, n'a pas bien dormi, doit fuir ». Une explication a-t-elle eu lieu entre l'époux de Marianne et lui? De quelle nature? Car on ignore jusqu'à quel point Willemer était renseigné sur le véritable caractère des relations de Goethe avec sa femme. Dans la lettre que le poète écrit au conseiller pour décliner l'entrevue qu'il lui propose, il parle d'un « désaccord » auquel il convient de « mettre fin... » Il se refuse à dissimuler, et les complications lui répugnent. Le bonheur que la jouissance de la beauté procure ne s'accommode point de compromis; c'est qu'il est fait pour la plus grande part d'innocence. On ne le dispute comme un bien contesté, ni ne le dérobe honteusement... Goethe renonce, encore une fois vainqueur de lui-même, avec la seule consolation de se dire, selon la citation de Witkop : « Qu'il suit la route prescrite sans caprice ni rebellion ».

\* \* \*

La jeune femme lui avait écrit en réponse à ses vers d'adieu :

Tu peux offrir à ma jeunesse  
La parure de ta passion...

Mais il était marié, et ne tenait pas les liens conjugaux pour chose fragile que l'on peut rompre à son gré (à preuve les *Affinités*). A quelle résolution se fût-il arrêté quelques mois plus tard? C'est une question que l'on se poserait dans la perplexité si l'on ne savait à quel point ses senti-

ments ou ses dispositions sensuelles à l'égard de sa femme étaient susceptibles de changer d'une année à l'autre... Le 6 juin 1816, en effet, Christiane meurt, après une terrible agonie, d'alcoolisme, très probablement. Pour se soustraire aux tracassés, à l'horreur physique de cette fin, qui l'afflige profondément, Goethe se confine dans sa chambre, en interdisant l'accès, se couche comme s'il était malade, et il est certain qu'il souffre d'une dépression nerveuse... Avec moins d'héroïsme encore que lui, son fils Auguste se refuse à assister la misérable dans ses derniers moments. Ce sont les infirmières indifférentes auxquelles elle est abandonnée, qui lui ferment les yeux. Aussitôt informé du dénouement fatal, Goethe va s'agenouiller, cependant, au chevet de la morte. Il n'a pas vécu vingt-huit ans avec elle, il ne l'a pas aimée non plus de toutes les forces de sa chair, et de son cœur, sinon de son esprit sans éprouver un affreux déchirement de la voir s'en aller... Il enferme sa main froide dans les siennes, et s'écrie, hagard : « Tu ne m'abandonneras pas ! Non, non, tu ne m'abandonneras pas ! » Toute sa gratitude, tout son repentir, aussi, s'exhalent dans cet élan qui emporte comme un fétu sa maîtrise de lui-même. Aussitôt rentré dans sa chambre, il laisse cette larme tomber de sa plume :

Tu t'efforces en vain ô Soleil !  
De briller à travers les sombres nuages !  
Je n'ai plus d'autre objet dans la vie  
Que de lamenter sa perte.

Et il écrit à Zelter : « Quand je te dirai à toi, fils de la terre si durement éprouvé, que ma chère

petite femme m'a quitté, tu sauras ce que cela signifie... »

Libre, *délibéré* est-on allé jusqu'à dire, Goethe n'a pas pour premier soin de renouer avec les Willemer. Qu'exigerait-il de Marianne ? Qu'elle divorcât ? Non. Il marie Auguste, en janvier 1817, à une demoiselle Ottilie de Powisch, appartenant au cercle le plus chatoyant de Weimar, et qui se révélera femme du monde accomplie. Elle s'installe chez Goethe, l'entoure d'attentions, et avec cette maîtresse de maison riche, quoique incapable, la demeure de Frauenplan se ranime, devient vite un des lieux d'élection de la société intellectuelle et aristocratique du Grand-Duché. A son mari, qui n'est pas un sujet d'admiration pour elle, et ne se montre guère digne, en vérité, du nom qu'il porte, Ottilie préfère son beau-père... Elle a du charme, de la spontanéité, de la franchise, mais éprise de plaisir, sensuelle et un peu vaine (elle semble n'avoir épousé Auguste que pour trouver chez lui une scène où faire valoir ses qualités), elle ne se donne pas la peine de plaire à son mari, d'être son soutien ou son guide, de l'arracher au vice auquel il s'abandonne, et qui, héréditaire, sans doute, s'aggravera avec le temps. La discorde s'installe au foyer ; le malheur suivra. Mais indulgent pour sa bru à laquelle il passe tous ses caprices, partial même, c'est toujours en sa faveur que tranche Goethe quand une dispute surgit entre elle et Auguste. Les plus légers malaises d'Ottilie font passer sur son esprit une lourde inquiétude ; et si elle se trouve vraiment souffrante, il est hors de lui. Elle l'a rendu grand-père un an après son mariage, et il lui en voue une

gratitude d'autant plus grande qu'il n'a cessé de trembler tout le temps qu'elle était enceinte. S'absente-t-elle? Il se sent abandonné, perdu. Devenu plus sédentaire-que jamais, sa joie est de réunir des amis — mettons des relations — autour d'une table bien servie, à laquelle la jeune femme préside. Il rayonne, tous ses anciens ennuis de santé dissipés, portant sur de robustes épaules une tête majestueuse, au front ample et serein, aux yeux largement ouverts et qu'on croirait capables comme ceux des aigles, de regarder fixement le soleil.

A soixante-dix ans, à peine en paraît-il cinquante, au dire de Félix Mendelssohn-Bartholdy. C'est qu'il appartient à cette race d'hommes privilégiés — dont Chateaubriand fit aussi partie — qui sont encore doués dans un âge avancé d'une beauté et d'une séduction auxquelles les femmes et surtout les jeunes filles se montrent sensibles. Il s'en rend compte, et que le prestige de la gloire aidant, il ne tiendrait qu'à lui de fleurir sa verte vieillesse de ce que Ronsard appelle les roses de la vie. Le spectacle de la mésentente qui trouble le ménage de son fils, l'incite à des réflexions où il est possible que quelque rêverie insidieuse se mêle... S'il s'interdit de convoiter sa belle-fille, il ne laisse pas d'observer qu'il s'en faut de tout qu'il lui soit antipathique, et il lui arrive d'imaginer les joies qu'une créature semblable à elle pourrait lui dispenser.

Il est mûr pour se toquer d'une exquise vierge de dix-sept ans, fraulein Ulrike von Levetzow dont il a fait la connaissance à Marienbad en 1821. Son masque encore puéril de bacchante-poupée

s'orne comme de lourdes grappes de raisin, de ces boucles qui sommaient déjà la tête de Marianne et qu'il a chantées :

Boucles, gardez-moi prisonnier  
 Dans l'ovale de ce visage...

Mais celle-ci n'est pas brune, elle est blonde, avec des yeux bleus, une bouche mutine qui s'épanouira vite; et comme elle est indifférente aux cailloux qu'il ramasse au cours des promenades qu'ils font ensemble, le matin, il lui apporte des fleurs. C'est Faust (mais avant la métamorphose) avec Marguerite... Il l'appelle « ma chère petite fille » et lui conte des histoires comme à une enfant. Quelle douceur — mais quelle mélancolie — de sentir en jeune homme et de prendre pour s'exprimer le ton du vieillard! Il y a, du reste, quelque chose de paternel dans ses sentiments; la tendresse l'emporte sur la passion dans son cœur d'incorrigible amoureux. Il quitte Ulrique en pleurant; la revoit deux années consécutives. Et les poèmes succèdent aux poèmes. Merveilleuse fécondité! La petite, qui est romanesque, se laisse gagner par cette ardeur désespérée. Elle répond au « vieil homme éloquent » avec une ardeur égale à la sienne. Il tient une excuse toute prête pour justifier sa folie dont il perçoit le ridicule s'il n'a pas les hésitations nostalgiques de René avec l'Occitanienne : il peut épouser Ulrique, *l'adopter* en lui donnant un nom illustre... Mais il a compté sans les siens, sans Ottilie, que de voir son beau-père brûler pour une autre rend jalouse et qui, mère, ne souffrirait pas sans révolte que son enfant fût frustré d'un considérable héritage...

On intrigue autour de lui, circonviennent Mme de Levetzow, et quand le Grand-Duc, que Goëthe a chargé de cette délicate mission, sollicite en son nom la main d'Ulrique, il se heurte à une hostilité à peine déguisée. Mme de Levetzow ne repousse pas carrément la demande flatteuse du Conseiller, elle l'élude, en ajournant de lui donner suite...

Goëthe, vaincu, (parle-t-on d'attendre à son âge) arrache le suprême espoir de son sein. Dans la diligence qui l'emporte, il exhale en les stances admirables de l'*Elégie* de Marienbad, son chant du cygne. Quatorze nuits de suite, du 18 novembre au 1<sup>er</sup> décembre, cloué dans son fauteuil, il se débat contre la mort. Les médecins s'attendent à le voir passer, d'un moment à l'autre. Mais avec Zelter, accouru auprès de lui, il lit, il relit et relit encore l'*Elégie*. L'art opère le prodige : l'émotion qui a failli le tuer le sauve parce qu'il l'a coulée dans un moule d'une forme accomplie.

RELIGION ET PHILOSOPHIE

L'esquisse métaphysique — ou ontologique — qu'il avait tracée dans son *Prométhée*, Goethe la reprend, la précise et l'élargit dans *Pandore* et dans quelques-uns des douze livres du *Divan Oriental-Occidental*: *Le Chanteur* — *Hâfils* — *Amour* — *Contemplation* — *Tristesse* — *Proverbes* — *Timour* — *Suleïkha* — *La Maison du Vin* — *Paraboles* — *Les Perses* — *Le Paradis*. Après avoir invité l'homme à se passer de l'assistance des dieux, ou de Dieu, (on dira, plus familièrement, à se débrouiller tout seul sans attendre un problématique secours de la Providence), Goethe lui conseille de réaliser l'accord indispensable de la méditation et de l'action. Nul antagonisme foncier, selon Goethe, entre l'*Homo artifex* et l'*Homo faber*, arbitrairement séparés depuis trop longtemps. Dans l'œuvre qui doit les réconcilier pour le service de la vie, à la femme, symbolisée par Pandore, est dévolu un rôle essentiel. La Beauté qu'elle incarne fait d'elle, il est vrai, la médiatrice par excellence; l'Inspirée, qui stimule les intelligences et les conduit au Bien éternel. On a reproché à Goethe de « considérer la vie en artiste ». Il ne s'en défendait pas; mais son attitude ne res-

semblait en rien à celle de l'esthète, car il englobait dans la notion de Beauté, l'idée de connaissance laquelle ne faisait qu'un dans son esprit avec la Science et la Religion. Sa poursuite de la perfection est la recherche des grandes lois qui régissent le monde, et il n'en voit pas de plus complète expression que dans les hautes pensées génératrices de progrès. Simple spectateur, l'esthète ne joue qu'un rôle passif. L'artiste, au contraire, est éminemment actif. A l'expérience de la terre, il demande l'intuition du ciel. Goethe n'isole pas l'homme. Il le voit, à la fois en fonction de l'homme, de la nature et du divin qu'il retrouve partout et dans tout, car Goethe ne doute pas de l'existence de Dieu. L'incrédulité lui paraît stérile. Un esprit de sa qualité ne saurait concevoir un univers chaotique, en proie au hasard; mais il fait du Principe immuable, pressenti ou deviné par delà le bien et le mal, un témoin qui réduit l'importance de l'intervention de la pensée ordonnatrice du monde dans les affaires des hommes, dans l'évolution de l'humanité. Pour cela même, il croit ou incline à croire à un libre arbitre idéal. « Dès que nous reconnaissons à l'homme la liberté », dira-t-il à Eckermann, « c'en est fait de l'omniscience de Dieu, car dès l'instant que la divinité sait ce que je vais faire, je suis contraint d'agir comme elle l'entend ».

Dieu a créé le cosmos; il a donné à notre planète, en particulier, la pichenette nécessaire à la mettre en branle, mais il s'est abstenu de régler en détail sa destinée. Abstention toute relative, cela se conçoit. Comment en irait-il autrement puisque nous agissons, jouissons et souffrons selon ses lois,



puisque nous sommes tout imprégnés de lui si nous ne vivons en lui?... Parlant de Shakespeare, Goethe ne dit-il pas que toutes les pièces du génial dramaturge « tournent autour du point mystérieux où le caractère distinctif de notre moi, la prétendue liberté de notre vouloir entrent en conflit avec le cours nécessaire des choses? »

Le drame — dont il a dégagé sa théorie du « titanisme » — Goethe le voit dans la volonté de l'homme de s'affirmer en face du désordre en l'ordonnant avec ses facultés créatrices, dans un esprit conforme à la pensée harmonieuse de Dieu... Ainsi, l'homme peut, en se figurant indépendant, se croire l'objet de la création. Il ne s'en prive point. Il n'est rien sur terre, en effet, qu'il n'envisage autrement que par rapport à lui-même. C'est sa faiblesse, mais c'est aussi sa force. Il conçoit Dieu à son image et lui prête les intentions qu'il eût pu avoir s'il s'était trouvé dans sa position. Il ne saurait faire autrement. Ses limites lui interdisent de comprendre le dessein initial de Dieu, de pénétrer la raison profonde de son œuvre. C'est proprement l'inconnaissable, « le grand secret ». Le Dieu de Goethe n'est point personnel, mais providentiel. Il « enclôt la Nature en Soi et Soi dans la Nature », et échappe à tous les concepts. Même en employant les cent noms dont se servent les Turcs pour le désigner, on ne l'enfermerait pas dans une définition...

Nulle certitude, donc, chez Goethe, quant à la forme que doit revêtir, ici-bas, la foi. Toute affirmation en cette matière, lui était insupportable. Aussi, est-ce à cause de ses tendances catholici-santes qu'il fit refuser par la revue l'*Athenaeum*,

l'étude de Novalis intitulée. *La Chrétienté ou l'Europe...* Il avoue son incapacité de se faire, même approximativement, une idée de l'essence du Créateur, du « Grand Etre », comme il l'appelle. Il va de soi que si les religions étaient l'œuvre de Dieu, que si elles nous avaient été révélées par Lui, nul ne les comprendrait. « Il est très juste », observe Gœthe, « qu'aucune religion ne nous ait été donnée directement par Dieu lui-même, mais que toutes, en tant qu'œuvres d'hommes supérieurs soient proportionnées aux besoins et aux capacités de leurs semblables ». Il déclarera encore à Eckermann : « Je ne demande pas si cet Etre Suprême a intelligence et raison, mais je sens qu'il est l'intelligence et la raison même. Toutes les créatures en sont pénétrées, et l'homme l'est suffisamment pour connaître certaines parties du Très-Haut ». Quelles parties? Celles qui ont en lui et en la nature leur expression, et dont les grands événements de l'histoire fournissent une illustration, car Gœthe est de ceux qui expliquent Dieu par ses œuvres, par la merveille de la création, par la moralité, qui n'est point un produit de l'humaine réflexion mais une chose innée. Connaître de Dieu, cependant, ce n'est pas savoir quel il est; tout au plus est-ce l'entrevoir, le deviner ou le pressentir. Gœthe l'a approché ou tenté de l'approcher par des voies diverses — celle du doute (mettons « provisoire ») y comprise :

Il existe plus de foi dans un doute honnête,  
Croyez-moi que dans une demi-croyance...

Protestant de naissance et d'éducation, il a été moravien (piétiste, luthérien) sous l'influence de

Mlle de Klettenberg, puis, ensemble ou alternativement, occultiste, païen et néo-platonicien, théosophe, panthéiste comme Spinoza auquel il avait, cependant, « ne pas comprendre grand'chose », déiste selon sa propre conception de Dieu, en dehors de tout enseignement dogmatique, de toute école et de tout système. Sa vénération, son adoration, il l'a déclaré, allaient aussi bien aux quatre Évangiles qu'au Soleil, et à la Science qu'à la Poésie... La Poésie est une correspondance du Ciel, et la Science nous enseigne que tout *devient*. La Création continue. « La nature crée sans cesse de nouvelles formes », disait-il, dès 1782. Et à Eckermann, à la fin de sa vie : « Après ces fameux six jours dans lesquels on s'est ingénié à circonscrire la Création, Dieu n'est nullement rentré dans le repos ; au contraire, il est encore constamment actif, comme au premier jour (...) Il est aujourd'hui sans cesse agissant dans les natures d'élite, afin d'attirer à lui celles qui sont moins nobles ». Le monde n'a pas été fait une fois pour toutes ; et Dieu ne nous demande pas de nous absorber dans la contemplation de son œuvre, comme si elle était définitivement terminée, mais de collaborer avec lui pour la poursuite de son achèvement. C'est le « il faut aider à Dieu », du *Philosophe Inconnu*. Les forces de la vie sont aussi jeunes et efficaces qu'elles sont vieilles et se manifestent perpétuellement sous les apparences, à travers des métamorphoses de plus en plus hautes...

La religion de Goethe est concrète et dynamique. Goethe croit au *fait*, à la réalité qu'il tient pour plus sainte que toute illusion, à la divinité du corps qui est le temple de la sainteté ; et c'est pour

réchauffer, ranimer son cœur à la flamme de l'énergie créatrice qu'il remonte à la Perse — plus proche encore que la Grèce, du lieu d'origine des races humaines, du berceau de la Vie. C'est la *Bienheureuse Nostalgie* du *Divan*, un des plus profonds poèmes qu'il ait écrits. Comme le fera son Faust, il rejoint les « Mères », c'est-à-dire les formes primitives de l'humanité, demeurées immuables, face à l'Éternel ainsi que des rocs, sous le déferlement des siècles, et remet ses pas dans ses pas... « Je suis certain », dit-il à Jean Falk, en 1813, « d'avoir été déjà mille et mille fois tel que vous me voyez ici, et j'espère bien revenir mille fois encore ». La mort n'est donc pas pour lui le passage d'un monde à l'autre, mais une reprise de contact avec la matrice universelle pour une nouvelle rentrée dans le monde terrestre, où le rôle de l'âme est de « brûler comme une cire dans les flammes lumineuses de l'amour », selon Hafiz.

...Tant que tu n'as pas obtenu  
De mourir pour renaître  
Tu n'es qu'un hôte blafard  
Sur la terre ténébreuse...

La célèbre injonction de la *Nostalgie*: « Meurs et deviens! » n'est pas seulement valable ici-bas; elle renferme la promesse d'une révélation par delà le tombeau. Elle se déduit logiquement du « Souviens-toi de vivre! » de la statue de marbre de *Wilhelm Meister* et du il faut « se développer en vivant », qui sous-entend: « pour continuer de vivre après la mort ».

Gœthe parle d'une connaissance *post mortem*.

Il ne croit pas close la carrière de l'homme avec sa destinée terrestre. D'être étroitement liés à Dieu, d'être faits de sa substance impérissable nous garantit contre l'anéantissement total des matérialistes. Seuls sont menacés de disparaître tout entiers ceux-là qui ne croient pas en Lui, à qui manque la *piété*, cet élan que les Anciens tenaient déjà pour le principe ou la cause de toute vertu. Goethe pense, on le sait, sur ce point, comme Victor Hugo, pour qui l'immortalité était conditionnelle. « Je ne doute pas de notre survie », a-t-il dit à Eckermann, « mais nous ne sommes pas tous immortels de la même façon ». En tout cas, on ne s'identifie à l'Éternel que par la foi. L'épigramme que Goethe applique à Hafiz dans le *Divan*:

Appelons le Monde la Fiancée,  
Et l'esprit sera le Fiancé...

C'est le cri qu'on entend dans *Faust*: « Tu ressembles à l'Esprit que tu comprends! » Au surplus, Goethe est persuadé que chaque fois qu'un peuple accomplit une grande réforme, utile au progrès, Dieu est avec lui, et en assure la réussite. « Il était visiblement avec le Christ et ses premiers disciples ». Il l'a cru voir avec Luther, avec Napoléon...

\* \* \*

Préfiguration de sa vie future, la vie présente de Goethe, toute pleine du sentiment d'un ancien monde, est une suite d'avatars, ou, si l'on préfère, de migrations à travers sa personnalité. Croyait-il comme Porphyre et Jamblique à l'existence d'une hiérarchie angélique, d'intercesseurs ou d'intermé-

diaires entre la divinité et l'homme, ayant pour mission d'aider à son ascension céleste? Était-il instruit de la pneumatologie gnostique? Il se peut. *Faust* le donnerait à penser, du moins. Mais le certain est qu'il avait la conviction que des puissances mystérieuses (personnifiées par les Anciens) interviennent non seulement dans la nature « visible et invisible », mais dans la vie intime de l'individu où elles jouent le rôle de fatalité intérieure. Il les voyait dans « les événements qui ne se laissent interpréter par aucune logique », et les appelait des *Démons*. Sans se hasarder à dire que ces démons s'opposaient dans leurs manifestations à l'ordre moral du cosmos, à son harmonie établie, il entretenait la conviction qu'ils formaient « avec lui la trame et la chaîne du tissu de l'univers ».

« Je ne peux m'empêcher de penser », a-t-il dit à Eckermann, « que les *Démons*, pour narguer et berner l'humanité, évoquent par moments des personnages qui sont si séduisants que chacun aspire à leur ressembler ». Aussi bien, « plus un homme est élevé, plus il est placé sous l'influence des *Démons* ». Ils ne font pas le mal systématiquement. C'est à la *gratuité*, selon le mot cher à André Gide, qu'il semble qu'ils obéissent; mais ils se révèlent « dans une activité entièrement affirmative ». Telle est la raison pourquoi Méphistophélès ne saurait leur être assimilé.

Ils paraissent avoir pour tâche d'accidenter la vie. Gœthe l'a dit, toujours à Eckermann, au cours d'un de ses *Entretiens*: « L'homme doit de nouveau être détruit! — Tout homme extraordinaire a une certaine mission qu'il est appelé à remplir.

Dès qu'il l'a remplie, sa présence sous cette forme n'est plus nécessaire, et la Providence l'emploie de nouveau pour une autre fin. Mais, comme, ici-bas, tout procède par voie naturelle, les démons ne cessent de lui faire des crocs-en-jambe, jusqu'à ce qu'il ait finalement le dessous... »

Faut-il voir en le démonisme — ou le *démonique* — une des innombrables *facultés* qui sont les attributs de l'Être Suprême? Goethe incline à le croire, et qu'il s'attaque volontiers aux personnages exceptionnels. Frédéric II, Napoléon étaient mus par le démonique. On en observe souvent les effets chez les artistes et plus chez les musiciens que chez les peintres; chez les poètes (inconscients) que chez les prosateurs: à preuve Byron... Qui est doué de démonique exerce une attraction irrésistible et non seulement sur les femmes — sujets d'élection — mais sur tous les êtres. Le démonique choisit, du reste, pour intervenir, les époques un peu sombres. L'inspiration — à y regarder de près — procède du démonique ou lui ressemble fort: « Toute productivité sublimée, tout aperçu vraiment profond, toute invention, toute pensée grande et fertile n'est du ressort de personne et se trouve être supérieure aux puissances terrestres. Ce sont des présents inespérés que l'homme reçoit d'en haut, de purs enfants de Dieu, qu'il doit accueillir avec une reconnaissance profonde et vénérer. Cela nous rappelle le *Démonique* qui fait de l'homme ce qu'il veut, et auquel l'homme, sans le savoir, s'abandonne tout en croyant suivre ses propres inclinations. En pareil cas, l'homme doit bien souvent être considéré comme l'instrument de la puissance qui régit l'univers, comme un vase reconnu

digne de recueillir un contenu divin. En disant cela, je considère combien de fois une seule idée a changé la physionomie de siècles entiers et combien de fois des individus isolés, par ce qui émanait d'eux, ont marqué leur époque d'une empreinte qu'on reconnaît encore dans les générations suivantes, où elle a continué d'exercer son action bienfaisante ».

Les choses se passent comme si la Providence mettait à son service pour obtenir les résultats qu'elle se propose, des forces contraires et cependant unies dans une collaboration inconsciente. A la *douleur* chrétienne, le démonique substitue — ou se comporte comme s'il substituait — la *difficulté*. Le démonique n'afflige pas l'homme, il l'effraie, lui inspire tout en le stimulant la peur de lui-même. Il n'est pas extérieur à nous, mais lié au plus intime de notre être; c'est notre conscience qu'il élit pour théâtre de ses pires méfaits; et leur caractère insolite nous déconcerte avant même de causer de l'étonnement aux personnes qui croient nous connaître le mieux... Qu'on l'appelle caprice ou fantaisie, peu importe; qu'on le fasse dépendre de la fatalité ou du hasard, on ne saurait autrement l'expliquer — à cause de son caractère tantôt innocent et tantôt pervers — qu'en invoquant l'énigme de la personnalité. Œnone le fait surgir de Phèdre, dont elle semble le dédoublement, et chez Macbeth, il s'exteriorise en Lady Macbeth qui, après avoir inspiré le crime, devient le vivant remords de son mari...

Tout cela semble bien aller, à l'encontre de la théorie selon laquelle Dieu abandonne les hommes



à leurs destins ; mais il va de soi, il faut le répéter, que le désintéressement de l'Être Suprême des affaires de ce monde, ne saurait être absolu, mais seulement conditionnel. Son intervention dans l'évolution de leur destinée n'est point directe, voilà tout, et le fait que des puissances différentes, apparemment antagonistes le plus souvent, mettent en branle la machine ronde, laisse une part d'activité suffisante au libre arbitre, et comme une possibilité aux individus de courir leur chance. L'admirable, — et qui ouvre d'infinies perspectives à l'imagination poétique, lui permet de concevoir tous les possibles — c'est que si tout se fait selon un plan, sans doute prévu, il n'y a qu'imprévu et qu'inattendu dans l'exécution de ce plan. La trame est intangible mais le dessin d'une invention, d'une variété inouïes.

« Si l'on jette un coup d'œil sur les actions des hommes depuis des milliers d'années », écrivait déjà Goethe au chancelier de Müller, le 29 avril 1818, « on reconnaît *quelques formules générales* qui ont de tout temps exercé une action merveilleuse sur des nations entières comme sur les individus. Et ces formules qui reparaissent sans cesse, toujours les mêmes, *sous mille formes variées*, sont le don qu'une puissance supérieure nous a fait en nous donnant la vie. Chacun, sans doute, traduit à son usage ces formules dans la langue qui lui est propre, il les adapte à la situation individuelle où il se trouve enserré, et il ajoute ainsi souvent tant d'alliage impur qu'on ne reconnaît pour ainsi dire plus leur signification primitive. Mais celle-ci finit tout de même par surgir de nouveau, tantôt dans un peuple, tantôt dans un autre,

et le savant attentif se compose à l'aide de ces formules comme une sorte *d'alphabet de l'esprit du monde* ».

\*  
\* \*

Il existe, dans le monde, des hommes — c'est la majorité — que visite rarement sinon jamais le démonique, à condition qu'ils agissent sagement, simplement dans la pensée de Dieu. L'inaction, avec l'habitude, cette forme la plus avilissante de l'inaction, voilà le pire danger pour eux. Aussi Goethe prêche-t-il l'amour de la tâche à accomplir. Il eût applaudi, certes, aux vers si souvent cités de Verlaine :

La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles  
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Cette vie-là suppose, il est vrai, un acte quotidiennement renouvelé de confiance en la Divinité. Seule est féconde la foi qui permet de sentir la présence de Dieu quand l'intelligence se révèle impuissante à le concevoir. « Au plus pur de notre âme », lit-on dans l'*Elégie de Marienbad*, « frémit un désir de nous abandonner à un Etre inconnu plus haut et plus pur, nous expliquant ainsi à nous-mêmes l'Éternel Innommé : cela s'appelle être pieux ».

Goethe le constatera plus tard : « l'homme en vieillissant devient mystique » exprimant par là cette idée que moins il demande d'explications de Dieu à sa raison, plus il en trouve dans son cœur. « Reconnaître Dieu en quelque lieu et de quelque manière qu'il se manifeste, voilà la véritable félicité sur terre ».

Le *mysticisme* de Goethe n'avait rien, à vrai dire, de proprement religieux, encore qu'il l'illustrât d'innombrables symboles : c'était une sorte de naturisme ou de culte très réaliste de la vie et de la vie la plus ordinaire ou la plus élémentaire. Goethe a tout au long exalté dans la seconde partie de son *Wilhelm Meister (Les années de voyage)*, la bienfaisance de l'activité pratique, et c'est ce qui a fait Novalis, exaspéré, appeler le héros de ce roman : « un Candide dirigé contre la poésie ». La partialité — imputable à son « idéalisme magique » — aveuglait l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen*, qui, du reste, devait bientôt revenir à ce qu'il avait brûlé après l'avoir adoré. Mais la seconde partie de *Wilhelm Meister* n'est ni prosaïque ni athée, si elle s'attarde, en sa disparité, à la peinture d'une ambition apparemment réaliste. Les caractères des personnages qu'elle met en scène, loin d'être dépourvus de qualités spirituelles ont au contraire les plus hautes vertus morales. Il faut tenir compte, d'ailleurs, que les *Années de voyage* sont une œuvre intermédiaire ou de transition entre les *Années d'apprentissage* et les *Années de maîtrise* que projetait d'écrire Goethe mais qu'il ne réalisa jamais.

On y trouve de tout : des nouvelles sans aucun lien entre elles, une utopie, des dialogues, des lettres, des dissertations, des sentences et des maximes, des statistiques même, en un mot rien qui crée une harmonie quelconque. Mais cette œuvre composite, « collective » comme la définissait Goethe lui-même, où les éléments didactiques l'emportent sur les romanesques, est de celles qu'entreprend le plus volontiers un écrivain lucide,

parvenu au sommet de sa pensée. Il semble alors dédaigner les artifices de la fiction, du style (celui des *Années de voyage* est dépouillé, presque sec) pour exprimer ses idées sans détours ou à l'état pur. *Les Années de voyage de Wilhelm Meister*, de toutes les productions de Goethe la moins artistique, peut-être, réalise cependant, en son utilitarisme poétique, une très heureuse combinaison. La tendance du plus représentatif des auteurs allemands à associer un souci d'enseignement à un désir d'objectivité lyrique, de traduction du « miraculeux esprit de vie qui partout palpite et travaille » (Emerson), s'accroît ici très nettement. Il ne s'agit pas de formule ou de procédé. Goethe s'abandonne à son inclination. Aussi *Wilhelm Meister* est-il, avec *Les Entretien* — *Faust* réservé — celui de ses ouvrages où on le retrouve le mieux, le plus entièrement. On n'y saurait déceler aucun parti pris encore que le caractère en soit celui qu'on verra s'épanouir dans *L'Education sentimentale* de Flaubert — à l'émotion près. Surtout historique dans le chef-d'œuvre de notre grand Normand, l'inspiration se révèle essentiellement philosophique et sociale dans celui de Goethe. Le poète le cède au penseur dans *Les Années de voyage* où l'on voit s'affirmer une morale encore indéfinie dans *Les Années d'apprentissage*. Au manque d'éclat des peintures, le voile irisé des symboles dont le sens se dérobe, suppléé par le mystère qu'il répand sur les intentions secrètes de l'auteur. Ce mystère explique le pouvoir exercé par le roman de Goethe sur certains esprits. A mesure qu'il vieillissait, le sage de Weimar aimait, de plus en plus, à entourer sa pensée de

nuages. Il laissait auditeurs et lecteurs dans une incertitude suggestive qui était, à la fois, un délice et un tourment. *Les Années de voyage* ont déçu bien des intelligences éprises de romanesque; elles en ont, en revanche, séduit, stimulé beaucoup parmi les meilleures qui cherchent moins dans une œuvre une réponse à leurs questions que de nouveaux motifs de s'interroger.

« Malheur à cette éducation qui détruit les moyens efficaces de la véritable éducation, et nous indique le but au lieu de nous rendre heureux sur le chemin qui nous mène! » s'écrie Wilhelm au dernier chapitre des *Années d'apprentissage*. Et ces paroles nous éclairent singulièrement sur le dessein de Goethe dans le livre suivant. Pour qui l'a-t-il écrit? Pour tous les hommes de bonne volonté, cela va de soi; mais en laissant toute latitude à chacun d'eux d'en dégager un enseignement approprié à ses moyens. Voyons clair en nous, maintenons ce qui est en nous et que nous pouvons perfectionner. Savoir importe moins qu'apprendre. Et comment apprendre autrement qu'en acquérant de l'expérience, c'est-à-dire qu'en vivant?

« Regardez en haut avec les yeux de l'esprit. Qu'elle vive en vous cette force créatrice qui porte au delà des étoiles ce qu'il y a de plus beau, de plus élevé dans *la vie* », chante le chœur aux funérailles de Mignon.

Nous en revenons toujours avec Goethe à cette idée essentielle ou plutôt tout s'organise toujours pour lui autour de cette idée. Agir pour grandir; aller devant soi avec la volonté de progresser, et progresser du fait même d'aller résolument de

l'avant, voilà le suprême conseil et qui est valable pour tous. Il est tout entier contenu dans le mot « voyage » auquel il ne faut pas donner que son sens littéral. Wilhelm voyage d'abord matériellement avec son fils ; il veut découvrir l'art de la vie au contact de ses semblables et rêve d'éveiller chez Félix (c'est ainsi que s'appelle l'enfant) une curiosité égale à celle qui l'anime. Mais il apprend à chérir la stabilité avant le terme de son errance, et que celui qui s'est fixé quelque part n'est pas toujours nécessairement celui qui sait le moins. La société dite de la tour le croit, qui, après lui avoir imposé de courir le monde, pour l'arracher aux bras de la femme qu'il aime et qui l'aime ; le délie de cette obligation. Il sait que ladite société n'est point la confrérie hautement initiatique qu'il avait cru, mais un simple groupement de jeunesse, et s'indigne, d'abord, d'avoir été en quelque sorte mystifié. Tout cependant n'a pas été perdu, tout n'a pas été vain des enseignements qu'il a recueillis d'elle. On ne lui a jamais tu la vérité. Il a appris la relativité des choses et qu'il n'y a pas d'autre valeur que l'*idéal*. Ainsi a-t-il travaillé à son perfectionnement. Ayant placé son fils dans « la Province pédagogique » pour qu'il y fasse son instruction, il devient lui-même chirurgien, et avec l'aide d'un sculpteur-anatomiste, acquiert la maîtrise de son art. Jugera-t-on que c'est pour lui déchoir après les beaux rêves qu'il a faits dans ses jeunes années ? Qu'est-ce qu'exercer un métier — où l'art même se joint à la science — quand on a voulu la gloire du théâtre ? Mais, grâce à ce métier qu'il pratique avec virtuosité, Wilhelm sauve l'être qui lui est le plus cher au monde, son

propre fils, tombé à l'eau accidentellement. Qu'importe, au surplus, ce que l'on fait, si on peut en tirer de l'honneur? Toute initiative, si minime ou médiocre qu'elle soit, prend sa place et son importance dans l'effort commun. C'est le résultat général qui compte, en définitive.

« Quoi que l'homme fasse et entreprenne, l'individu n'y suffit pas, la société reste le plus grand besoin d'une personne qui veut faire son métier. Tous les gens utilisables doivent se trouver entre eux dans les mêmes rapports que l'entrepreneur qui cherche un architecte et l'architecte qui cherche maçons et charpentiers ». De là, le sous-titre donné par Goëthe à son ouvrage: « *Les Renonçants (die Entsagenden)*, et qui est, à lui seul, tout un programme. Il semble que Goëthe en réaction contre la fièvre d'individualisme qui a dévoré la jeunesse romantique, ait voulu prêcher l'union, remodeler l'âme de ses compatriotes pour, d'indépendante qu'elle était, la rendre disciplinée. Le « volcanisme », la turbulence factice des Allemands, et des Allemands de l'Ouest, en particulier, ne lui paraissait pas répondre aux exigences des temps nouveaux. Son anarchisme — fauteur de désordres moraux chez les élites — allait à l'encontre du courant social, contrariait le vœu de vivre de la collectivité... Jamais l'auteur d'*Hermann et Dorothee* n'a mieux compris que dans *Les années de voyage* la tendance profonde du peuple germanique, laborieux, sérieux, attaché à son devoir, et n'a plus clairement discerné sa voie, ne s'est avec autant d'application efforcé de le préparer à s'y engager. Comme l'a très bien dit Witkop: « Goëthe envisage l'avenir en germe avec

une remarquable indépendance d'esprit et un sens vraiment prophétique de ses responsabilités ».

A cet égard, la théorie sociale, ou philosophico-sociale qu'il développe dans son récit est d'un précurseur. Il a vu, à l'aurore du XIX<sup>e</sup> siècle, l'extension de l'activité industrielle susciter la hardiesse de l'entreprise capitaliste, menaçante pour le prolétariat, et il a jeté le cri d'alarme : « Seul, l'ensemble de tous les hommes peut constituer l'humanité, seules les forces réunies peuvent constituer le monde ». L'intérêt du problème qui se pose réside à ses yeux dans la formation des collectivités. Par quel moyen les énergies individuelles réussiront-elles à s'intégrer pour constituer une société stable et prospère ? Par l'abnégation. Sans « renoncement » point de concorde possible dans le monde qui naît. Et Goethe imagine la création par l'Abbé et Lothaire, d'une société — la « Société Mondiale » — qui impose à ses adhérents « une résignation sinon éternelle, du moins de longue durée ». Un stade d'adaptation au régime à la veille de s'instaurer est nécessaire à l'humanité avant que l'homme puisse se vouer à un nouvel idéalisme individualiste, c'est-à-dire avant qu'il puisse reprendre, en toute indifférence du milieu où le sort l'aura situé, la culture de ses goûts personnels. Point de place pour le dilettante en une époque qui s'annonce comme devant être celle du spécialiste : « Heureux qui l'a compris et se comporte en conséquence (...) Fais de toi un organe et attends la place que l'humanité te concédera bienveillamment dans l'existence générale... »

« L'important est qu'un homme possède à fond une science quelconque, qu'il puisse exécuter par-



faitement ce que ne pourrait exécuter son voisin...»

Qu'on ne croie pas, cela dit, que Goëthe se range parmi les tenants de l'égalitarisme. Il ne se fait en aucune manière l'apôtre du nivellement général, surtout par en bas. Au contraire: convaincu comme il est de l'inégalité des dons impartis aux hommes, il proclame hautement la nécessité d'établir une hiérarchie fondée sur la diversité même de leurs aptitudes, et pose en principe que le respect est dû aux êtres supérieurs. Du reste ceux-ci (les chefs) ne commandent pas à proprement parler: ils persuadent.

Enfin, si Goëthe n'établit aucune différence entre le travailleur intellectuel et le travailleur manuel, c'est qu'il entend ne les distinguer, l'un et l'autre, que par la puissance de leur énergie. Assez dormi! Assez rêvé! « Penser et agir, agir et penser, c'est la somme de toute sagesse ». La pensée est refuge pour l'homme d'action, détente pour l'homme de pensée.

« Les ouvriers doivent travailler avec la main; mais il faut qu'une vie propre anime cette main, il faut qu'elle soit à elle-même une nature, qu'elle ait une pensée, une volonté à elle... »

D'humiliation, faut-il le répéter, Goëthe n'en voit aucune, dans la tâche, quelle qu'elle soit, à laquelle on se voue, à condition que l'on s'y attache et s'y applique de tout son cœur, en sachant qu'on participe par elle à l'œuvre de l'humanité. En faisant une chose, l'homme fait tout ou pour être moins paradoxal, dans l'unique chose qu'il fait, il voit le symbole de tout ce qui se fait bien. L'optimisme ne l'abandonnera jamais. Rappelons-nous ce qui a été dit, plus haut, de la confiance

en la Divinité qu'implique, pour Goethe, l'acte de courage exigé par toute besogne, même médiocre, quotidiennement renouvelée. « Que l'homme apprenne à penser sans aucune relation extérieure continue, qu'il cherche cette continuité non dans les circonstances mais au fond de lui-même; il l'y trouvera, il la cultivera avec un amour passionné. Il se perfectionnera et s'organisera de façon à être partout chez lui ».

Ainsi, altruiste, et plus occupé des autres que de lui-même, voilà ce que devra être, voilà ce que sera l'homme nouveau attendu, réclamé par Goethe. Au respect de l'activité de ses semblables, il joindra le culte du divin en lui-même et dans la nature.

L'aristocratie de Goethe, cet aristocratie qu'on lui a souvent reproché, en le dénaturant, on n'en apprécie le caractère qu'en se rendant compte à quelle généreuse compréhension de la dignité du travail il se réfère et demande son droit d'existence. Cet humaniste est, sans doute, un des apologistes les plus convaincus qui aient existé de la noblesse de l'effort.

## XII

### LES SCIENCES

La prodigieuse activité de Goethe, son infatigable curiosité de tout lui interdisaient de laisser les sciences en dehors de sa quête. Dès l'enfance, initié à « la théorie de l'électricité dont Franklin venait alors de trouver la loi », il collectionna insectes et cailloux. D'autre part, attiré par les arts et métiers, c'est sur les rives du Mein, à Francfort, au Marché aux Vins, au port où abordent les coches d'eau, fonctionnent les grues et sont déchargées les marchandises, qu'il s'attarde le plus volontiers. Il se mêle à la foule des vendeurs et des boutiquiers, fréquente les échoppes du Pfarreisen et, surtout, les jours de foire plonge avec délices dans la cohue qui se presse autour de l'église Saint-Barthélemy, en plein cœur de la vieille ville artisanale. C'est par leur côté pratique, notons-le, que les sciences l'attirent d'abord. Dès le temps qu'il passe à Strasbourg, elle exercent sur lui un invincible charme. Mais il s'en faut que les sciences abstraites le séduisent autant que les sciences naturelles, réalistes. Semblable à cela à Diderot (« cette tête allemande », comme il l'appelait), il prend à s'instruire de telles sciences un intérêt qu'il ne trouve pas dans les froides spéculations des mathé-

matiques ou de l'astronomie pour quoi Voltaire, en revanche, se passionnait avec la docte Uranie...

Amant qu'il est de la civilisation antique (« j'ai dépensé auprès d'elle mon héritage d'homme du Nord », a-t-il dit), ce ne sera jamais à travers Pythagore — commandant par les chiffres à toutes les branches de la connaissance — qu'il demandera la lumière.

Il en a fait l'aveu à Eckermann : « Mes préférences ont toujours été pour les objets qui m'entourent ici-bas et qui peuvent être perçus immédiatement par les sens. C'est pourquoi je ne me suis jamais occupé d'astronomie ; car les sens n'y suffisent pas, il faut ici recourir aux instruments, aux calculs et à la mécanique... »

A Weimar, tenu par ses fonctions de s'occuper d'agriculture, d'approfondir les problèmes forestiers et miniers qui étaient au premier plan des préoccupations du Grand-Duché, il eut tôt fait de s'initier à la botanique, à la géologie, à la minéralogie. Mais les collections d'insectes et de cailloux que, gamin encore, il avait faites et qu'il continuait dans sa jeunesse, ne laissaient pas — on le dit sans rire — de l'avoir préparé à des recherches plus méthodiques. Sa qualité, d'autre part, de directeur de l'Université d'Iéna dont il devait surveiller et entretenir le musée, l'ayant mis en rapport avec Lavater, il étudia non seulement la physiognomonie, mais l'anatomie avec le professeur Loder et particulièrement l'ostéologie. Il pourra dire plus tard à Eckermann : « Tout ce qui a rapport dans la physiognomonie de Lavater, au crâne des animaux est de moi ». Et on le voit suivre, comme un simple étudiant, les cours de l'Univer-

sité dont la conservation lui est confiée, manier le scalpel dans l'amphithéâtre. Il porte dans toutes les recherches qu'il entreprend, la supériorité de son esprit synthétique, ce pouvoir d'établir des rapports entre les objets les plus éloignés en se créant instantanément une vue de l'esprit. Vue provisoire, vue renouvelable, bien entendu, et qui ne le distrait pas de ses devoirs d'expérimentateur. A ce titre, sa probité semble exemplaire : « Saisir les phénomènes », écrit-il, « les fixer par des expériences et s'initier aux différentes interprétations auxquelles elles peuvent donner lieu ; pousser l'exactitude à ses dernières limites dans le deuxième travail, être aussi complet que possible dans le quatrième : tout cela oblige notre pauvre Moi à une persévérance dans l'effort dont jusqu'à présent je n'avais pu arriver à me faire une idée ». On songe, en lisant ces lignes à la célèbre *Introduction* de Claude Bernard dont elles ont l'accent.

Une idée préside, d'ailleurs, aux investigations de Goethe dans le domaine de la Nature : c'est que celle-ci est une en l'infini variété de ses formes et conséquente dans son plan universel (1).

D'accord en cela avec Spinoza, il lui est impossible de concevoir le monde autrement que comme

---

(1) Cette idée est chez lui si fermement ancrée qu'elle justifie à ses yeux l'hypothèse astrologique. Il écrit à Schiller, le 7 décembre 1798, à propos de son *Wallenstein* où il avait traité légèrement la question de l'astrologie : « La croyance astrologique repose sur le sentiment obscur de l'unité de l'immense univers (...) le philosophe est porté, ou mieux forcé à reconnaître l'influence des choses les plus éloignées de nous (...) Cette conviction et les idées du même genre ne me ont pas l'effet d'une superstition... »

un tout soumis à l'unité, dépendant de l'intelligence divine et entièrement pénétré d'elle... Mais si Goethe, comme le veut Platon, se fait œil pour voir la lumière, oreille pour percevoir le son, et s'il tient l'expérience pour « médiatrice entre le sujet et l'objet », il se refuse à demeurer purement passif en présence des phénomènes de la Création. Parce qu'il ne sépare pas la science de la poésie, parce qu'il les associe, au contraire, pour se rendre intelligible « le calme langage de la grande Nature », il lui faut dégager un aperçu général des données particulières qu'il recueille. Science et poésie sont pour lui les deux aspects d'une même chose que permet, seule, de concevoir l'intuition. La vie est l'autre nom de la vérité avec laquelle elle se confond. « A côté de l'observation et de la peinture du cœur humain, cette partie intime, multiple et changeante de la situation, il (Goethe) plaçait la contemplation de l'antique et inébranlable nature extérieure, cette fille aînée du pouvoir créateur », a dit Caro. Et Goethe écrivait, en 1784, dans un *Essai sur le granit* : « Nul, parmi ceux à qui sont familiers les charmes que les secrets de la Nature ont pour les hommes, ne s'étonnera de m'avoir vu abandonner le cercle d'observation dans lequel je m'étais jusqu'ici confiné, pour me jeter passionnément dans ce nouveau champ d'études. Je demeure sans crainte quant au reproche que c'est un esprit de contradiction qui m'a arraché à la contemplation et à la peinture du cœur humain (...) pour celle de la Nature. Car on m'accordera, volontiers, que toutes choses sont étroitement unies, et que l'esprit d'investigation ne consent pas

à se laisser interdire l'atteinte de ce qui est accessible. Pour moi qui ai connu cette perpétuelle agitation de sentiments et d'opinions, qui est en moi-même comme en les autres, et qui en ai souffert, je goûte délicieusement la sublime paix procurée par le contact avec le grand et éloquent silence de la Nature ».

Extase panthéiste, pourrait-on être tenté de dire, en lisant les dernières lignes de cette citation. Mais on sait que lors même que Goëthe se faisait tout sens devant la Nature, c'était pour la comprendre avec son âme avant même de la connaître par sa raison. « Se faire voyant ! » Lui aussi a formulé le vœu de Rimbaud. Toutefois son « ingénuité » en présence du spectacle de la vie, n'est jamais allée jusqu'à l'abdication puérile de son moi pensant. L'homme civilisé chez Goëthe, ne le cédait pas au primitif et demeurait vigilant pour grouper, à des fins utilitaires, les phénomènes observés. Qu'on songe que c'est dans *Les Epoques de la Nature* de Buffon, ce monument aujourd'hui ruiné par les progrès de la géologie, mais qui dut être très émouvant en sa majestueuse nouveauté, que Goëthe a fortifié sa conviction qu'une intelligence régulatrice a présidé à la formation du monde. Cette espèce de *Discours sur l'Histoire...* du globe terrestre, qui fait de Buffon un Bossuet laïc, produisit sur Goëthe une impression durable. Il en resta toute sa vie dominé par une conception classique de la science ; toute nourrie des idées de l'antiquité grecque. Ce besoin qu'a Buffon de diviser les époques et de les classer, d'en fixer la durée (*Epoques de la Nature*) on le retrouve sous une autre forme, dans le désir qui

n'abandonne jamais Goethe dans ses recherches empiriques, entretient en lui l'espoir de découvrir la preuve d'une harmonie préétablie. « La minéralogie » a-t-il dit à Eckermann « ne m'a intéressé qu'à deux points de vue : d'abord pour sa grande *utilité pratique*, ensuite parce que *j'espérais y découvrir un document sur les origines du monde* ».

Si objectif que l'on a vu qu'il soit, il ne peut se libérer de la pensée qu'un *plan* de l'univers existe, mais dont il appartiendra aux sens, non à une analyse abstraite, de fournir la révélation. Ayant vécu toute sa vie partagé entre l'analyse et la synthèse « comme le cœur entre le systole et la diastole » selon son expression, il attend du petit fait la surprise, le choc révélateur de la vérité capitale, essentielle que l'on ne peut pas ne point découvrir, un jour ou l'autre... Son espoir demeurera jusqu'au bout vivace, L'idée d'unité le hante. C'est elle qui le guide dans son interprétation des traits et des attitudes des hommes quand il collabore avec Lavater, dans les recherches anatomiques, aussi, auxquelles il se livre, encouragé par Loder, et qui aboutissent en 1784, à la découverte chez l'homme de l'os intermaxillaire dont on n'avait jusqu'alors constaté l'existence que chez les animaux.

Il exulte : « J'ai fait une découverte anatomique aussi importante qu'inattendue », écrit-il à Charlotte de Stein. « J'éprouve une telle joie que mes entrailles en frémissent... »

Dans son enthousiasme, il voit en cet os « la clé de vote de l'homme ». Pas moins ! Mais quand, en 1786 il publia le résultat de ses travaux, le



monde scientifique s'émut. On cria « haro ! » sur *l'amateur*. Les anatomistes pour qui l'absence de l'intermaxillaire était le signe distinctif de l'être humain, et de son frère inférieur le singe, niaient la réalité de la preuve fournie par Goethe. Il lui fallut batailler contre ces messieurs qui n'aiment pas qu'on les déloge des positions où ils se sont établis. En 1796, la discussion n'était pas encore close. Elle fut si âpre que, trente ans plus tard, Goethe parlait encore à Eckermann de l'acharnement que les savants apportent à ruiner « les intuitions d'autrui » parce qu'ils font « des problèmes scientifiques (...) une question de vie ou de mort ». Il explique dans une introduction générale à « l'anatomie comparée » (science nouvelle, alors) que les différences observées dans la structure organique des espèces animales et de l'homme sont seulement les modifications d'un type commun, dues au mode de vie, à l'adaptation au milieu, au climat, à toutes sortes de causes extérieures, enfin. Application féconde de l'idée d'unité chère au savant philosophe et poète, et qui devait recueillir l'approbation de Geoffroy Saint-Hilaire. Le créateur de l'embryologie salua plus tard, il est vrai, comme « une des plus hautes du siècle en philosophie naturelle », cette idée dont on retrouve l'illustration dans une autre découverte de Goethe, celle de l'analogie du crâne et de la vertèbre. Il la fit, étant à Venise au cours d'une de ses promenades au Lido, en 1790.

« Par un singulier hasard », écrit-il à Mme Herder, « tandis que je me promène au cimetière des juifs, mon domestique ramasse un crâne d'animal, et me le donne en plaisantant, croyant me

présenter une tête de juif; et sans s'en douter, il me fait faire un pas de plus dans l'explication des formes animales... » En effet, l'examen attentif de cette tête de mouton, trouvée dans le sable, lui suggéra l'hypothèse, aujourd'hui reconnue vraie, que le crâne n'est qu'un prolongement de la colonne vertébrale, comme le cerveau un épanouissement de la moelle épinière...

Reprenant ses études (il n'en publia le résultat définitif qu'en 1820) il se demandera si malgré les différences constatées entre la boîte crânienne de l'homme et celle de l'animal — il n'y aurait pas moyen d'en retrouver la forme primitive. Et ses hypothèses morphologiques qui l'engagent dans la voie ouverte par Lamarck, font de lui un précurseur de Darwin, c'est-à-dire un transformiste ou un évolutionniste. « L'homme s'apparente intimement à l'animal », conclura-t-il.

Entre tant, la clé lui ayant échappé qu'il s'était flatté de tenir fermement quand il croyait avec Lavater que les qualités morales de l'homme se reflètent sur son visage, Goethe s'était adonné de nouveau à la minéralogie vers quoi il avait été attiré, d'abord. La rencontre qu'il fit de Saussure, à Genève, le détermina à reprendre ses anciennes études, aussi la sollicitude que lui inspirait la prospérité du Grand-Duché, le désir qu'il avait de tirer des richesses de l'exploitation de son sous-sol... Il étudie les roches de Carlsbad et de Naples, et en fait en détail la description, acharné à la découverte de la roche idéale dont toutes les autres dérivent...

Il prend un plaisir autant physique qu'intellec-

tuel à étiqueter, ranger, classer les pierres puis les fossiles et les coquillages comme des livres. Cela est lourd ou léger, doux ou âpre au toucher... Et quelle infinie variété de formes et de couleurs! Le goût de collectionner les minéraux lui restera très tard; il l'associera à la poésie de la cour, à la fois fervente et grave qu'il fera à Carlsbad à la jeune Ulrique de Levetzow, ramassant pour elle des « cailloux », les lui donnant comme on offre à d'autres des fleurs.

De tous les sens qu'il convie à la fête de la connaissance, il accorde la priorité à la vue et à son complémentaire le toucher. Quelle joie pour lui de tenir le monde sous les regards de ses grands yeux apolloniens! Ecoutez-le traduire à vingt-sept ans le sentiment de plénitude qu'il éprouve à se trouver seul, au lever du soleil dans les champs: « Le matin est si beau! Tout est si calme! (...) Un jour gris mais splendide. J'ai dormi longtemps, mais je me suis éveillé à quatre heures. Que le vert était beau pour l'œil qui s'ouvrait à moitié ivre! »

« Chaque matin » dit-il encore, « m'accueille par une nouvelle fleur, un nouveau bourgeon ». Il suit sa pente quand il herborise, et de son jardin étend sa curiosité au parc de Weimar, aux prairies, aux forêts. Rien de comparable à l'exaltante collaboration de l'intelligence et du corps dans ces recherches en plein air. Que Christiane Vulpius dont il fait l'instruction botanique, l'accompagne, et, ses boucles dansant autour de son front penché, cueille avec lui des plantes, le plaisir qu'il éprouve confine à la volupté...

Il écrit dans un poème qu'il adresse à sa chère compagne :

Tu demeures perplexe, ô mon amour, devant l'interminable  
[confusion apparente

De la luxuriante richesse sur le jardin répandue;

Tu m'entends, d'une oreille mécontente, citer nom après  
[nom;

Avec un bruit barbare l'un en amène un autre.

Mais toutes les formes se ressemblent, si aucune n'a sa  
[pareille;

Ainsi l'ensemble de la multitude obéit à une loi profon-  
[dément cachée.

Mais dans sa patiente élucidation du mystère de cette loi, la grande affaire pour Goethe est la découverte du type primordial autour duquel s'est peu à peu organisé, par voie d'adaptations successives, le monde si divers des plantes. Toujours l'idée d'unité! L'hypothèse de la plante initiale permet à son esprit de reconstituer la genèse du monde végétal. En chaque partie de la plante, feuille, bouton, fleur, calice, corolle, pistil, il ne voit malgré la variété des formes et des couleurs que les modifications d'un type primitif — la feuille — produites par une série d'adaptations à des modes nouveaux d'existence. Comme il l'écrira à Mme de Stein, la feuille est « la forme essentielle avec laquelle la nature ne fait que jouer, pour ainsi dire, et produit en se jouant la vie aux formes innombrables ». Son principe est, ici, le même que celui qu'il a établi en ostéologie quand il a déclaré qu'une vertèbre de l'épine dorsale doit être considérée comme l'embryon du squelette. Une feuille peut se convertir en n'importe quel autre organe sous l'influence des circonstances où

elle se développe. « La plante pousse nœud par nœud et s'achève, enfin, dans la fleur et la graine. Dans le monde animal, il n'en va pas autrement. La chenille, le ténia procèdent d'anneaux en anneaux et forment à leur extrémité une tête; chez les animaux supérieurs et chez l'homme, ce sont les nœuds des vertèbres qui s'adaptent les unes aux autres et se terminent par la tête, dans laquelle se concentrent toutes les énergies ».

Dans le jardin botanique de Padoue, à Naples, à Palerme, la végétation luxuriante lui procure une sorte de frénésie de caractère dionysiaque mais lucide. Il écrit de Rome à Mme de Stein: « Dis à Herder que je suis sur le point de découvrir le secret de la conception et de l'organisation des plantes, et que c'est la chose la plus simple que l'on puisse imaginer ». Il a mis le doigt « sans doute possible » sur l'élément primitif contenant le germe et tout le reste ». La plante originelle sera la plus prodigieuse création du monde » et « la nature elle-même » la lui jalousera...

Un moment, il a rêvé de découvrir la plante originelle, la plante-type présentant ce qui est commun à toutes les plantes ou dont toutes les plantes dérivent. Mais sa conception un peu trop simple ou « restreinte » comme il l'a avoué dans son *Histoire de mes études botaniques*, il l'a presque aussitôt élargie à cette idée ci-dessus exposée d'une transformation progressive, régie par des lois fixes, et qui lui a inspiré son bel *Essai pour expliquer la métamorphose des plantes* (1790).

On accueille mal celui-ci; l'éditeur de Goëthe,

ayant consulté un botaniste, refusa d'en entreprendre la publication, crainte qu'il ne nuisît à la réputation de son auteur...

\*  
\* \*

« Il y a plus d'un demi-siècle que je suis connu comme poète dans mon pays et même à l'étranger », a écrit Goethe dans l'*Histoire de mes études botaniques*. « Nul ne songe à me refuser du talent. Mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est que je me suis occupé pendant de nombreuses années, de phénomènes physiques et physiologiques de la nature avec cette persévérance que seule, la passion peut donner ».

L'ignorance, en vérité relative, où était le public de ses travaux scientifiques, le chagrinait. Elle le poussait à exagérer l'injustice de la postérité quand il disait à Eckermann, en 1824, que « la génération présente » n'avait pas « le moindre soupçon » de ce qu'il avait accompli. Mais on est autorisé à croire que c'était moins à ses découvertes ostéologiques et botaniques qu'il pensait quand il se plaignait de l'incélébrité dont souffrait son œuvre de savant, qu'à ses études sur les couleurs. L'idée d'entreprendre celles-ci lui serait venue dans les musées d'Italie, par désir de rectifier l'erreur de Newton (décomposition de la lumière). Ces chefs-d'œuvre de la peinture, il ne lui suffit pas de les admirer, il veut savoir le pourquoi de leur coloris, comprendre la raison qui a déterminé leurs auteurs à employer telle couleur plutôt que telle autre, et il se désespère de ne rien tirer des artistes, les principaux intéressés...

Aussitôt de retour à Weimar, il se met résolument

ment à l'étude de la physique et de la chimie, s'entoure d'instruments de précision qu'il emprunte au chancelier Büttner, naturaliste d'Iéna, et fait de sa paisible demeure un cabinet d'optique. Il écrit sa *Contribution à l'optique* en 1791, et poursuit cette série d'expériences qui aboutiront à la publication de la *Théorie des couleurs* et aux *Matériaux pour l'histoire de la Théorie des couleurs* (1805-1810). Mais, à cette date, il n'abandonnera pas ses travaux et donnera en 1820 un traité sur les *Couleurs entoptiques*. Toute sa vie, peut-on dire, il mènera le combat contre Newton; et en 1827, on le verra s'élever contre les professeurs qui continueront à exposer la théorie de l'illustre physicien « parce qu'ils doivent à l'erreur leur existence ». En 1826, il avait refait pour Eckermann, ou fait refaire par Eckermann sa démonstration sur la lumière. Une bougie allumée dont la partie intérieure de la flamme présente le même phénomène que celui par lequel le ciel apparaît bleu, lui en fournit l'occasion ou le prétexte. Cette clarté transparente, qui paraît devant l'obscurité, c'est la preuve de la loi selon laquelle la lumière n'est qu'un mélange de lumière et de ténèbre, à des degrés divers. Newton, on le sait, avait démontré que la lumière blanche se décompose à travers le prisme, en une série de sept rayons réfractés qui produisent sur l'écran où ils sont projetés des couleurs passant du rouge au violet. Suivant Newton, la lumière blanche renferme différentes lumières dont chacune est plus sombre qu'elle en tant que partie de l'ensemble. Pour Goethe, rien de tel. D'accord avec sa théorie de l'unité, il veut que celle-ci préside à l'existence

de toutes choses en ce monde. Et il n'en est pas de plus homogène que la lumière. Il n'y a pas des lumières, mais des atténuations, diminutions ou affaiblissements de la lumière, des « pénombres ». Une « pénombre » éclairée paraît bleue, une « pénombre » traversée par une clarté paraît jaune; en renforçant et mélangeant ces deux tons purs fondamentaux, on obtient la gamme des autres... Il est absurde de dire que la lumière est un composé de couleurs, car toute lumière qui prend couleur est plus sombre que la lumière colorée. La clarté ne saurait être un composé d'éléments obscurs... Et Goëthe conclut: « La couleur est l'expression et la souffrance de la lumière ». Cette définition géniale, d'une portée qui dépasse son postulat, dont les preuves sont demeurées confuses, non seulement annonce « l'école impressionniste qui va de Monet à Renoir et à Manet » comme Léon Daudet en a fait la remarque, mais se trouve justifiée par la biologie où l'on observe que les altérations de la couleur de la peau, des sérums sanguins sont des indices pathologiques.

Indépendamment de la théorie scientifique qu'il expose, le traité de Goëthe sur les couleurs renferme des parties digressives qui n'en constituent pas le moindre intérêt, et en rendent la lecture fort attrayante même pour les profanes. On y trouve, sur les philosophes anciens et modernes des appréciations dont l'ensemble compose une galerie de portraits méthodiquement ordonnée. Tous sont caractérisés avec une clarté et une profondeur qui forcent l'admiration. Témoin ce parallèle entre Platon et Aristote — les deux pôles du génie humain, le spéculatif et l'expérimental —



parallèle assez peu connu pour valoir d'être cité :

« Platon est apparu au monde comme un esprit bienheureux, auquel il a plu d'y venir habiter quelque temps. Il se montre moins curieux d'étudier la nature et d'en acquérir une connaissance exacte, qu'animé du désir bienveillant de faire part aux hommes de ce qu'il a appris ailleurs, et de ce qu'il leur importe le plus de savoir sur eux-mêmes. Il pénètre dans les profondeurs de l'Être pour les peupler par la puissance de son génie, et pour les inonder des clartés qu'il apporte, bien plutôt qu'afin d'en explorer les lois et les propriétés. Il prend son essor vers le ciel avec l'envie et l'espoir de ressaisir son existence primitive. Tout ce qu'il énonce se rapporte à un ensemble de vérités éternelles, au bon, vrai et beau absolu dont il s'efforce de réveiller dans les âmes le besoin ou le souvenir. Ce qu'il s'abaisse à puiser dans les détails des connaissances terrestres, se fond, se vaporise, pour ainsi dire, dans ses expressions et par l'emploi qu'il en fait.

« Aristote s'offre à nous avec l'autorité et l'art d'un grand architecte. Lui, il est bien de ce monde ; il veut y laisser l'empreinte de son activité laborieuse. Il s'enquiert soigneusement de la nature du sol, mais ne poursuit sa tâche que jusqu'au degré de profondeur où gît une base solide. Ce qui peut se trouver entre ce point et le centre de la terre, lui est indifférent. Il trace ensuite un cercle immense autour du terrain qui doit servir de fondement à son édifice ; il accumule de toutes parts des matériaux, les classe et les ordonne en construction régulière, pyramidale. Tandis que Platon, fuyant avec la hardiesse de l'obélisque, s'é-

lance et cherche à percer la voûte céleste de la flamme de son génie.

« On peut dire de ces deux chefs de la pensée humaine et de ces deux principales directions dans les méditations philosophiques, qu'ils se sont partagé les pouvoirs et les besoins de l'homme; et ils peuvent être estimés les vrais représentants de ces qualités dont l'absolu contraste empêche la fusion dans un même individu ».

Goethe ne se résigna pas à l'opposition que sa théorie des couleurs avait soulevée. Comme une mère voue son affection la plus tendre à un enfant disgracié, il prit à cœur la défense de cette théorie contestable. Mieux : de l'avoir conçue, il se montra jusqu'au bout plein de fierté. « J'attribue à ma théorie des couleurs », disait-il à Eckermann, « plus de valeur qu'à toute mon œuvre poétique ». Exagération manifeste, mais qui a sa source dans le désappointement dont il souffrait à voir lui échapper la probante illustration qu'il croyait tenir de sa philosophie. Quel plus beau témoignage de l'harmonie du monde que cette simplicité de la lumière dont il avait eu l'intuition en Italie ! S'obstinant dans son erreur, il disputera jusqu'au dernier souffle avec Newton, c'est-à-dire avec les tenants de la thèse newtonienne, ses adversaires, si contraire à sa nature que fût, comme il l'a dit, la polémique. Il a perdu ce calme olympien qui lui donne, en toute circonstance, la certitude de la réussite plénière. Il est inquiet, troublé, mécontent des autres et de lui-même. Jamais, il est vrai, il ne sera en mesure de démontrer l'« erreur » du savant anglais, ni — une fois expliqué la nais-

sance du jaune et du bleu — d'établir en quoi ils diffèrent...

A la fin de sa vie, il se résignera, Lichtenberger l'a dit, à reconnaître que l'*idée* n'est jamais tout à fait adéquate à la *réalité*, que l'expérience lui donne parfois des démentis cruels... « Il renoncera aux grandes théories représentant sensément des vérités définitivement acquises » ; mais ce renoncement sera plus apparent que foncier, plus pratique que spéculatif. S'avouera-t-il, dans son for, s'être hasardé, sinon trompé, en affirmant la pureté de la lumière, il ne consentira pas, par fidélité à ce qui aura été la raison suprême de son existence, à mettre en doute l'intuition divine dont elle procédait, encore moins à la contester.

## XIII

### FAUST

La conception de *Faust* n'a cessé de dominer l'œuvre de Goethe; elle accompagne dans leurs démarches chacune de ses créations, mais elle plane, aussi, sur toute sa vie comme une ombre dont l'opacité rayonne par endroits, et elle en dégage sa signification la plus profonde ou la plus intime.

« Voilà plus de soixante ans que j'ai conçu *Faust* » disait Goethe dans une lettre à Guillaume de Humboldt, « j'étais jeune alors, et j'avais déjà dans l'esprit, sinon toutes les scènes avec leur détail, du moins toutes les idées de l'ouvrage. Ce plan ne m'a jamais quitté; partout il m'accompagnait, se développant doucement à côté de moi; de temps en temps je réalisais les passages qui m'intéressaient sur le moment même ».

*Faust* prend possession de Goethe dès l'enfance, s'il n'en dessine une première ébauche qu'entre 1772 et 1775, au moment de sa venue à Weimar, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans. Ce *Faust-primitif* (*Urfaust*) retrouvé par Erlich Schmidt diffère en bien des points du *Fragment*, publié en 1790, et qui passa, alors, à peu près inaperçu. Un analyste attentif y retrouverait maintes réminis-

cences d'imaginations, de rêveries puériles. Les lectures de Goëthe, dans la vieille ville pittoresque de Francfort sont d'ouvrages du Moyen Age, pour la plupart (*Les quatre fils Aymon, La belle Mélusine, Fortunatur*) et l'on sait que la légende du docteur Faust fut rédigée primitivement par des moines contre Jean Faust, ou Fust, à qui on attribue l'invention de l'imprimerie. Goëthe en connut, gamin encore, la version intitulée: *l'Homme d'esprit chrétien*. Il ne faut pas oublier, enfin, que la jeune fille, objet de son premier amour — alors qu'il avait quatorze ans — s'appelait Marguerite comme la douce héroïne de son drame, si c'est à Frédérique Brion que ce drame fait allusion. Quoi qu'il en soit, *Faust* c'est son *Hamlet*, son *Don Quichotte* ou plus exactement sa *Tentation de Saint Antoine*: sa préoccupation, sa pensée majeure. Il ne s'en libérera pas en la publiant. La mort seule l'en délivrera. C'est bien parce qu'il attachait tant d'importance à cette œuvre qu'il s'inventait toujours de nouveaux prétextes pour la laisser sur le chantier, et qu'après en avoir abandonné des fragments, chaque fois qu'il renonçait à quelque chose ou croyait avoir subi une transformation, il n'y revenait que contraint par une puissance supérieure à sa volonté. En 1787, songeant à retourner à Weimar, il écrit au Grand-Duc qu'il ne s'attachera à *Faust* qu'en dernier: « Pour terminer ma pièce », écrit-t-il « il faudra que je concentre toutes mes forces. Il faudra que je dessine autour de moi un cercle magique pour lequel la fortune favorable devra me préparer un lieu approprié ». Hors de l'espace et du temps, sans doute? Une pudeur, qui s'effarouchait vite,

l'empêchait de livrer son œuvre au public avant de l'avoir amenée à la perfection. Et il avait tant à y mettre encore ! Il était, en même temps, si plein d'elle après y avoir versé, déjà, tant de lui-même, qu'il éprouvait sans cesse le besoin d'en faire à ses amis la lecture. Il lui fallait être là quand ils en prenaient connaissance, témoin de l'effet qu'elle produisait... S'en détacher, rompre définitivement avec elle, il ne pouvait, la retenant encore lors même qu'il la livrait. Il ne la livrait pas, la réservant toujours, se réservant toujours d'y ajouter. Elle s'allongeait avec son ombre. *Faust* c'est cette *terra incognita* dont parle Michelet, de si émouvante façon, dans la préface de son *Histoire de France* : « Je dis : « Il faut dix ans »... Non, mais vingt, mais trente... Et le chemin allait s'allongeant devant moi. Je ne m'en plaignais pas. Aux voyages de découvertes, le cœur s'étend, s'agrandit, ne voit plus que le but... » But souhaité, redouté. On aspire à cette fin que l'on sait qui sera la sienne, et tout en la hâtant, on la retarde.

Mais *Faust* est plus qu'une œuvre ; *Faust* est un monde. Ce qui fait de ce drame une chose unique dans l'histoire de la littérature, c'est qu'il est non seulement un grand poème psychologique (sous ce rapport on lui trouverait des équivalents), mais une sorte d'épopée, à la fois réaliste et métaphysique, où l'histoire est liée étroitement à la philosophie. *La Divine Comédie* de Dante, elle-même, qui s'en rapproche peut-être le plus, en diffère en ceci qu'elle juge théologiquement la tragédie humaine, la considère comme terminée en ce monde ou la relègue dans le passé. Avec *Faust*, celle-ci demeure en suspens. Le dénouement réel,

au delà du dénouement apparent, n'est qu'entrevu, deviné. Il appartient à un *devenir*. Et ce n'est pas tout : *Faust*, qui plonge ses racines dans le plus lointain du monde civilisé, est toujours moderne. Les problèmes agités par lui sont contemporains, éternels. Son héros parle, pense, agit, rêve comme on le fait aujourd'hui et le fera demain. Rien de lui ne nous est étranger, n'exige pour être compris un effort d'adaptation de l'intelligence à des modes de sentir et de raisonner qui ont cessé de nous affecter, de nous être propres. Stendhal tournait en dérision Faust de ne rien pouvoir plus, malgré l'assistance de Belzébuth, que de séduire une grisette, « ce que nous avons tous fait à vingt ans », dit-il. Mais en raillant de la sorte, il rendait hommage à ce qu'il y a d'invincible jeunesse dans la pièce, si riche d'expérience, de Goethe.

La vie circule à flots impétueux dans *Faust* sous les allégories, les symboles qui lui prêtent l'attrait excitant du mystère ; elle en déborde de toutes parts la spéculation. Et quelque altiers que soient les sujets auxquels elle fait allusion, l'œuvre n'est jamais abstraite. C'est du sort de l'humanité qu'elle traite, mais à travers la personnalité d'un individu, et cet individu n'est autre que l'auteur lui-même sous ses divers aspects, selon ses multiples états de conscience. Goethe s'identifie à son héros. Aussi *Faust* apparaît-il, malgré son caractère général comme une œuvre essentiellement lyrique.

Admirable dédoublement de la personnalité ! Le poète s'associant au penseur pour illustrer sa vision de la vie, le critique pour en équilibrer les parties. Reprenons la lettre de Goethe à Humboldt, la

*dernière* qu'il ait écrite. On y lit : « Les Anciens disaient que les animaux apprennent par leurs organes. Quant à moi j'ajoute : les hommes aussi, mais ils ont cependant l'avantage d'enseigner à leur tour leurs organes.

« Tout acte, en conséquence, tout talent, doit avoir en lui quelque chose d'inné agissant par soi-même et développant inconsciemment les germes nécessaires, ce qui fait que, quoique ce quelque chose ait en lui la règle, il peut finalement continuer à agir sans but et sans raison. Plus tôt l'homme s'aperçoit qu'il existe un métier, qu'il existe un art, qui l'aident à développer dans une ascension réglée ses dispositions naturelles, plus il est heureux. Le meilleur génie est celui qui sait tout accueillir, tout s'approprier sans que cela nuise le moins du monde à ce fond essentiel qu'on appelle caractère.

« C'est là que se montrent les multiples relations entre le conscient et l'inconscient. Qu'on imagine un talent musical travaillant à une grande composition, le conscient et l'inconscient se comporteront l'un envers l'autre comme le tracé du dessin d'une tapisserie et la navette » (1).

On l'a vu par le passage de cette lettre, cité plus haut, le plan de *Faust* a germé dans la tête de Goëthe tel que nous le connaissons. Il n'a jamais varié. On mutile *Faust*, et — ce qui est plus grave — on le dénature quand on en sépare la seconde de la première partie. *Faust* est un organisme homogène ; il ne s'est pas accru par

(1) Traduction de Jacques Chiffelle-Astier.



adjonctions d'éléments extérieurs à lui. Comme le nouveau-né, il est venu au monde avec ses attributs, qu'il a seulement développés par la suite. Telle il a conçu son œuvre polyphonique, telle il l'a réalisée plus tard. Dans sa première version, de caractère juvénile, *Faust* a été le drame du génie, du « surhomme » en révolte contre la contrainte, la médiocrité environnante, l'étroitesse des conventions, des préjugés sociaux. Il est devenu plus simplement, plus largement aussi, le drame de l'homme tout court, l'image de sa destinée. On le sentit bien lorsque la première partie en parut en 1808. Elle produisit un si vif rayonnement que les œuvres précédentes de Goethe en furent presque éclipsées. La transcendance du drame se laissait pressentir dans la double aventure, intellectuelle et sentimentale, par quoi il débutait, et qui la contenait déjà. Ce problème du désir sous ses deux faces, savoir et amour, que pose la première partie de *Faust*, où se résoudrait-il, en effet, sinon dans l'autre monde, là où les plus ardentes aspirations de l'esprit et du cœur se confondent et s'unissent dans la plénitude?

Mais le génie de Goethe a été de montrer, d'abord, que c'est autour de la femme, de la ferveur de ses sentiments, de sa foi dans la grande force qui mène le monde, que la tragédie prend toute sa signification. C'est parce que Faust fait plus que de convoiter Marguerite, c'est parce qu'il l'aime vraiment, ayant retrouvé la spontanéité avec la jeunesse, qu'elle s'abandonne à lui et se perd. Auprès de son infortune — si ordinaire cependant — comme elle paraît réduite à peu de chose la déception du docteur Faust, — si émi-

nente que soit sa pensée — devant la faillite des espoirs qu'il avait mis dans la science! La tentative de Faust a été viciée dès l'origine. Il était mû uniquement par la curiosité, et c'est avec les seules ressources de son intelligence qu'il ambitionnait de pénétrer le mystère de la vie. S'il a pu, un instant d'illumination mystique, attirer à soi l'Esprit de la Terre, il n'a pas réussi à le retenir... Convaincu, sur le tard, de l'impuissance du borné à saisir l'illimité, du fini à appréhender l'infini, il recommence l'épreuve sur des nouvelles bases. Mais son âme — compromise par sa tentative de suicide — sera l'enjeu de la partie. Faust, qui est représentatif de l'humanité tout entière, triomphera-t-il dans son aspiration vers la Vérité et appartiendra-t-il à Dieu ou renoncera-t-il à sa sublime entreprise pour se contenter d'épuiser les jouissances grossières et deviendra-t-il la proie du Diable? Enfin, son individualité dépassée, le mal, c'est-à-dire la négation, l'emportera-t-il sur le bien, autrement dit sur l'affirmation? L'humanité poursuivra-t-elle son évolution vers l'ordre et la lumière ou plongera-t-elle dans le désordre et l'obscurité? Dans cette alternative, un acte de foi indispensable est exigé de l'esprit comme il est réclamé du cœur. Cet acte de foi, Dieu lui-même, ou, plutôt « Le Seigneur » a qui est dévolue la tâche de maintenir le bien sur la terre, l'accomplit le premier, qui, confiant dans la vertu de Faust, ne dédaigne pas (ne craint point?) de faire de lui l'objet d'un pari avec le Tentateur... Mais le Seigneur ignore-t-il d'avance qu'il a gagné? Sans doute, « tout homme qui marche peut s'égarer » (*Prologue dans le Ciel*). Ainsi le Seigneur l'a-t-il

voulu pour que l'individu fût libre. Celui-ci, toutefois, ne mangera pas la poussière avec délices, selon le vœu de Méphistophélès. C'est qu'il « cherche ardemment dans l'obscurité... » A défaut de l'amour, cette « beauté vivante » dans laquelle nagent les anges du Ciel, il a le goût de l'action. Aussi bien Dieu ne juge-t-il pas l'existence du Diable contraire à ses desseins, précisément à cause de son activité même. Rappelons-nous la théorie goethéenne du « démonique... » « Je n'ai jamais haï tes pareils », dit le Seigneur à Méphistophélès. « Entre les esprits qui nient, l'esprit de ruse et de malice me déplaît le moins de tous. L'activité de l'homme se relâche trop souvent; il est enclin à la paresse, et j'aime à lui voir un compagnon actif, inquiet, et qui même peut créer au besoin comme le Diable... »

Rien de commun entre le Méphistophélès de Goethe et le démon traditionnel ou conventionnel. Hermann Grimm a vu en lui une combinaison de Merck (dont l'esprit critique exerça une si vive influence sur des intelligences supérieures à la sienne, sur Goethe, en particulier, quand il avait vingt-deux ou vingt-trois ans) et de Herder grand rabatteur d'enthousiasme. Mais Robert d'Harcourt discerne dans le personnage plus d'un trait de Behrisch avec qui le Goethe de Leipzig jouait les Valmont (des *Liaisons dangereuses*). Enfin, ne retrouve-t-on pas aussi dans ce « Crispin de l'Enfer », déhanché et maigre (Barbey d'Aureville), quelque chose de « l'Asmodée de Le Sage » (Bainville) et surtout de Voltaire? L'animateur de la pensée frondeuse du XVIII<sup>e</sup> siècle, causa, il est vrai, autant par sa réputation que par ses écrits une

impression profonde sur Goethe. « Vous n'avez aucune idée », dira-t-il en 1830 à Eckermann, (à propos de *Faust* précisément) « vous n'avez aucune idée de l'autorité dont Voltaire et ses illustres contemporains jouissaient pendant ma jeunesse, de la souveraineté qu'ils exerçaient sur tout le monde civilisé. Ma biographie ne fait pas assez ressortir l'influence que ces hommes ont exercée sur ma jeunesse, les efforts qu'il m'en a coûté pour me prémunir contre eux, pour garder mon équilibre et m'unir à la nature dans une relation plus étroite ».

Celui dont Joubert disait qu'il avait, « comme le singe, les mouvements charmants et les traits hideux », et qu'il appelait une intelligence débauchée avec laquelle on se débauche, dut hanter le poète au moment où il écrivait son premier *Faust*. Certes, l'esprit du malin vieillard de Ferney l'emporte en vivacité, en finesse sur Méphistophélès qui n'est souvent qu'un mauvais plaisantin de table d'hôte. Mais bavard, inventif, il a du moins le mérite d'exciter la pensée de Faust. Lors même qu'il cherche à la ramener sur la terre, chaque fois qu'elle cherche à se libérer d'un coup d'aile, il l'empêche de s'endormir ou de s'acagner. Il croit perdre Faust en le prenant par son faible quand il lui promet de combler ses immenses désirs : il le sauve ; et c'est bien pour cela que « Le Seigneur » lui a abandonné en le docteur un de ses enfants les plus chers.

« *Faust* : Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plumes pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant ! Si tu peux me flatter au point que je me plaise à moi-même, si tu peux m'abuser

par des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour ! Je t'offre le pari !

« *Méphistophélès* : Tope !

« *Faust* : Et réciproquement ! Si je dis à l'instant : « reste donc, tu me plais tant ! », alors tu peux m'entourer de liens ! Alors, je consens à m'anéantir ! alors la cloche des morts peut résonner alors tu es libre de ton service... Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe, que le temps n'existe plus pour moi ! »

On comprend en quoi réside le rôle démonique de Méphistophélès : il aiguillonne, sans arrêt celui dont il croit, par ce moyen, faire sa proie ; mais en le stimulant, il le pousse vers la porte ouverte sur l'infini. Le nœud du poème de Goethe est là, dans le désir de possession de l'infini qui brûle l'homme et qui en le dévorant, le purifie. La vulgaire débauche (épisode de la taverne d'Auerbach) ne retient guère le don Juan de la connaissance. La première épreuve qui le tente, ce perpétuel insatisfait dont rien n'étanche la soif du nouveau, c'est celle de l'amour. De l'amour-passion, qu'on prenne bien soin de le spécifier. C'est le point de départ du tracé de la circonférence. Le cercle fermé, l'amour-passion rejoindra l'amour-charité, incarné en Marguerite, c'est-à-dire la puissance libératoire, salvatrice par excellence. C'est grâce au sentiment d'essence évangélique, que l'individu se dépasse et jouit, enfin dans l'oubli de soi, de la possession suprême. N'est maître de tout que celui qui a renoncé à tout. Que veut Faust, au terme de son épuisante existence ? Travailler, AGIR. Agir pour qui ? Lui ? Non, les hommes ! Ecoutez-le, agonisant :

« Un marais se traîne le long des montagnes et infecte tout ce que nous avons acquis jusqu'à présent. Dessécher ce marais méphitique, ce serait le couronnement de nos travaux. J'offrirais de vastes plaines à des millions d'hommes pour qu'ils y vivent librement, sinon sûrement. Voici des champs verdoyants et fertiles; hommes et troupeaux se reposent à leur aise sur la nouvelle terre, attachés par la ferme puissance des collines qu'ils élèvent par leurs travaux ardents. Un paradis sur terre! (...) Je m'abandonne à la foi dans cette parole qui est la dernière de la sagesse: celui-là seul est digne de la liberté comme de la vie, qui, tous les jours se dévoue à la conquérir et y emploie sans se soucier du danger, d'abord son ardeur d'enfance, puis sa sagesse d'homme et de vieillard. Puissé-je jouir du spectacle d'une activité semblable et vivre avec un peuple libre sur une terre de liberté! A un tel moment, je pourrai dire: « Reste encore! tu es si beau! »

L'âme de Faust s'est rendue digne du pardon que Marguerite a imploré, a imploré pour elle. Faust se trouve à la veille d'être comblé. Ce cri « Reste encore! » que, jadis, il se déclarait trop insatiable pour le pouvoir proférer jamais, il est près de l'exhaler dans un soupir d'immense soulagement maintenant qu'il s'oublie, oublie son encombrante personnalité pour ne plus songer qu'au bonheur des autres.

\*  
\* \*

Pour abuser Marguerite qu'il n'avait fait que convoiter, d'abord, Faust s'était laissé conseiller, guider par son diabolique compagnon. Mais

l'amour, l'amour plus fort en sa sincérité que toute séduction calculée, s'étant mêlé à sa passion pour la jeune fille, il secoue bientôt la tutelle de Méphistophélès, encore plus humiliante que gênante. Est-ce à dire qu'il se livre tout entier au sentiment nouveau qui s'est éveillé en lui? Certes non. Ce qui, par-dessus tout règne dans l'esprit de Faust, c'est la volonté de savoir. Elle le subjuguait avant qu'il connût Marguerite. Elle le subjuguait encore quand il est épris de la pure enfant. Faust ne s'abandonne jamais; il n'est pas simple. Quand il étudiait les sciences (non les sciences qu'on enseigne dans les universités, mais la SCIENCE) c'était une chose plus haute qu'elles qu'il voulait atteindre. Il voulait *connaître*, qui importe plus que *savoir*...

A présent, il ambitionne, en son orgueil, de faire Marguerite communier avec lui, en l'aimant, dans la religion de la connaissance. Mais Marguerite a tôt fait de le décevoir, dont la nature se trouve à l'opposé de la sienne ou dont le sépare son avidité de conquérant. N'importe, il y a une graduation, une montée vers le bien dans les expériences de Faust. A mesure qu'elles s'humanisent, (n'était-il pas, chose inouïe, sur le point de s'empoisonner par dépit de la vanité de l'occultisme?), elles tendent de plus en plus à le dégager de l'étroitesse de son moi, à élargir son besoin égoïste de domination idéale du monde, parce que, comme il le dit superbement, quelles qu'elles soient, il ne cherche point à s'aider de l'indifférence « la meilleure partie de l'homme » étant celle « qui tressaille et vibre en lui ».

Arracher à la nature son secret, commander

à ses lois, trouver la pierre philosophale ou l'élixir qui éternise l'existence, voilà ce qu'il a tenté quand, prisonnier dans son laboratoire comme dans un cachot, il pâlisait sur les livres hermétiques et sur les cornues. Solitude abstraite! Plus abstrait désir d'immortalité! Mais son pacte avec Méphistophélès le jette, tout palpitant dans la vie. Toujours plein de sa chimère, (« toute espérance n'abandonne jamais une pauvre tête ») Faust connaît, du moins l'amour. Si tragique est l'aventure en sa brièveté qu'il a l'impression d'en sortir anéanti. Au vrai cette meurtrissure a fait perdre à son cœur toute dureté. Les larmes l'ont trempé, amolli, pétri, régénéré. C'est à un sentiment serein, et qui comporte une si large part de désintéressement qu'il pourrait se hausser jusqu'au sacrifice, que Faust se laisse aller: Hélène de Troie lui révèle l'attrait de la Beauté. Rien d'impur, aucune curiosité trouble dans l'élan qui pousse le docteur vers la Grecque chantée par Homère. Le désespoir amoureux ne l'a point réduit, comme l'avait fait la déception scientifique, à vouloir rejeter l'existence. Au contraire, il se réveille au sein de la nature, les sens apaisés, rafraîchi par cette rosée, le chant d'Ariel parmi la ronde des elfes, et adorant plus que jamais la Création, se tourne vers la créature en laquelle il lui semble voir l'incarnation même de sa splendeur. Descendu ou remonté vers les « Mères », à la source de la civilisation, il y cherche le trépied qui lui permettra d'évoquer l'incomparable femme. Qu'il ne songe pas à demander au paganisme d'inédites luxures, déconcerte Méphistophélès. Le tentateur est incapable de comprendre le culte voué par Faust à la per-



fection de la forme. Son caractère diabolique lui interdit, en effet, de concevoir le genre de joie que l'équilibre et l'harmonie réalisés peuvent procurer à l'esprit humain. Mais Faust a encore fait un pas en avant. Après avoir passé par l'Amour pour atteindre la Beauté, il souhaite la Domination, qui le conduira à améliorer le sort des hommes. Despotique un moment, au cours d'un accès de violence (dépossession de Philémon et Baucis), il n'en mourra pas moins en mettant sa raison et sa volonté au service du Réel, parce que la loi d'Action est Bonté, et qu'il n'a jamais eu d'autre passion que celle de l'Action... (1).

\* \*  
\* \*

« Chacun de nous a son bonheur dans les mains, comme l'artiste la matière brute à laquelle il donne figure », lisait-on dans *Wilhelm Meister*. Faust n'enseigne pas autre chose que cette vérité d'optimisme. Entre les deux tendances qui se disputent, sa personnalité — son âme — attiré comme il est par l'absolu et retenu par le relatif, l'homme souffre de la médiocrité de ses réalisations par rapport à la sublimité de ses aspirations. De Faust, cependant, qui cède avec fougue à ses désirs sans limite et de Méphistophélès qui leur propose l'épuisement des seules jouissances matérielles, c'est Faust qui se trouve en accord avec les lois de la vie. Il n'y a que négation, caducité donc, dans l'attitude du démon : mais quelle que soit la part d'erreurs qu'elle entraîne, celle du Docteur, à cause de l'affirmation qu'elle implique, nous donne l'assurance

(1) « Au commencement était l'action ! » s'écrie Faust dès le début du drame de Goethe.

de sa rectitude. Si le vœu de Faust d'épuiser l'inépuisable, est absurde, il ne l'en oblige pas moins à s'efforcer vers le mieux. Et voilà le salut. Vouloir échapper à l'obscurité, c'est entrer, déjà, dans la lumière. Impuissant à sortir de lui, ce n'est que par *l'abnégation dans l'action* que l'homme se dépasse et connaît la félicité en créant...

*Faust*, qui est le drame de l'homme en proie à l'infini sous son double aspect, aussi bien intérieur qu'extérieur à lui, paraîtra réduit à des proportions qui sont loin d'être les siennes dans ces quelques lignes où on serre d'aussi près que possible le problème qu'il pose pour en dégager une conclusion morale. (Mais n'est-ce pas à une éthique que tout aboutit, et les religions, pour commencer?) Aussi bien, ce qui rend ce problème tragique entre les plus tragiques, c'est précisément qu'il ne concerne pas le Surhomme, affranchi de la règle commune, mais l'homme, à la taille de qui Goethe a ramené volontairement son héros primitif. Cela dit, il est vain et peut-être ridicule de se demander si, comme d'aucuns l'ont fait, *Faust* (en sa seconde partie) est une erreur ou un échec. Manque-t-il d'intérêt et se compose-t-il de trop d'éléments disparates, dans leur transcendance même, pour mériter le titre d'œuvre d'art? La question ne se pose pas. Ce qu'il faudrait plutôt connaître c'est le goût sur lequel on se fonde quand on invoque l'intérêt qu'est susceptible d'inspirer un poème, un roman ou un drame. Et qui sait si le plus haut sommet auquel l'art puisse atteindre n'est pas la création de symboles philosophiques? Mme de Staël (*De l'Allemagne*) après avoir refusé « le goût » et « la mesure » au chef-d'œuvre de

Goethe, parle « d'art qui choisit et qui termine ». Elle ne le trouve pas dans *Faust*. Mais en quoi réside le *choix*, et de quel *art* s'agit-il? Du sien ou de celui de Benjamin Constant? A-t-on *terminé* parce qu'on s'arrête à bout de souffle ou parce qu'on demeure en suspens, ou parce qu'on semble se dissoudre dans le ciel où l'on s'est envolé?...

Quant au reproche, adressé au second *Faust*, de manquer d'unité, on répondra qu'on y trouve rien qui soit étranger à son esprit. Là même où l'on pourrait se croire hors du sujet, on y est le plus profondément engagé. Un paysage comprend maints éléments hétérogènes et il entre bien des instruments variés dans un orchestre. Détailler ces éléments ou énumérer ces instruments, les isoler, ce serait se gâter le plaisir que leur accord procure. Mais que de beautés intrinsèques dans les moindres épisodes de *Faust*! Laissons ceux qui composent la première partie, puisque tout le monde convient qu'ils comptent parmi les plus dignes d'admiration, les plus pathétiques et pittoresques qui soient au théâtre. Déjà, cependant, la scène où Wagner, le disciple de Faust s'entretient avec son maître a fait faire la moue à des censeurs réputés difficiles ou délicats. Mais outre qu'elle est essentielle au sujet par les idées qu'elle agite (tant pis pour ceux à qui ces idées sont indifférentes!) elle prépare l'incident burlesque où l'on voit « l'apprenti sorcier » laisser s'évader de sa prison de verre l'*homonculus* qu'il a créé et dont il a perdu le contrôle. Elle a, cette scène, la même importance, la même valeur de rapport que les chants de la Résurrection qu'on entend retentir au moment où Faust porte à ses lèvres la coupe

empoisonnée. Leur répondra par-dessus le chœur des Lémures « le son de la cloche mystique » et les mélodies célestes, accompagnées d'une pluie de roses, qui contraindront le diable à douter de sa propre négation...

Les moindres des motifs, en apparence ornementaux, prodigués par Goëthe dans son chef-d'œuvre, ont un sens allégorique qu'il importe de déchiffrer avant d'en proclamer l'inutilité. Mais il est dans le second *Faust* un épisode sur la signification duquel on demeure plus ou moins dans l'incertitude. C'est celui d'Hélène de Sparte, reprenant la vie pour suivre Faust dans un château gothique allemand. Cette entrée de la lumineuse princesse dans la brume du Nord, (elle entraînera, du reste, à son tour Faust en Arcadie) symboliserait-elle l'acclimatation tentée par Goëthe du génie classique au romantisme de son pays? Ou, plus généralement, la confrontation de la pensée antique avec la pensée moderne? On peut le croire. Il faut, toutefois, donner une portée plus haute encore à l'intention du poète. Rappelons-nous dans *Pandore*, l'union de Philéros et d'Epiméléia, de la vie active et de la vie contemplative, et la naissance d'Eös, surgissant comme Aphrodite de l'écume de la mer pour annoncer qu'une nouvelle aurore va luire sur le monde... Ainsi naîtra le danseur Euphorion (celui qui se porte bien) de l'union de Faust et d'Hélène. En ce fils du docteur médiéval et de la Grecque légendaire, le physicien Ampère a prétendu reconnaître, non sans appuyer son dire de quelques arguments plausibles, la personification de Byron. Byron idéal, en tout cas. Goëthe, en réaliste visuel qu'il était, ne concevant

l'idée que dans la forme, avait besoin de donner un visage à ses créations les plus spéculatives ou les plus abstraites. Mais le caractère du héros de Missolonghi, à la fois poète et révolutionnaire, n'illustre qu'incomplètement sa pensée. Par l'image du demi-dieu ailé, abandonnant sa lyre et son manteau avant de se fondre dans l'éther, il exprimait son vœu profond : accorder le besoin de changement, de renouvellement qui est en l'homme à son besoin de fixer l'instant qui passe. Tout saisir, ne rien abandonner... Mais l'alliance du mystique et de l'artiste ne peut être que transitoire ; elle ne saurait, hélas ! être définitive.

L'affirmation contenue dans *Faust*, et qui est que nous devons tendre par l'action, au sacrifice ou à l'oubli de nous-mêmes, ne comporte, si singulièrement contradictoire que cela paraisse, aucune obligation formelle. Goethe constate une nécessité, voilà tout, quand il montre le tragique de la double destinée de l'homme, qui embrasse l'univers mais qui est lié à une parcelle du temps et de l'espace, et se trouve condamné, pour jouir du bonheur, à renoncer à ce qui est sa raison même. Condamné, malgré qu'il en ait. En faisant une telle constatation, Goethe ne prescrit rien. Et quel ordre changerait quoi que ce soit à cette loi suprême : *Memento vivere!* nous avons lu cela dans *Wilhelm Meister*. *Faust* qui proclame le triomphe du « purement humain », et par la bouche du « Seigneur » assure qu'on peut servir Dieu « jusque dans l'erreur », laisse le champ libre à toutes les virtualités, ouvert à tous les possibles ! L'Éternité dont le docteur a l'entrevision, et que lui promet Dieu, il l'obtiendra sans qu'il lui faille

pratiquer l'ascèse. Elle lui sera donnée de surcroît, par la force des choses, au terme d'une existence où il aura voulu tout éprouver, tout connaître, mais en agissant et en créant. « Plus tu sens, plus tu es homme. Plus tu te rapproches des dieux !... » Point de bornes pour Faust à qui le divorce est impossible entre le physique et le divin. *Faust* dit avec justesse cette fois Mme de Staël, « fait réfléchir à tout et à quelque chose de plus encore ». Poème unique, où le génie, calme dans sa maturité, mais non sans ironie, recense les passions de sa jeunesse, gardant intacte sa fraîcheur à cause d'une heureuse combinaison de réalisme et de merveilleux, de précision presque brutale et de mystère... Objectif, certes, quoi de plus subjectif, cependant, que *Faust* où tout est allusion à la vie de Gœthe ? Dégoût des études universitaires ; lassitude des orgies d'étudiants ; idées de suicide ; mépris des préjugés meurtriers, culte de l'antiquité, épreuve du gouvernement, dévotion à l'Amour, pratique des sciences occultes, enfin. Et veut-on, pour stimulant suprême, la contradiction ? Le chœur des Troyennes captives, qui suivaient Hélène et qui, mortes, iront se mêler au parfum des fleurs, trahit le panthéisme de Gœthe. Mais la constante Marguerite demeurée pure malgré sa faute, obtient de la Vierge Marie que l'âme de Faust aille rejoindre celle des enfants, dont elle a retrouvé la simplicité... L'autorisation lui est accordée d'instruire son amant (devenu son époux ?) des secrets de l'Eternité, tandis que des voix angéliques, appuyant sa prière, chantent : « Ici, les choses imparfaites s'accomplissent, l'ineffable est réalisé ».

Si, à la surabondance de *Faust* le fantastique participe dans une proportion qui peut paraître abusive, on constatera que la magie proprement dite, y joue un rôle assez restreint. Utilisé par le poète, sous un aspect traditionnel, le merveilleux n'a dans son drame aucun caractère initiatique. *Faust* s'enveloppe de mystère, sans doute. Mais on perdrait son temps à y chercher les secrets que l'alchimie et la Kabbale cèlent dans leurs grimoires.

Ce sont les grands problèmes qu'il pose (il ne faut pas dire les solutions qu'il propose), qui prêtent à *Faust* un caractère abstrus. L'esprit, à la fois encyclopédique et poétique de Goethe, voulait qu'il présentât ces problèmes avec un appareil d'érudition compliqué, et qu'il les entourât d'une profusion de symboles, souvent décoratifs: métamorphose de Méphistophèlès en Gorgone, chevauchement d'un centaure par Faust, etc...

Un goût sibyllin, d'autre part, et qui s'accroît comme il vieillissait, incitait Goethe à envelopper de voiles sa pensée. Il réservait à la parole, au discours, l'affirmation avec toute la clarté qu'elle exige. Ce qui s'écrit perd de son pouvoir suggestif en s'exprimant avec trop de précision. On vide l'idée d'une partie de son contenu en la détachant du halo d'ombre qui l'entoure et la relie encore à l'infini dont elle émane. En lui conservant la vie mystérieuse qui la prolonge au delà de ce qu'elle traduit, on ajoute à sa séduction. Enfin, Goethe croyait que la seule vérité qui soit accessible se trouve dans les choses, et qu'elle ne se révèle qu'à celui qui sait déchiffrer les signes partout répandus dans la nature. Il est à peu près certain qu'il

se livra dans sa jeunesse à ces expériences, assista à ces phénomènes qui sont courants chez les occultistes. Comment, avec sa curiosité toujours en éveil, eût-il pu traverser le siècle de l'illuminisme sans en recueillir quelque chose? Mais on voit bien, au *Grand Cophte*, qu'expériences et phénomènes le déçurent, soit qu'il y décelât du charlatanisme, soit qu'il constatât la médiocrité des résultats obtenus...

Comme Joseph de Maistre, qui passa par où il avait passé, il ne retint de l'ésotérisme que ce qui en est d'ordre spéculatif; et l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* aurait pu signer cette phrase que profère Faust dans son cabinet d'étude avant l'apparition de Méphistophélès: « ...nous aspirons à une révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus pur et plus beau que dans le Nouveau Testament... » A coup sûr Goethe ne demanda jamais à la mystique — dans le respect du dogme — les révélations qu'en recueillit Joseph de Maistre. Mais il aboutit comme lui à cette certitude que pour celui qui jouit de l'union avec Dieu, les manifestations relevant de la magie n'offrent guère plus d'intérêt que les ragots de la concierge sur son locataire de génie avec laquelle on vient d'avoir une conversation substantielle...

Goethe ne s'est pas attardé à entretenir ou à essayer d'entretenir des rapports avec le monde surnaturel, intermédiaire entre le physique et le divin. Il savourait la plénitude dans l'effusion panthéiste, comme d'autres dans l'extase chrétienne, tout en demandant à l'enseignement des initiés ce que, du grand mystère, il peut rendre accessible à l'intelligence. Goethe avait tout recueilli



de l'antique tradition. Comme le prouve la scène de son chef-d'œuvre, où la sorcière en présence de Faust et de Méphistophélès, semble délirer en lisant dans un livre placé au milieu d'un cercle, il n'ignorait rien, en particulier, de l'arithmosophie, cet enseignement pythagoricien qui n'est pas de la *science faite*, mais de la science *qui se fait*, et, par les nombres nous révèle les lois du macrocosme et du microcosme. « Ce qui est ne périt point », disait Apollonius de Tyane, disciple de Pythagore, et Goethe croyait comme le maître de Samos, à la mutabilité des choses. Sa pensée, inspirée par le principe qui préside aux transformations visibles et invisibles de l'Univers — du passage du Non-Etre à l'Etre et de l'Etre à ses conséquences — est comme son art, d'essence attique. La philosophie alexandrine et néo-platonicienne y déborde la philosophie occidentale.

*Faust* — cette somme sibylline des cogitations de Goethe, qui enferme dans la théologie dantesque, toutes les mythologies, toutes les légendes de la vieille Europe — est, très certainement, des créations modernes, la plus imprégnée du génie grec.

## LE PATRIARCHE DE WEIMAR

C'est un privilège de vivre une longue vie sans décrépitude, bien entendu, mais ce privilège nécessite de la part de celui qui en jouit, une âme bien trempée. Tous les centenaires n'ont pas la sécheresse de Fontenelle qui vit, dans l'indifférence, s'en aller parents et amis les uns après les autres. Avant de quitter l'existence, il faut faire l'épreuve que ses joies nous quittent, et les affections, en outre, qui lui donnaient son plus haut prix. De cet abandon, l'oubli seul, qui est pire, nous apporte la consolation. « Il y a toujours dans un vieil homme un roi Lear ».

Goethe n'acquiesça pas sans peine cette sérénité à laquelle, en dépit de son impétuosité, il eut le rare mérite d'aspirer de bonne heure et dont il s'efforça de faire sa règle, la seconde nature que sa noblesse innée lui imposait, l'affectant par discipline dans son attitude lors même qu'elle le fuyait. La réalisa-t-il jamais ? Et ne fut-elle pas plutôt un simple glacis sur un foyer ardent ?

Sans cesse tendu, détendu, jamais au point de modération, Goethe ne connut que des douleurs et des amours brèves. Il sent intensément mais ne se complait pas dans le chagrin ni ne s'attarde

dans la volupté. Son premier grand déchirement devait être la mort de Schiller, en 1805. On la lui cacha aussi longtemps qu'on put. Quand il l'apprit, il fut atterré et, de bonne foi, déclara ne plus pouvoir prendre d'intérêt à rien. En lui tout est extrême. Napoléon vaincu par les Anglais « parce que la mer est plus vivante et puissante que la terre rigide », il pense que son pays n'a plus le choix qu'entre l'hégémonie britannique et la tyrannie russe. Et le voilà abattu, découragé. La perte de sa mère, en 1808, (il l'avait priée de venir de Francfort à Weimar, pressentant sa fin, peut-être), avait auparavant assombri ses pensées. Mais les événements qui se précipitent l'en distraient. Un moment, en 1810, il avait songé à se rendre à Paris, selon le vœu de l'Empereur; puis, lorsque celui-ci se fût retiré sur le Rhin, il éprouva le sentiment d'être lui-même sans abri... Le colosse tombé, s'attendrit-il sur son destin? Non. Sans renier l'admiration que lui avait inspiré sa grandeur, il respira, soulagé, comme l'Allemagne entière, du poids dont la domination française l'accablait.

La tâche qu'il se donne est d'orienter la jeunesse germanique vers l'œuvre de civilisation qui la régénérera. Il se croit chargé d'une mission, et c'est dans la fièvre qu'il élabore un projet, un « grand projet » de rénovation de ses compatriotes. Si vive est, alors, son exaltation, qu'il effraye un naturaliste qu'il a appelé auprès de lui, dont il a sollicité la collaboration.

« Il me fit presque peur » dit celui-ci; « il m'apparut comme ces dragons d'or des empereurs de Chine que je me représentais dans mon enfance

(...) Jamais je ne l'avais vu aussi terrible de violence, aussi imposant, aussi courroucé ».

Une autre fois, le même naturaliste trouve Goëthe à tel point ému, qu'il craint de le voir passer. En 1814-1815, il s'épanouit à la suite de deux voyages qu'il fait en Rhénanie dans sa terre natale. Mais, à peine ragaillard, il retombe à l'anéantissement: la mort lui ravit, de nouveau, une chère existence. On l'a vu, en 1816, hors de lui, presque délirant, au chevet du cadavre de Christiane, la compagne toujours bien-aimée malgré ses fautes. En 1827, Charlotte de Stein, la Lida de ses poèmes, s'éteint à quatre-vingt-cinq ans. Il lui faut fuir dans la nature pour secouer l'infinie mélancolie que lui cause la disparition de cet être auquel tant de liens délicats, subtils l'attachaient encore. En 1830, ce sera au tour de la duchesse Louise de s'en aller, trois ans après Charles-Auguste...

O soleils descendus derrière l'horizon!

comme a dit le poète. C'est toute la radieuse jeunesse de Goëthe, il est vrai, qui s'évanouira avec ces figures d'un autre siècle, d'un autre temps... Mais il lui fallait subir un nouveau coup, le plus cruel: être frappé dans sa descendance même. Quelques mois après la mort de la duchesse Louise, le chancelier Müller et le docteur Vogel lui apportèrent la nouvelle du décès, à Rome, de son fils Auguste qui voyageait en Italie.

« Je savais bien », s'écria-t-il, « que je n'avais engendré qu'un mortel! » Hélas! un des plus misérables d'entre les mortels... Dégénéré, alcoolique, le malheureux qui souffrait « de n'être que

le fils de son père », (Lichtenberger) avait fui un foyer en désordre, une femme prétentieuse, futile, instable, des enfants abandonnés à eux-mêmes, et que leur grand'père gâtait, par amour autant que par faiblesse, découragement de ne pouvoir remonter un courant fatal. Goethe, malgré son courage, se sentit défaillir en apprenant son deuil. Une hémorragie pulmonaire le terrassa, si violente que l'on craignit qu'il n'en réchappât pas. Il en réchappa. N'avait-il pas *Faust* à terminer?...

*Faust* achevé, il écrirait encore, par devoir d'homme, pour ne point poser son outil, sa plume, afin de s'assurer cette immortalité « personnelle » qu'il tient pour inséparable de l'action.

« En moi », dira-t-il à Eckermann, « la conviction de notre survivance jaillit du concept de l'activité. Si jusqu'à la fin, j'agis sans un instant de repos, la nature sera obligée de m'assigner une autre forme d'existence lorsque la forme présente aura cessé d'être à même de subvenir à mon esprit ».

Comme le voilà loin de cette espérance en une autre vie dont se flattent les sots et les sottés, et qui serait en tout semblablement celle dont ils n'ont rien su faire, ici-bas ! Il semble, d'ailleurs, être entré vivant dans l'immortalité de laquelle il croit que seront exclus les désœuvrés. Ce n'est pas au présent qu'il pense ; c'est à l'avenir. Et quand il parle, il ne s'adresse point à ses contemporains — à ces hommes de « nos mauvais temps de journaux critiques et analytiques » — mais à ceux qui viendront.

Les seize dernières années de sa vie, à dater de la mort de sa femme, il les passe dans une

solitude, encore plus morale que matérielle, qui ressemble au vide. Qu'on ne se laisse pas prendre à l'apparence. Les visites qu'il reçoit, (et qui s'espaceront), les hommages qu'on lui rend, (et qui se feront rares à la fin), ne modifient en rien l'aspect de sa retraite où règne un silence presque absolu. Quelle différence entre son calme plein de dignité et l'agitation, le frémissement de ce gamin sénile de Voltaire, enragé de jouer la farce jusqu'à épuisement des chandelles, de mettre son long nez partout, de dire sur tout son mot!... Voltaire, mourant, entre deux crises atroces, se fait porter au Théâtre-Français pour y voir représenter sa médiocre *Zaïre*. Si Goethe relit ses œuvres, c'est pour les détacher de lui comme un chêne secoue ses feuilles à l'entrée de l'hiver. Il s'en dépouille en les jugeant d'un mot dédaigneux, parfois méprisant. Il dit: « mon bagage, mes babioles » en parlant d'elles; « mes balivernes ». Son *Goëtz* n'est qu'une « fausse couche ». A peine consent-il à sourire avec indulgence à l'image de l'« enfant de la nature » qu'il a été, en rédigeant son *Voyage en Italie* (1829), d'après des notes, des lettres aussi qui conservent encore une chaleur communicative. « Quels pauvres fous nous sommes! » Voilà langage de vieillard. Dirait-on pas que c'est la postérité qui parle par sa bouche? En se critiquant, il critique toute une littérature, et c'est de haut qu'il assiste à l'agitation sociale de son époque. Seule, la science a gardé le pouvoir de le passionner. Il suit de près le débat qui oppose Geoffroy de Saint-Hilaire à Cuvier, touchant l'unité de composition du monde animal. Il en tient pour Geoffroy Saint-Hilaire, qui abonde dans son sens. La séance qui

a eu lieu à l'Académie des Sciences de Paris, le 19 juillet 1830, l'enthousiasme. Eckermann entrant chez lui le 2 août, porteur de nouvelles sur la Révolution qui a provoqué la chute de Charles X, le trouve tout frémissant.

— Eh bien, s'écrie Goëthe, que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan est en éruption; tout est en flammes, et ce n'est plus désormais une affaire à huis clos!

— C'est une terrible affaire, réplique Eckermann. Mais étant donnés les circonstances et un ministère pareil, que pouvait-on attendre d'autre sinon que l'on finirait par chasser la famille royale actuelle?

— Il me semble que nous ne nous comprenons pas, mon cher ami, s'irrite Goëthe. Je ne parle pas de ces gens-là; il s'agit pour moi de tout autre chose. Je parle de la querelle qui vient d'éclater publiquement à l'Académie entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire et qui est d'une grande importance pour la science!

N'exagérons rien. Goëthe ne serait plus Goëthe si la politique, les lettres, les arts le laissaient complètement indifférent. Toujours hospitalier, il accueille indistinctement les étrangers qui viennent le voir, les entretient dans leur langue des sujets qui les intéressent. Seulement quand il lit, s'informe, ce n'est plus avec l'ardeur de l'homme engagé dans la mêlée et que les moindres événements affectent, c'est en historien, avec le détachement réclamé par un impartial souci de discrimination. « Le premier des critiques » l'a appelé Sainte-Beuve, qui s'y connaissait. Il reproche à ses

compatriotes de donner à leur style « un caractère saugrenu, inintelligible, prolix et filandreux » quand ils se livrent à des spéculations philosophiques. Ce qu'il admire, par-dessus tout dans notre langue, c'est sa clarté. La traduction de *Faust* du jeune Gérard de Nerval, l'enchanté; et lui-même se donne le plaisir de mettre en allemand ce chef-d'œuvre, alors encore inconnu chez nous : *Le neveu de Rameau*, de Diderot... Il fait honneur aux Français d'être sociables par nature et comme tels de n'oublier jamais « le public auquel ils s'adressent ». Sans doute pour leur plaire, tout « doit-il être positif ou le devenir » (Si prompts à l'utopie, cependant, sujets aux toquades...) Ils sont judicieux : « Je ne suis pas inquiet avec les Français ; leurs vues générales sont tellement hautes que l'esprit ne saurait être comprimé en aucune manière » avec eux. Il leur souhaite seulement d'élargir à l'étranger leur connaissance des hommes, de la vie...

Mais voyez-le se pencher sur l'analyse stendhalienne, très proche, à la vérité de celle des *Affinités électives*. Ecoutez-le, au cours d'un grand dîner qu'il donne en l'honneur du physicien Ampère et de son ami Stapfer, se renseigner sur Mérimée, Vigny, Béranger (dont l'influence sur l'opinion publique de son temps fut considérable). D'autres fois, il parle de Villemain, de Cousin, de Guizot, de Lamartine, de Chateaubriand, et dès 1827, de Victor Hugo en qui il discerne quelque chose de « l'influence allemande ». Observation pénétrante. On a surtout marqué l'espagnolisme de l'auteur de *Ruy Blas*; mais quoi de plus germanique que sa vision du Moyen Age? Et comme il a compris,



senti la féodalité d'Outre-Rhin dans *Les Burgraves*, cette magistrale évocation.

Certes, l'originalité séduit toujours Goethe qui, comme Sainte-Beuve en a fait la remarque, « avait l'amour du génie », en étudiait les moindres particularités « comme il aurait fait d'une plante... » Toutefois, ce dont il s'agit pour lui, à présent, ce n'est plus de faire entrer ses préférences en ligne de compte, mais de chercher où se trouve le bien, c'est-à-dire la bonne santé, le mal, c'est-à-dire la mauvaise santé. « J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malade ». La définition est bien connue. Il l'a complétée en disant — car il fallait prendre en considération le besoin de s'agiter, le désir d'innovation des hommes, faire la part du déchet qui en résulte : — « Le difficile est d'obtenir que ce qu'il y a de meilleur en nous se maintienne vigoureusement, et de ne pas accorder aux Démons plus de pouvoir qu'il ne se doit ».

On a pris pour contentement de soi le calme que Goethe affecte, et cette solennité qu'il accuse d'autant plus qu'il approche de la tombe. On s'est amusé, aussi, de la requête, rédigée en style très protocolaire par laquelle il sollicitait de Charles-Auguste une indemnité pour frais de représentation, invoquant, notamment, la correspondance qu'il se trouvait dans la nécessité d'entretenir avec le monde entier et dont la réputation de Weimar tirait bénéfice... Mais sans nier son légitime orgueil, il faut reconnaître qu'il respectait en lui le don que lui avaient fait les dieux du génie, la gloire que ce don lui avait permis d'acquérir. Goethe est un homme sérieux. Il donne sa démission de directeur du théâtre grand-ducal, après en

avoir exercé les fonctions pendant trente ans, parce qu'on exige de lui l'exhibition dans un drame policier, d'un chien savant sur la scène, et qu'il estime ce genre d'attraction contraire à la dignité de l'art dramatique.

Qu'on ne croie pas, toutefois, que sa gravité se guinde, ni que sa majesté soit boursoufflée ou pédantesque. A-t-il de l'humour? Oui, mais d'une espèce différente de celui des Anglais, explosif, excentrique, un peu clownesque, pour tout dire. La bonhomie en fait le fond, et il le relève d'une pointe d'esprit français (*Wirtz*). Mme de Staël qui fait sa connaissance en décembre 1803, (il n'avait encore que cinquante-trois ans), le trouve admirable de dominer « même son talent ». « Son éloquence », écrit-elle « est nourrie de pensées; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie ». Il est plus « amer que doux » sans doute, juge-t-elle; mais « ce qu'il est avant tout, c'est naturel ». Voilà le mot exact. La noblesse qui se dégage de lui n'a rien d'emprunté, il est vrai, encore moins d'artificiel. Elle n'est pas de quelqu'un qui pose pour le mage ou l'apôtre, comme celle de Victor Hugo retour d'exil, divinisant en sa personne le parfait démocrate, le républicain idéal. Goethe ne s'efforce pas d'entrer dans la peau d'un personnage de légende. Il lui suffit de se glisser dans la redingote bien boutonnée qui lui donne un peu l'apparence d'un demi-solde, sans chercher même à ressembler à l'idée qu'il se fait du sage. Il aspire à la sagesse et se veut satisfait de son sort :

« Je n'ai point de motif d'accuser la vieillesse »

dira-t-il « par elle, je suis autre et ne me sens pas moindre ».

Septuagénaire, il est encore sans un cheveu blanc, et l'on s'émerveille de sa verdeur, jusqu'à l'exagérer, peut-être... Un Français « éminent », en particulier, qui lui rend visite à Weimar en 1818, et dont l'impression confirme celle, citée plus haut, de Mendelssohn-Bartholdy, écrit de lui : « Goethe est un homme de soixante-neuf ans. Il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a la taille de Talma, avec un peu plus d'embonpoint, peut-être, aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées. Front haut, figure assez large, mais bien proportionnée; bouche sévère, yeux pénétrants, teint sombre, expression générale de force et de réflexion...

« ...Sa démarche est calme et lente, comme son parler; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on voit que l'intérieur est plus agité que l'extérieur. La conversation, d'abord froide, s'anima peu à peu; il parut ne pas trop s'y déplaire; ses yeux brillèrent, ses phrases se multiplièrent et s'allongèrent. J'ai joui quelques instants de Goethe se développant avec plaisir; il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou se recueillir et enfoncer toujours plus profondément la pensée, ou chercher une expression, ou donner un exemple et des détails. Le geste est rare mais pittoresque et l'habitude générale grave, forte et imposante. Nous restâmes ensemble à peu près une heure, et je fus surtout frappé de son grand sens. Il ne m'a énoncé aucun paradoxe, aucune proposition étrange, quoiqu'il m'ait dit des choses neu-

ves. Son imagination percevait de temps en temps : beaucoup d'esprit dans le détail et le développement ; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue » (1).

\*  
\* \*

Le 10 juin 1823, à midi, Johann Peter Eckermann, qui venait de terminer un essai auquel il avait donné pour titre : *Contributions à l'étude de la poésie*, se présentait chez Goethe. L'homme, un autodidacte, encore inconnu à trente-trois ans, ne déplut pas à l'illustre humaniste qui discerna en lui beaucoup de probité, de courage, d'ordre, à défaut de plus éminentes qualités, et le traita paternellement. Faire un sort à son livre, passable, sans plus, c'était chose facile à réaliser. Il la lui assura. Tout de suite, il avait vu quelle fonction attribuer à cet écrivain assurément voué à végéter dans l'obscurité. Le collaborateur subalterne idéal. Ni médiocre, ni supérieur : moyen. L'envoyé même du Destin. Goethe se l'attacha, en fit son secrétaire, l'écho, le miroir fidèle de ses pensées. Doué d'originalité, Eckermann eût trahi la parole de Goethe ; inintelligent, il l'eût dénaturée. Il la recueillit et la reproduisit avec une application où se reconnaissent ses origines paysannes ; une piété un peu naïve, mais qui fait le plus grand honneur à ses sentiments, car la reconnaissance l'y disputera à l'admiration. Eckermann complète Riemer, l'archiviste, le correcteur scrupuleux du maître, et le chancelier de Müller son voisin, son familier,

(1) Cité par Albert S...r dans l'Avant-propos aux *Œuvres dramatiques de J.-W. Goethe*.

et, sauf respect, sa tête de Turc ou sa pierre de touche...

Si Goethe s'amuse parfois malignement avec Müller, qui est socialement son égal, s'il entretient en soi l'indispensable « démonique », en faisant, ce qui lui arrive exceptionnellement, des paradoxes à ses dépens, il se sent la conscience légère quand il s'épanche avec une lucidité filtrante devant Eckermann. Quelle consolation pour lui, dans ses dernières années, de savoir qu'il fait encore œuvre utile en dictant en quelque sorte, ses idées quotidiennes à son secrétaire ! Car Eckermann ne consigne pas ses *Entretiens* avec Goethe à l'insu du maître. Il l'informa de son projet de fixer pour la postérité les paroles qu'il l'entendrait prononcer... Goethe l'approuva, ayant exigé de lui la promesse que l'ouvrage ne serait publié qu'après sa mort.

« Quand on se demande », a écrit André Suarès, « quels sont les neuf ou dix livres qu'à défaut de tous les autres on choisirait d'emporter avec soi dans une île déserte, retranchée de tout le reste du monde, pour ma part, les *Entretiens de Goethe* seraient un de mes choix ».

On ne le chicanera pas sur sa préférence et l'on reconnaîtra que, sensibilité à part, style à part, surtout, ou accusation de la personnalité par la beauté de l'art, de la forme (car, ici, le *famulus* rature), les *Entretiens* sont dignes d'être mis sur le même plan que les *Essais* de Montaigne. Mais encore Montaigne est-il subjectif. Au rebours, Goethe, si présent qu'il soit dans les *Entretiens*, riches de substance à en éclater, en est toujours absent comme objet. A peine s'il y parle de lui autrement que pour porter témoignage. Il s'est

détourné de lui, de sa personnalité dont il estime que ses œuvres ont épuisé l'intérêt, comme il se détourne et porte ailleurs ses regards « dans ce vaste univers où il n'y avait qu'à choisir » (Sainte-Beuve), quand il en a fini avec une chose, un homme, un amour...

« Curieux avec insistance, avec sollicitude, mais sans se prendre au fond », dit encore l'auteur des *Causeries du Lundi*, il saisit tout, puis, ayant tout examiné, sondé, vidé, abandonne tout ! Il ne vit que pour la connaissance, et ne se survit qu'en régnant par elle. Sa *solitude*, on en mesure mieux l'étendue, maintenant. Et qu'on songe qu'il n'a point d'amis, à plus forte raison de confidents, des relations seulement, à cet âge où la mémoire affective est si vive, si tyrannique qu'elle ne cesse de solliciter notre intérêt quand elle ne nous entraîne pas dans une ronde interminable de fantômes.

Que Goethe n'ait pas, à défaut de plaie secrète, son obsession de tous les instants, qui le croirait ? Et d'abord, c'est la rançon de la longévité, ce sentiment qu'il éprouve de baigner dans l'ombre de la mort, quoiqu'il ait dit un jour au chancelier de Müller « un cercueil ne m'impose pas ». Il connaît « l'état intermédiaire entre le désespoir et l'apothéose » dont il a parlé dans *Wilhelm Meister* et son aventure avec Ulrike von Levetzow l'a bien humilié, encore plus déçu... Il luttera seul contre la maladie qui s'obstine à vouloir l'abattre, achèvera son existence sans intimité. Sa bru le néglige, tout aux jeunes Anglais qui, autour d'une table de thé, lui composent une cour d'une désolante puérité intellectuelle, mais dont il a, lui-même, impartialement reconnu la beauté sportive.

Quant à son fils, il n'a rien à en tirer, rien à lui dire. Enfin, si la gentillesse de ses petits-enfants le séduit, leur manque d'éducation le navre. Emouvant spectacle de voir ce demi-dieu (empêché plus par la sagesse que par la gloire de converser avec autrui) charger son monologue de toutes les réponses aux questions qu'on ne lui pose pas mais qui ne cesseront de faire le tourment des âmes!

Tenir la balance égale entre des idées qu'il veut qui soient marquées au coin de la vérité éternelle, voilà son ambition suprême. Ici, l'historien, le critique se dépassent qui, attentifs à suivre le cours des événements, portaient des jugements sur les œuvres et sur les hommes. C'est de l'essentiel seulement que Goethe se préoccupe à de certains moments. Et ne serait-ce pas pour lui-même, pour son édification propre, l'affermissement de ses convictions qu'il parlerait alors? Il y a des points, d'ailleurs, que « le vieux Merlin », comme il s'appelle, semble n'aborder qu'en état de rêve éveillé, on dirait à son corps défendant.

« Il est rare », note le chancelier de Müller, « de l'entendre se prononcer sur les questions les plus sacrées touchant l'humanité ». Et lui-même l'a avoué à Boisserée: « Sur bien des choses, je ne peux m'entretenir qu'avec Dieu ». Mais une force plus puissante que sa volonté lui arrache, parfois, des profondeurs, de précieux aveux...

« La capacité d'ennoblir toute chose matérielle », dira-t-il par exemple, « et d'animer la matière, même la matière la plus dépourvue de vie, en l'unissant à l'idée, est le plus sûr garant de notre origine surnaturelle. L'homme quel que soit le degré auquel l'attire la terre avec ses mille

et mille phénomènes, lève pourtant vers le ciel, dont la voûte embrasse des espaces incommensurables, des regards scrutateurs et avides, parce qu'il a la conscience très nette d'être un citoyen de cet empire spirituel auquel nous ne pouvons nous refuser à croire. Le secret de l'effort constant de l'homme vers un but inconnu réside dans ce pressentiment ; il est, en même temps, le levier de nos méditations et de notre pensée, le tendre lien qui unit la poésie à la réalité.

*« La morale est une tentative de paix éternelle entre nos exigences et les lois de cet empire invincible... »*

\*  
\* \*

Par désir de rectifier la légende qui a fait de la vieillesse de Goethe une des réussites les mieux accomplies qu'on ait jamais vues, il ne faudrait pas pousser les choses au noir. En dépit des misères de l'âge, ses organes fonctionnent bien, généralement, et l'on peut dire qu'il savoure la plupart du temps, la douceur de vivre. C'est beaucoup pour un homme de son espèce, qui sait apprécier les charmes de la nature, se laisser flatter par les espérances du renouveau, jouir de la symphonie des couleurs florales, chérir l'éclat du soleil et le calme des ciels étoilés. Et quel assidu compagnon que le travail pour ce lutteur qui, obligé par la fatigue, d'interrompre le jour son travail, le poursuivait la nuit, à la faveur de longues insomnies...

Qu'on ne se le représente pas morose, encore moins rechigné. La politesse à laquelle il attache toute l'importance qu'elle mérite lui crée l'obliga-



tion d'être courtois, lui commande de faire de la bonne humeur l'ornement de sa tranquillité calculée. C'est sans effort, toutefois, qu'il montre à tous un visage affable, accueille ses visiteurs avec un visage épanoui, comme si leur présence le comblait d'aise. On l'a vu plein d'enjouement avec la jeunesse qui a toujours audience auprès de lui. Il l'aime, et ne croit même pas que l'âge confère nécessairement sur elle une supériorité quelconque. « L'homme se modifie, sans doute, aux diverses périodes de son existence », a-t-il dit à Eckermann, « mais il n'oserait affirmer qu'il devient meilleur, et, sur certains points, il peut aussi bien avoir raison à vingt ans qu'à soixante ».

Enfin, il n'est pas à ce point esclave de la copie, des livres, qu'il sacrifie la flânerie à l'encre. Plus de chevauchées comme jadis, cela va de soi; mais encore des promenades à pied (avant-goût de celles qu'il fera bientôt dans les champs élyséens). Tout en marchant, il ramasse des cailloux, herborise. Et si bien réglé que soit l'emploi de son temps (il se lève chaque jour à cinq heures), il lui arrive de se donner congé par humeur. « Allons, assez dicté », dit-il un beau matin de printemps à son secrétaire Kräuter, le prédécesseur d'Eckermann, « c'est trop dommage de ne pas jouir d'un temps pareil... » Mais il recommande à Kräuter d'emporter le papier et les documents nécessaires à la reprise de la besogne abandonnée. « Rendons-nous dans le parc, nous y travaillerons un peu ». Toujours le souci de maintenir l'accord entre le physique et le moral. Et revêtu de sa longue redingote bleue, à boutons de métal, coiffé d'une casquette, bleue aussi, il reprend sa dictée,

après avoir fait quelques pas, les mains derrière le dos, la taille droite, selon son habitude.

De sa résidence du Frauenplan — construite, a-t-on dit, sur l'emplacement d'une église et peinte d'une couleur ocreuse, — il a fait deux parts : l'une pour les réceptions, l'autre pour son usage personnel. La première ou maison d'apparat au fronton de laquelle était inscrit le mot *salve*, n'avait rien de « superbe », ni de luxueux quoi qu'aient dit les contemporains, plutôt modestes dans leurs goûts, (on jugeait fastueux, de la part du poète, l'usage de bougies au lieu de chandelles). Elle ne manquait pas de faire impression, toutefois, aménagée en musée d'antiques ainsi qu'elle était, avec ses bustes, ses gravures, les objets de toute sorte, et de peu de valeur pour la plupart, qui en garnissaient les vitrines. La seconde partie de l'habitation de Goethe, et qu'il appelait sa « cellule de moine » consistait en une chambre à coucher et un cabinet de travail que l'image a popularisé. Au centre, une table oblongue où le secrétaire s'asseyait, la plume à la main. Au fond deux petites fenêtres, derrière lesquelles les arbres du jardin, dessinent le réseau de leurs branches, l'hiver, balancent leurs feuilles, l'été. Seuls, des stores pour les aveugler. Un miroir est placé entre elles, juste au-dessus d'une table volante, garnie d'une paire de vases à fleurs et d'une pendulette. A gauche, un casier avec un pupitre pour écrire debout ; à droite, un bureau à double panneaux et à tiroirs, surmonté d'une rangée de volumes reliés. Point d'autres livres dans la pièce dont le mobilier comprend encore un paravent et deux chaises, et qui étonne autant par son austérité que par son exigüité.

Mais elle est sans cesse aérée, Goethe ne pouvant vivre dans une atmosphère confinée.

Et voici la chambre à coucher du maître dont un cordon de laine interdit aujourd'hui l'accès aux pèlerins. Il dormait dans ce lit, et c'est dans ce fauteuil qu'il est mort. On sent mal sa présence, au milieu de ces draperies qui tombent en poussière. Il eût fallu venir, ici, le lendemain même de sa disparition quand son valet de chambre débitait à l'intention des visiteurs, des morceaux de sa robe de chambre, de ce rideau, aussi, détaché du ciel de lit qui ornait la chambre de Voltaire à Ferney...

Au mois de mars 1832 — l'hiver s'attardait — Goethe prit froid, en passant de son cabinet de travail dans le jardin. Le 16, son petit-fils, Wolfgang, entrant dans sa chambre pour prendre avec lui le déjeuner du matin, selon son habitude, le trouva alité. Le médecin, aussitôt appelé, diagnostiqua un accès de ce genre de malaria qu'on nommait à Weimar, la « fièvre nerveuse ». Goethe prit les remèdes qui lui étaient prescrits et, tout de suite, se sentit mieux, parla, plaisanta même dans la soirée. Le lendemain, son état s'étant amélioré, il se leva, examina des gravures, des livres, et dicta une longue lettre pour Guillaume de Humboldt. On crut le danger écarté. Mais, durant la nuit du 19, il sortit brusquement du sommeil dans lequel il était plongé, en proie à une douloureuse oppression pulmonaire, les mains et les pieds glacés. Il ne voulut pas qu'on dérangeât exprès le médecin ; celui-ci fut, cependant, frappé par le changement qui s'était produit dans son état quand il lui rendit visite dans la matinée. Ses dents cla-

quaient et le mal qu'il ressentait dans la poitrine était si fort qu'il lui arrachait un gémissement continu, parfois des cris. Il ne pouvait demeurer en place, cherchant en vain, en se tournant et retournant sur son oreiller, une position qui ne le fit pas souffrir. On le sortit de son lit, l'installa dans un fauteuil. Son teint était d'un gris de cendre ; ses yeux, profondément enfoncés dans les orbites, semblaient obscurcis déjà par la mort...

Dans la soirée, il parut de nouveau surmonter son mal ; la souffrance s'atténa, disparut. Il parla doucement, avec calme, de sa *Théorie des Couleurs*, voulut faire avec sa belle-fille sur un carton, des expériences relatives à cette théorie et se montra, d'autre part, très heureux d'apprendre que son appel en faveur d'un jeune artiste qu'il protégeait, avait été entendu. D'une main, qui tremblait un peu, il signa un papier officiel qui gratifiait d'une pension une autre artiste dont il appréciait le talent, une jeune dame de Weimar.

Le 21, malgré quelques éclipses, des courts moments où il sombrait dans un état de demi-inconscience, sa pensée continua de rayonner. Assis dans son fauteuil, il s'entretint aimablement avec son entourage, réclama le livre qu'il lisait avant de tomber malade : *Le Seize Mai ou la Révolution et les Révolutionnaires* ; mais l'abandonna, épuisé après en avoir feuilleté quelques pages. On lui montra, selon le désir qu'il en avait exprimé, la liste des personnes qui étaient venues prendre des nouvelles de sa santé, et ces nombreux témoignages de sympathie parurent l'émouvoir. Il invita tout le monde à s'aller coucher, ce soir-là, ne voulant pas que son vieux domestique restât le veiller.

Le lendemain, il demanda à ce même serviteur quel jour du mois l'on était. « Le 22 », lui répondit le domestique. « Le printemps a donc commencé, je guérirai plus rapidement », dit-il; et il se leva de son fauteuil, fit quelques pas dans son cabinet de travail puis revint s'asseoir. Un paisible sommeil le prit. A-t-il rêvé? Rêve-t-il encore? A mi-voix, comme extasié, il parle d'une tête de femme: « Voyez la belle tête de femme... la belle tête de femme avec des boucles noires... Quel merveilleux coloris sur fond sombre... » Plusieurs fois le nom d'Otilie revint sur ses lèvres. Dans son délire, personnifiait-il en sa belle-fille — si proche de lui, dont la présence avait mis le reflet d'une grâce dans sa vieillesse — toutes les femmes qu'il avait aimées: Marguerite, Charlotte Buff, Mme de Stein, Lili Schœnemann, Christiane, Bettina, Minna, Ulrike...? En tout cas, Otilie s'est assise à son côté et enferme dans les siennes une de ses mains. Quel suave abandon! Il divague sur un ton de confiance. Le conseiller supérieur de construction Coudray, qui l'assiste, a compris que la fin est proche. « Ayant enlevé son garde-vue », il observe que l'éclat de l'œil « si vif d'ordinaire », s'est éteint.

La voix du mourant a sombré. Mais son rêve continue. Il voudrait tenir, contempler l'image qu'il a vue en songe, et fait avec les doigts, dans le vide, des gestes pour la saisir. Sa vue se trouble, la belle figure s'avaguit... « *Mehr Licht!* » (plus de lumière), murmura-t-il. On a voulu entendre une profession de foi philosophique dans ces mots, qui n'exprimaient hélas! qu'un désir tout matériel. Ils n'en sont pas moins symboli-

ques, et l'on préfère qu'ils aient été prononcés sous la dictée des sens, non de la raison.

Si l'on fit entrer plus de jour dans la pièce, Goethe ne le vit pas. La nuit l'envahissait. Sa respiration devint de plus en plus pénible. Enfin, il s'appuya sur le bras gauche du fauteuil « pour se mettre à l'aise et s'éteignit insensiblement ; ce fut à onze heures et demie que ce grand esprit quitta son enveloppe terrestre ».

« Il a eu la mort la plus douce », écrivit le chancelier de Müller à Bettina.

Eckermann, qui avait voulu voir son maître une dernière fois, le trouva « couché » sur un lit de repos où « il reposait comme quelqu'un qui dormirait ». « Les traits pleins d'élévation de son sublime visage étaient empreints de fermeté et de paix profonde », a-t-il dit dans ses *Souvenirs*. « Le front puissant semblait encore méditer. J'avais grande envie d'avoir une boucle de ses cheveux, mais le respect m'empêcha de la lui couper. Le corps nu était recouvert d'un drap blanc ; on avait placé à quelque distance de gros morceaux de glace afin de le conserver intact le plus longtemps possible. Frédéric écarta le drap et je fus surpris de la divine splendeur de ses membres. La poitrine, remarquablement puissante, était large et bombée, les bras et les cuisses charnus et doucement musclés, les pieds délicats et de la forme la plus pure. Sur tout le corps, il n'y avait pas trace d'embonpoint, de maigreur ni de décrépitude ».

Pour satisfaire aux exigences du peuple, sur son « désir violent », le cadavre fut exposé solennellement pendant la journée du 26 mars, date

de ses obsèques. Le vestibule de la maison, la pièce qui lui faisait suite étaient tendus de noir. Au milieu de candélabres et de girandoles; le mort, couché sur un lit de parade, reposait vêtu de satin, le front couronné de lauriers... Les vers suivants, extraits d'*Hermann et Dorothee*, étaient reproduits en lettres d'argent, au-dessus de la porte :

*...L'idée frappante de la mort — Ne s'offre pas au sage comme un doigt d'épouvante, ni à l'homme pieux comme son dernier terme. — Elle fait rétrograder celui-là vers la vie en lui enseignant à la bien régler — Et soutient celui-ci lorsqu'il est dans l'affliction par l'espérance d'un bonheur futur; — Le trépas pour l'un et l'autre se change en vie.*

A cinq heures, une foule immense accompagna la dépouille du poète jusqu'au caveau des princes. Charles-Auguste avait ordonné que Goethe fût inhumé, à son côté, auprès de Schiller. On l'ensevelit au chant d'un hymne composé par Zelter sur le poème qu'il avait écrit pour le jubilé de l'avènement du Grand-Duc.

## LA LEÇON DE GÖETHE

On a dit que la plus belle œuvre de Goethe avait été sa vie ; mais la vie de Goethe ne prend sa valeur et sa signification qu'en raison de son œuvre, qui est classique par l'étendue, d'abord, la généralité, ensuite, l'impersonnalité grandiose, enfin, à laquelle son auteur même a pu prétendre *avec modestie* en demandant à Soret deux mois avant sa mort :

« Que suis-je Qu'ai-je fait ? J'ai réuni tout ce que j'ai vu et observé, et je l'ai utilisé. Mes œuvres ont tiré leur nourriture de milliers de personnes diverses ; des ignorants et des sages, des gens d'esprit et des sots, enfants, adultes et vieillards, tous sont venus m'offrir leurs pensées, leur espoir et leur manière d'être ; j'ai souvent récolté ce que d'autres avaient semé. Mon œuvre est celle d'un être collectif, et elle porte le nom de Goethe ».

De qui, cependant, pourrait-elle être, sinon de lui, malgré son caractère anonyme ? Tout ce que touchait Goethe portait sa marque, qui était celle de la puissance, et d'une puissance dont le rythme n'eut jamais d'équivalent. Ce créateur tirait son originalité de la façon dont il percevait la vie et la traduisait. Plus il s'appliquait à s'effacer derrière



son œuvre, plus elle se ressentait de l'impulsion qu'il lui avait donnée. C'est ainsi qu'il transparaissait à travers elle. « Je laisse », a-t-il dit au chancelier de Müller, « les objets agir tranquillement sur moi, puis j'observe cette action et je m'efforce de la rendre fidèlement sans la fausser ». Le don de transformer un cas particulier en un cas général et de faire de la confession d'un homme la Révélation de l'Homme, il le possédait au degré le plus éminent. *Wilhelm Meister*, à cet égard est incomparable, qui ne suscite de si nombreux personnages que pour nous abandonner à leur société fallacieuse comme à autant de rêveries, de créations de notre propre esprit, de notre propre cœur, et nous oblige à nous préciser nos intuitions sur le monde...

Cela dit, qu'on puisse relever beaucoup de contradictions dans les écrits de Goethe, dans ses paroles même, ne surprendra personne. Il pensait, sentait, comme les diverses créatures auxquelles il avait donné naissance, c'est-à-dire que chacun de ses héros exprimait une partie des pensées et des sentiments qu'il avait eus en leur prêtant corps, ou en les évoquant, et dont il était la synthèse animée. Leurs vérités individuelles s'harmonisent dans la vérité organique d'un ensemble: LUI, comme les scènes de *Faust* qui bien qu'ayant chacune une vie propre, participent de la totalité du drame.

Poète, Goethe l'était par-dessus tout, et non seulement dans ses pièces de vers, dont l'expression toujours directe ne répugne pas à l'usage du récit, de l'anecdote, de la description pure et simple, ne se fait allusive qu'au moyen du symbole

ou de l'allégorie, mais dans ses romans, ses comédies et ses drames, ses mémoires et ses travaux sur les plantes et la lumière. Son activité tout entière fut lyrique.

\* \* \*

De tous les arts, c'était la sculpture qu'il préférait, et la sculpture antique, dont les reproductions par le moulage ne lui gâtaient pas le charme. Quoiqu'il se soit essayé à des aquarelles, il la mettait au-dessus de la peinture, à plus forte raison de la musique, car il semble bien avoir méconnu Beethoven, Weber et Schubert, les trois grands compositeurs de son temps. Que représente pour lui Beethoven? Le chaos. Il écarte le bulletin de souscription que le grand sourd, impécunieux, a adressé au duc de Weimar, et feint d'ignorer Weber qui, peu de temps avant sa mort, s'est présenté chez lui... Sa misère physique lui cause une répulsion que la qualité de ses œuvres (il les juge insignifiantes) ne lui inspire pas le désir de surmonter. Enfin, rien ne lui paraît moins digne d'intérêt que le *lied* écrit par Schubert sur son *Roi des Aulnes*. Il parle, sans doute, de Mozart comme d'un génie; mais à part son *Don Juan*, qui flatte en lui des cordes intimes, ne se fait guère un plaisir d'entendre sa musique. Il a l'oreille délicate, néanmoins, et chante agréablement, d'une belle voix de basse qu'il a cultivée dans sa jeunesse. Mais ses préférences vont à l'opéra-comique (de Sedaine et de Favart, de Grétry et de Monsigny). C'est à l'école de ces petits maîtres que son goût s'est formé, et il leur demeura fidèle toute sa vie. Sa sympathie, il l'ac-

cordait encore, cependant, on comprend aisément pourquoi, aux « tragédies musicales » de Gluck, si attentives à respecter le récitatif, aux intellectuelles sonates et cantates de Bach dont la science excelle à traduire discrètement des images poétiques.

Mais avec le dessin dont Goethe a dit qu'il « développe l'attention et y contraint » et qu'il est le « point suprême de toutes les perfections comme de toutes les vertus », la sculpture s'avère par destination le plus classique de tous les arts, après l'architecture dont elle dépend et qui est de la « musique figée », dit-il. Entendons : de la musique disciplinée, arrêtée dans ses lignes, expressivement stabilisée. Pour la sculpture, ses figures s'incorporent à la masse du monument qu'à l'origine elles étaient destinées à illustrer. Elles en respectent l'intention, aux siècles d'apogée, n'en troublent point l'harmonie, en épousent, au contraire, les lignes. C'est devant une statue qu'on songe le moins à la personnalité de l'artiste. Comment vécurent les tailleurs de « pierre vive » dont le ciseau dégagea de la matière les saintes et les reines du Portail de Chartres ? Peu nous importe. Le sculpteur semble, ici, inspiré par le génie d'une époque ; il n'apparaît pas original, mais bon artisan, bon ouvrier, serviteur discipliné de la beauté chère à son temps, tout au désir, où il s'oubliait, d'émouvoir collectivement comme l'édifice dont il devait rendre le langage plus largement expressif.

La musique, en revanche, est individualiste. Lors même que son audition rassemble des foules, c'est à des hommes recueillis dans leurs pensées, leurs sensations intimes, qu'elle dispense sa

ferveur. Pour une fois, par hasard, que les sentiments qu'elle éveille sont religieux ou civiques de quoi parle-t-elle ordinairement? De l'âme; et c'est l'âme, dans sa confusion, qu'elle agite. Elle répond à ses appétitions les plus obscures, souvent les plus troubles. On sait, enfin, la place subalterne que lui assignaient les Grecs, la vouant au rôle d'accompagnatrice dans leurs cérémonies...

Si Baudelaire — poète, musicien et coloriste — tenait la sculpture pour un art « barbare et enfantin », (et ce paradoxe renferme une grande part de vérité), il ne laissait pas de reconnaître son « rôle divin » en disant qu'elle « solennise tout, même le mouvement ». Quoi de plus goethéen qu'une telle formule? Il ajoutait: « Elle donne à tout ce qui est humain quelque chose d'éternel et qui participe de la dureté de la matière employée ». On croirait lire une définition de l'art même de Goethe, si plastique, et qui sentait la nécessité d'opposer à la fluidité, à l'inconsistance des concepts de ses compatriotes, la densité des formes aux arêtes précises. A peine secouée la tutelle de notre classicisme, devenu un pseudo-classicisme, l'Allemand s'évade, il est vrai, dans le rêve où s'exalte dans la transcendance. Son romantisme n'est pas qu'éloquemment passionné et violent, tout en manifestations extérieures comme le nôtre, il est interne, métaphysique et chimérique. Les imaginations hallucinées de ses poètes rejoignent les constructions aériennes de ses musiciens, les spéculations éperdues de ses philosophes. Goethe sent le péril ou le pressent; et pour y parer dresse au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, l'exemple imposant de sa personne, de son caract-

tère, de ses œuvres et de sa vie. Il sculpte ainsi dans la matière vivante la statue (du grec *stân*, être debout) qui rappellera à ses compatriotes la réalité qu'ils oublient. Cette statue, il la pose comme une borne destinée à fixer la limite du possible et du raisonnable.

Sa grandeur est là ; et son assurance de durée. Il n'aura jamais tort contre qui ni quoi que ce soit. Il est la modération dans la puissance. Celle qui l'anima ne fut jamais désordonnée ni destructrice. Ses passions, il ne les a pas laissées le posséder, et la discipline qu'il leur a imposée est exemplaire. On admire la victoire qu'il a remportée sur lui-même quand on compare au jeune homme impétueux qu'il fut (« sort misérable qui ne me permet rien que d'extrême ! ») l'homme plein de dignité, de majesté qu'il est devenu par le pouvoir autant de son esprit que de sa volonté. L'amoralisme que Charles du Bos a justement discerné chez lui, entre vingt et trente ans, il l'a surmonté grâce à la pensée de la douleur qu'il pourrait causer, du désordre qu'il risquait de créer ; et c'est le travail qui lui a fourni la justification, dont il avait besoin, du libre accomplissement de ses actes : « Quand je cherchais autour de moi la base d'une force individuelle, je la trouvais dans mon talent productif ». Il y a trouvé, aussi, le salut. « C'est avec nos actes que nous comprenons ».

« La base de la pyramide de mon existence m'est connue maintenant », écrivait Goëthe à Lavater, dès 1780. « Cette base est solide et mon désir le plus grand, qui l'emporte sur tout, c'est d'en élever la cîme aussi haut que possible ».

Répudier Goëthe, en le traitant de « conservateur », le reléguer parmi les poncifs, sous prétexte que les idées de la nouvelle Allemagne l'ont dépassé, est puéril. Il est vrai : son action ne s'est pas exercée dans un sens révolutionnaire. Mais tous les germes de l'avenir, il les contient. Ce grand bourgeois se rendait parfaitement compte de ce qu'il y avait de sain dans la bourgeoisie, dans les principes auxquels elle devait sa prospérité. Ces principes, il les défendait contre elle-même quand elle les oubliait en s'abandonnant à la facilité. Il retrouvait dans ses vertus cette tendance qui, de tout temps, a poussé l'homme à organiser le chaos pour en tirer l'ordre, et à faire sortir la conscience de la nature.

« L'homme doit maintenir énergiquement sa propriété », disait-il avec force à Eckermann, « *quelle qu'elle soit* ; il doit se faire le centre d'où pourra dériver la communauté (...) Il faut qu'il ménage pour pouvoir dépenser (...) ; il faut qu'il soit égoïste pour ne pas le devenir ». L'homme est un animal social ; cette vérité d'expérience, Goëthe l'a sans cesse présente à l'esprit. C'est pour cela que, placé à un moment de la vie de l'humanité où, par la force des choses, son organisation allait devenir scientifique et matérialiste, il a voulu lui rappeler l'importance de son patrimoine moral et exiger d'elle avec insistance qu'elle le sauvegardât.

« Le monde de Dante », a dit admirablement Friedrich Gundolf, « était encore un monde qui tenait ensemble, délimité, ordonné d'après des lois tenues pour inviolables, un monde susceptible d'être embrassé du regard (...) celui de Goëthe

était presque morcelé, il s'étendait à perte de vue, et ses bases étaient pour la plupart remises en question. Dante pouvait, en partant de son œuvre, attirer le monde à lui dans une étreinte formidable et se l'incorporer. Pour Goethe, même à puissance égale, ce n'était plus possible quant à son monde : il lui fallait avant tout s'orienter dans ce monde infiniment décousu, y chercher sa place et les matériaux qu'il pourrait utiliser pour se construire et se nourrir. De là vient que l'ensemble de son œuvre, comparé à l'œuvre de Dante et de Shakespeare, a quelque chose d'expérimental, de tâtonnant ».

Goethe est à un carrefour. Il y a toutes les agitations de l'avenir, à l'état virtuel, dans sa stabilité, et son altière pensée domine les voies qu'il indique, s'il ne s'y engage. Ce « tâtonnement » dont parle Gundolf, à propos de son œuvre, n'est jamais aveugle. Lucide, et jusque dans son refus de sortir de l'absolu pour entrer dans le relatif, crainte d'être *actuel à un moment donné*, dépassé demain, Goethe a cette prudence qu'il faut attribuer au génie classique qui était inné en lui, et auquel, avec lui, il faut toujours revenir.

Écoutez Carlyle faire son éloge, aussitôt après sa mort :

« Nous pouvons le nommer un voyant (...) Tout ce qu'on peut dire de plus haut, au sujet de livres écrits, il faut le dire de ses livres : ils contiennent une nouvelle époque, l'annonce et le commencement d'une ère nouvelle. Ils ont posé pour l'humanité la première pierre d'un nouveau monument social ; et nous voyons aussi en eux les grandes lignes d'un plan d'ensemble que les siècles futurs

n'ont plus qu'à élargir, perfectionner, réaliser ».

Taine, esprit certes plus rassis que l'apocalyptique historien et philosophe écossais, s'est trouvé d'accord avec lui quand il a salué en Goethe « le père ou le promoteur de toutes les idées modernes ».

\* \* \*

Stendhal accuse Goethe d'être « plat » et Barbey d'Aurevilly le compare à « l'abbé Trublet » qui, dans la satire de Voltaire, « compilait, compilait, compilait... » En fait, ni tortueux, ni nuageux, se servant de la poésie mais ne s'abandonnant pas à elle, Goethe n'eut jamais d'autre passion que celle du vrai. Schiller disait de lui : « Il méprise au fond de son cœur le faux et le superficiel dans la vie ainsi que dans la science ; tout ce qui n'est que vaine apparence lui inspire du dégoût ». Goethe se montre pratique et veut se rendre utile. Cela ne l'empêche pas d'être un grand artiste. A ce même Schiller auquel il fait de si excellentes suggestions, à propos de ses pièces de théâtre, il lui arrive d'envoyer un rôti. Et le cadeau lui paraît aussi opportun que les conseils... Simple, il vit plus simplement encore, sans fantaisies ou caprices coûteux, même d'objets d'art. Quel littérateur célèbre, hier encore, se fût contenté de son train domestique ? Un voyage en Italie, un autre en Suisse, quelques saisons aux eaux, voilà son luxe. Souvent, il prend ses repas seul dans sa chambre ; et les petits galas de la petite cour de Weimar auxquels ses fonctions lui faisaient une obligation d'assister, croit-on qu'il n'y eût pas renoncé allégrement pour se rendre à



Paris sur l'invitation de Napoléon, s'il avait eu tant soit peu des goûts de faste et le désir de paraître?

Qu'on ne se figure pas que la règle spartiate d'existence qui semble devoir nous être désormais imposée, l'eût pris au dépourvu. Il s'y serait très vite accoutumé, ses distractions ayant toujours été de l'esprit, ses plaisirs d'être, non de paraître. Aussi pourquoi ferait-il la guerre à ses instincts qui le servent si bien, quand ce ne serait que contre les excès de la raison? Aux impuissants soucieux de se faire illusion, il laisse croire qu'une vaste scène est indispensable à un grand esprit pour se traduire, donner sa mesure. Ce fut assez de l'expérience qu'il fit du pouvoir dans le duché de Weimar pour lui révéler le secret de l'art du gouvernement, pour lui apprendre à se gouverner lui-même... Rome l'a mis sur la voie idéale de la Grèce; le sentiment de la Grèce, son esprit, dont il s'imprégna l'ont aidé à s'imaginer l'Orient, et la représentation intuitive de l'Orient lui a découvert le berceau du monde.

Goethe ne cherchait pas la vérité hors de lui-même. Il était panthéiste, comme pouvait l'être un Hellène, non comme l'est un Hindou. C'était un naturaliste, pour tout dire. Il exalta la nature, mais sans en exclure l'homme — l'homme civilisé, bien entendu — et constamment rappela à cet homme-là qu'il a autant besoin d'elle qu'elle a besoin de lui, qu'il en est l'élément essentiel. Goethe sut faire la paix avec lui-même, parce qu'il réussit à se mettre en harmonie avec le monde.

« Obstinément cramponné au réel, au domaine des réalités », il appuie son idéalisme, qui n'oublie

jamais les données du sens commun, non sur le dogme (la Révélation) mais sur la conscience universelle, et ramène le Surhomme à l'homme. Il ne croit pas comme le croira Nietzsche — quoi qu'on ait dit — qu'il existe une morale des maîtres et une morale des esclaves. La loi est la même pour tous, au regard de Goethe, au moins en ce qui touche à l'ordre fixé, une fois pour toutes, par Celui qu'on ne nomme pas, et qui est au-dessus des dieux auxquels les Titans s'attaquent. Cet ordre, nul ne pourrait, d'ailleurs, le perturber, au nom de sa vérité individuelle. Et quel équilibre dans une telle assurance!

Faut-il faire grief à ce réaliste de nous avoir enseigné que le seul moyen de nous connaître est de nous éprouver? Mais, où voudrait-on, dans un siècle de fer, que l'homme mit son bonheur et le trouvât, ailleurs que dans une activité personnelle, pourvu qu'elle fût subordonnée aux nécessités matérielles? Accommoder nos facultés, toutes nos facultés, aux circonstances en prenant garde de ne pas nous y dénaturer, voilà l'opportunisme, toujours agissant, que professe Goethe.

\* \* \*

Un païen, l'a-t-on qualifié. « Continue de prêcher » disait-il à Bettina, « les Évangiles de la Nature ». S'en croyait-il le dieu? Non, certes; mais le grand-prêtre, il est possible. Voyez, cependant, que c'est dans les Livres Saints qu'il enferme les lois de la vie, le langage des choses. Il y cherchait « ce qui peut servir à notre perfectionnement moral et à notre édification », sans se préoccuper de savoir ce qu'il sied de tenir pour authen-

tique ou apocryphe les concernant. « Qu'est-ce qui est authentique », demandait-il à Eckermann, « sinon ce qui est excellent, ce qui est en harmonie avec le plus pur de la nature et de la raison, et aujourd'hui encore contribue à notre plus haut enseignement? » Il disait aussi à Müller, cependant, que le Christ demeurerait toujours pour lui « un être de haute signification mais problématique... » C'est que, pour ne pas réserver son affirmation, il lui eût fallu renier trop de certitudes qu'il s'était faites et tenait pour irrécusables.

Il a vraiment réalisé l'accord — symbolisé par son Euphorion — entre la pensée chrétienne et la pensée antique, entre la sensibilité de l'Occident et la sensualité de l'Orient, la sagesse et la charité. Il voit, s'efforce de voir tout, à la fois dans la réalité et dans l'idéal (qui ne font qu'un peut-être?) et n'a pas d'autre objet, en définitive, que l'élargissement de son goût comme de sa compréhension.

On a taxé Goethe d'insensibilité, on s'est offusqué de son « sublime égoïsme ». Il se refusait au sacrifice, en effet, abhorrait la maladie, la douleur, et se délivrait par des livres de ses tourments, de ses chagrins. « Faites comme moi », écrivait-il, « mettez au monde cet enfant qui vous tourmente, et il ne vous fera plus mal aux entrailles ». Les attentions délicates de l'âme, les mille soins si attachants, si accaparants de la tendresse, il les déléguait aux êtres heureusement nés disponibles, c'est-à-dire à ceux qui n'avaient pas ses préoccupations tyranniques de créateur. « Tiens chaud de cœur à ma mère », écrivait-il à Bettina. « Je voudrais être à même de te récompenser de tes

soins pour elle. Il me venait un courant d'air de son côté... »

Le monstre — et même le saint, le héros — lui causait une sorte d'horreur sacrée; il s'en détournait par instinct de conservation, et il est sûr que ce Nietzsche l'eût rempli d'épouvante, qui poursuivait la recherche du risque pour le risque et devait, si véhémentement, l'accuser de n'avoir rien compris à la Grèce. Son optimisme, commandé par la bonne santé, lui a rendu insupportable cette foi paroxyste en la vie, qui se dérègle par la frénésie. Goethe est resté jeune jusqu'au bout, de la jeunesse dont la générosité vivifiante se tempère de raison pour réaliser un équilibre. Il ignorait la basse envie, et aucun de ses jugements n'est entaché de fiel. Ceux — parfois sévères — qu'il a portés sur les Français ne sont pas d'un homme que la haine habite ou qui s'exprime sous l'empire de la rancune ni de la jalousie. Il nous connaissait bien, et jamais ne nous a traités en ennemis. Au contraire, de nous voir nous montrer indignes de notre passé glorieux, le fâchait.

« Je reprends de façon très approfondie », a-t-il dit un jour, vers la fin de son existence, « l'étude de l'ancienne littérature française, afin de pouvoir dire leur fait aux Français. Quelle culture infinie ils avaient déjà derrière eux, en ces temps, où, nous autres Allemands, nous n'étions encore que de grossiers lourdauds! »

Il est certain qu'il a complètement échappé à cette espèce de délire nationaliste, qui s'empara des Allemands en 1813, des Français en 92. Toujours il a parlé de ses compatriotes et de nous comme des membres d'une grande famille, admi-

nistrant impartialement leurs quatre vérités aux uns et aux autres, comme l'y autorisait sa qualité de père spirituel. « Nous allons vers une littérature universelle », a-t-il prophétisé, « et chacun doit hâter l'événement de cette époque ». Il en voyait la réalisation possible dans un accord consécutif à une confrontation loyale des génies allemand, anglais, français, italien, chacun reconnaissant ses défauts pour les corriger, ses insuffisances pour y suppléer, et il recommandait une élimination des éléments hétérogènes à l'esprit européen...

Goethe souhaitait de voir atteint ce degré de civilisation où « l'on est en quelque sorte au-dessus des nations, où l'on sent le bonheur et le malheur de la nation voisine comme le sien propre ». Il haïssait ces frontières qui enferment les peuples dans des préjugés, ne laissent pas circuler librement entre eux de larges courants d'idées.

« Pour la première fois, avec lui », a écrit André Suarès, « avec toute la force de l'Allemagne, un Allemand pense et rêve à la française: car c'est en France d'abord, que les grands esprits ont senti la nécessité de ne pas séparer l'homme, quel qu'il soit, de tout le genre humain (...) Déjà ce génie est très sensible au moyen âge: c'est dans la chrétienté que la France est la couronne très chrétienne ».

Mais il faut dire davantage. Ce n'était pas de penser allemand ou français, qu'il s'agissait pour Goethe. Il voyait plus loin. Si chaque individu, chaque peuple ont leur vérité, il n'y a qu'une vérité absolue au-dessus de ces vérités relatives. C'est vers elles que nous avons pour devoir de tendre.

L'européanisme de Goethe n'apparaît que comme une étape vers l'universalisme auquel il aspire...

Revenu à une notion plus équitable de Goethe, Nietzsche disait de ses *Conversations* avec Eckermann qu'elles sont un bréviaire de l'humanité, un livre mondial. « Par sa parole et par son exemple, il a montré que l'Allemand doit être plus qu'Allemand (...) L'orientation vers ce qui n'est pas allemand, voilà le signe d'élection de tout ce qui chez nous représente une valeur supérieure... »

Goethe n'a pas voulu seulement servir l'Allemagne, mais l'Europe, et, par delà l'Europe, l'humanité. Ainsi l'esprit de Goethe, comme l'a dit encore Suarès : « Voilà l'atout majeur de l'Allemagne dans la partie de l'Europe ».

« Luise tout ce qui est beau ! Que tout ce qui est laid se cache ! » s'est écrié Goethe. C'est à cause de ce cri, entré comme un trait de feu dans les cœurs, que Hans Carossa a pu dire dans son introduction aux « pages immortelles » du poète : « Nous autres Allemands, nous sentons encore la force et la présence de Goethe même quand nous ouvrons rarement un de ses livres ».

## GRANDES DATES DE LA VIE DE GOËTHE

---

- 28 août 1749: Naissance de Jean-Wolfgang Goethe.
- 18 novembre 1755: Tremblement de terre de Lisbonne; il ébranle la foi chrétienne de Goethe.
- 30 septembre 1765: Goethe part pour étudier le droit à Leipzig.
- 28 août 1768: Goethe quitte Leipzig. Fin de ses amours avec la fille de l'aubergiste Schöenkopf.
- 28 mars 1770: Goethe part pour achever son droit à Strasbourg.
- 10 octobre 1770: Goethe fait la connaissance de Frédérique Brion.
- 6 août 1771: Goethe obtient son diplôme de licencié en droit. Il fait ses adieux à Frédérique.
- 13 août 1772: Goethe s'étant déclaré à Charlotte Buff est évincé par elle.
- 10 septembre 1772: Goethe fait ses adieux à Charlotte.
- 7 juin 1773: Publication de *Goëtz von Berlichingen*.
- Juillet 1773: Goethe commence *Faust*.
- Octobre 1773: Publication de *Prométhée*.
- Février 1774: Goethe commence *Les souffrances du jeune Werther*.
- 23 juin 1774: Goethe rencontre Lavater à Ems.
- 10 juillet 1774: Publication de *Clavijo*.

13 septembre 1774: Klopstock rend visite à Goethe à Carlsruhe.

Décembre 1774: Goethe s'éprend de Lili Schöenemann.

Décembre 1774: Goethe est présenté au duc de Saxe-Weimar qui l'invite à Weimar.

15 mai 1775: Goethe en compagnie des frères Stolberg part pour la Suisse.

Septembre 1775: Goethe commence *Egmont*, achevé seulement en août 1787.

12 octobre 1775: Goethe part pour Weimar et rompt avec Lili.

7 novembre 1775: Arrivée de Goethe à Weimar.

11 juin 1776: Goethe, devenu conseiller intime de Charles-Auguste, gouverne le grand-duché de Saxe-Weimar.

Octobre 1776: Début des amours de Goethe et de Charlotte de Stein.

Février 1779: Goethe commence *Iphigénie*, achevée le 6 mars.

3 septembre 1786: Goethe quitte subrepticement Weimar pour faire un voyage en Italie.

29 octobre 1786: Goethe arrive à Rome.

22 février 1787: Goethe part de Rome pour se rendre à Naples.

29 mars 1787: Goethe quitte Naples pour la Sicile.

6 juin 1787: Second séjour de Goethe à Rome.

18 juin 1788: Goethe rentre à Weimar. Il rompt avec Mme de Stein.

Août 1788: Début des amours de Goethe avec Christiane Vulpius.

Juillet 1789: Goethe termine *Torquato Tasso*, commencé en Italie.



10 mars 1790 : Gœthe entreprend un second voyage en Italie.

18 juin 1790 : Rentrée de Gœthe à Weimar.

8 août 1792 : Gœthe part avec l'armée du duc de Brunswick. Campagne de France.

Mai 1794 : Gœthe commence *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

15 juillet 1794 : Rencontre de Gœthe et de Schiller.

Septembre 1796 : Gœthe commence *Hermann et Dorothee*.

25 août 1797 : Gœthe part pour la Suisse.

13 juin 1802 : Confirmation du fils de Gœthe.

9 mai 1805 : Mort de Schiller.

19 octobre 1806 : Gœthe épouse Christiane Vulpius.

5 décembre 1806 : Napoléon dicte la paix à la Prusse.

Avril 1807 : Amours de Gœthe et de Bettina Brentano.

Mai 1808 : Gœthe achève la première partie de *Pandore*.

11 avril 1808 : Gœthe commence les *Affinités électives*.

2 octobre 1808 : Entrevue de Gœthe et de Napoléon à Erfurt.

14 octobre 1808 : Gœthe reçoit la Légion d'Honneur.

Octobre 1809 : Gœthe commence *Fiction et Réalité*.

Août 1814 : Voyage de Gœthe en Rhénanie.

6 juin 1816 : Mort de la femme de Gœthe.

17 juin 1817 : Mariage du fils de Gœthe avec Odilie de Pogwisch.

13 avril 1817 : Gœthe se démet de ses fonctions de directeur du théâtre de Weimar.

Mai 1821 : Gœthe fait la connaissance d'Ulrique von Levetzow.

10 juin 1823: Entrée d'Eckermann chez Goethe.

25 février 1825: Goethe commence son second *Faust*.

6 janvier 1827: Mort de Charlotte de Stein.

14 juin 1828: Mort de Charles-Auguste de Saxe-Weimar.

20 octobre 1830: Mort à Rome du fils de Goethe.

22 mars 1832: Mort de Goethe.

---

## SOURCES PRINCIPALES

---

### EDITIONS

- Œuvres de Gæthe*, traduction de Porchat.
- Œuvres dramatiques de Gæthe*, traduction de Albert S...r (4 volumes).
- Faust et le second Faust*, traduction de Gérard de Nerval.
- Torquato Tasso*, traduction d'Hippolyte Loiseau.
- Iphigénie en Tauride*, traduction d'Hippolyte Loiseau.
- Iphigénie en Tauride*, traduction de Pierre du Colombier.
- Poésie et Vérité*, traduction de Pierre du Colombier.
- Conversations de Gæthe avec Eckermann*, traduction de J.-N. Charles.
- Entretiens de Gæthe avec le chancelier de Müller*, traduction d'Albert Béguin.
- Wilhelm Meister*, traduction de Théophile Gautier fils.
- Hermann et Dorothee*, traduction de Bitaubé.
- Correspondance entre Gæthe et Schiller*, traduction de Saint-René Tallandier.
- Correspondance de Gæthe avec Schiller*, traduction de J. Gérard.
- Les Affinités électives*, traduction de J.-F. Angelloz.

*Les pages immortelles de Gæthe* avec introduction par Hans Carossa.

*Correspondance de Bettina et de Gæthe*, traduction par Mlle Fanta.

Ernest Faivre, *Œuvres scientifiques de Gæthe*, analysées et appréciées.

---

## BIOGRAPHIES ET CRITIQUES

---

A. MÉZIÈRES : *Gœthe, les œuvres expliquées par la vie.*

G.-H. LEWES : *The Life of Gœthe.*

X Frédéric GUNDOLF : *Gœthe*, traduction de Chuzeville  
(2 volumes).

Arthur GRIMM : *Gœthe et son temps*, traduction de  
Jacques Chefelle-Astier.

Philippe WITKOP : *Gœthe, sa vie, son œuvre*, traduction  
d'Alexandre Vialatte.

X H. LICHTENBERGER : *Gœthe, le savant, l'artiste.*

— : *Gœthe.*

CARO : *La philosophie de Gœthe.*

SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi.*

Xavier MARMIER : *Etudes sur Gœthe.*

Charles JORET : *Herder et la renaissance littéraire en  
Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle.*

L. CROUSLÉ : *Lessing et le goût français en Allemagne.*

LOISEAU : *L'évolution morale de Gœthe.*

Paul BASTIER : *La mère de Gœthe.*

Romain ROLLAND : *Gœthe et Beethoven.*

Léon DAUDET : *Gœthe et la synthèse.*

X A. BOSSERT : *Gœthe et Schiller.*

A. REGNIER : *Vie de Schiller.*

André SUARÈS : *Valeurs.*

Robert D'HARCOURT : *L'Education sentimentale de Gœthe.*

Robert D'HARCOURT : *Gœthe et l'art de vivre.*

Charles du BOS : *Approximations* (7<sup>e</sup> série).

X Mme de STAEL : *De l'Allemagne.*

Albert BÉGUIN : *L'âme romantique et le rêve.*

X Ricarda HUCH : *Les romantiques allemands*, traduction d'André Babelon.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

I. — LES ANNÉES DE JEUNESSE .....	7
II. — STRASBOURG .....	27
III. — GOETZ DE BERLICHINGEN — WERTHER .....	45
IV. — WEIMAR. — CHARLOTTE DE STEIN	63
V. — L'ITALIE .....	87
VI. — LA RÉVOLUTION .....	105
VII. — SCHILLER. — LES ANNÉES D'AP- PRENTISSAGE .....	121
VIII. — L'ÉPANOUISSEMENT DU CLASSI- CISME .....	145
IX. — L'EUROPÉEN .....	165
X. — MINNA. — BETTINA. — MA- RIANNE .....	185
XI. — RELIGION ET PHILOSOPHIE....	211
XII. — LES SCIENCES .....	231
XIII. — FAUST .....	249
XIV. — LE PATRIARCHE DE WEIMAR....	271
XV. — LA LEÇON DE GËTHE .....	293
GRANDES DATES DE LA VIE DE GËTHE....	309
SOURCES PRINCIPALES .....	313
BIOGRAPHIES ET CRITIQUES .....	315

VERIFICAT  
2017

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE E. PIGELET  
189-191, BOUL. VOLTAIRE  
PARIS  
AUTORISATION: N° 17.167

BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ "CAROL I"  
BUCUREȘTI